



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



38

38

B 17

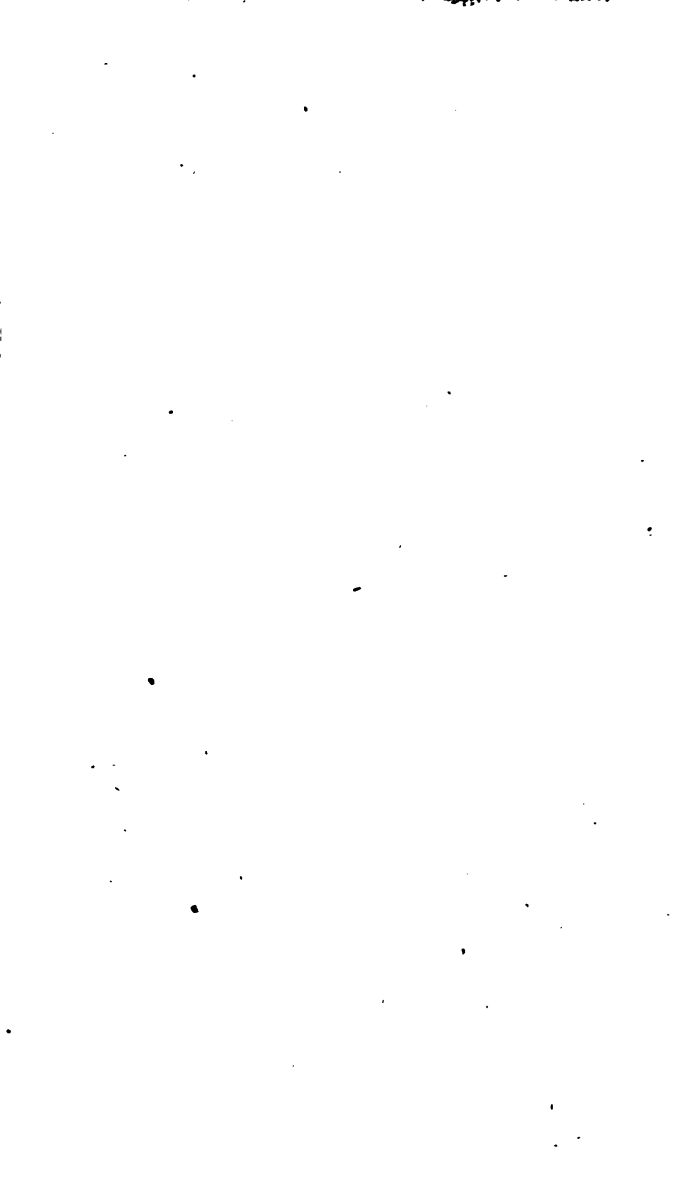
B 17



UNS. 158 i. 12









OEUVRES

DIVERSES.

TOME PREMIER.

RECEIVED

NOV 19 1950

LIBRARY OF CONGRESS





Jean de La Fontaine
de l'Accademie Françoise.

OEUVRES DIVERSES

DE M^r

DE LA FONTAINE,

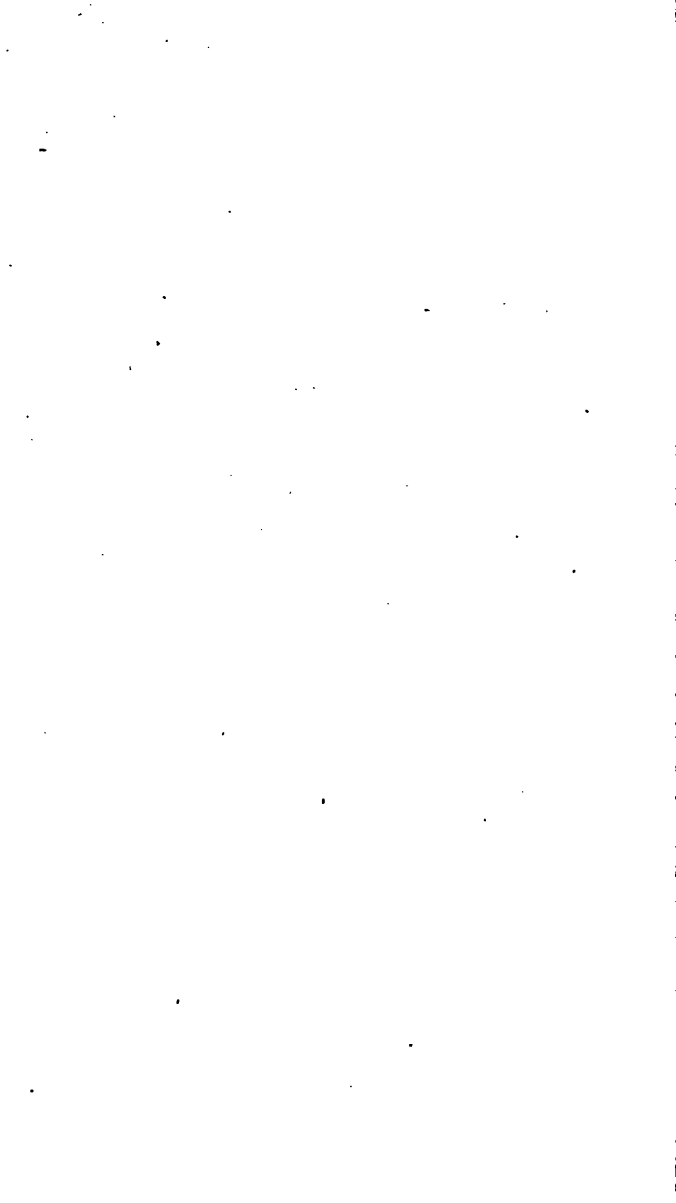
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,
MDCCLXXIX.



OEUVRES

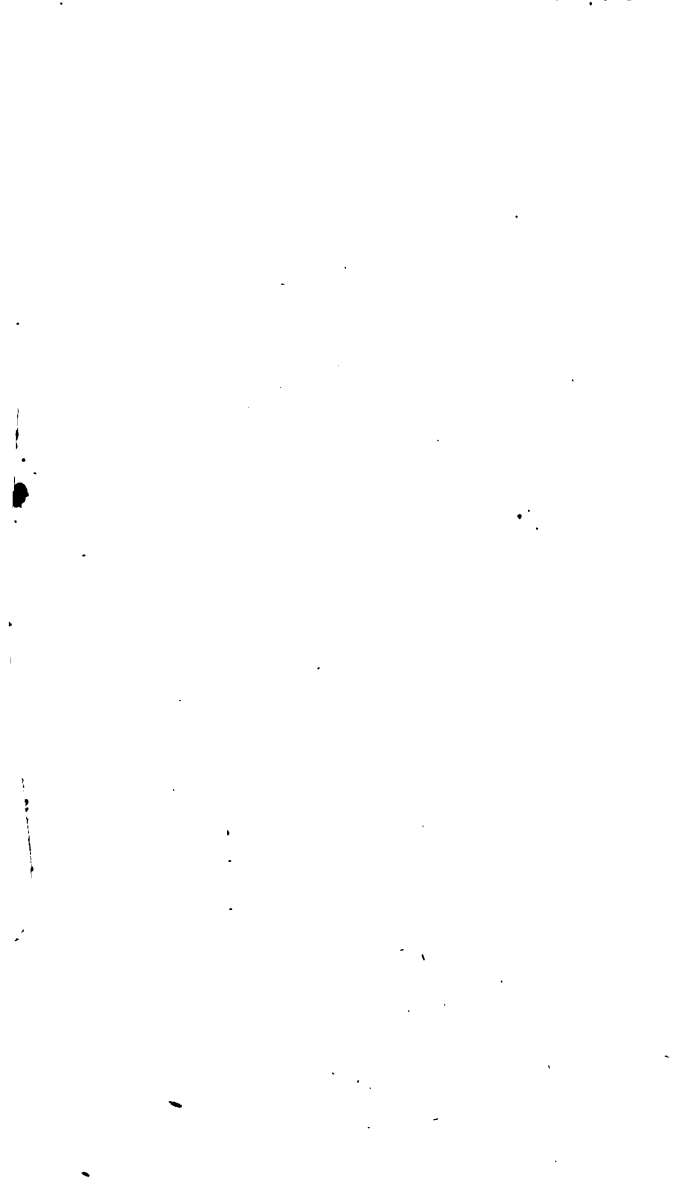
DIVERSES.

TOME PREMIER.

REPLY TO

THE

SECRETARY





Jean de La Fontaine
de l'Academie Françoise.

OEUVRES DIVERSES

DE M^r

DE LA FONTAINE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,

Chez ISAAC VAN DER KLOOT,

MDCCLXXIX.



ANNA A J A

FROM THE LIBRARY OF
MUNICIPAL



A V I S

D E S

LIBRAIRES.

Sous le titre d'Oeuvres diverses de M. DE LA FONTAINE, nous donnons tout ce que nous avons pu rassembler de ses ouvrages, tant vers que prose, à l'exception de ses Fables & de ses Contes.

Ceux de ses Ouvrages qui avoient déjà été imprimez, ne l'avoient été pour la plûpart que dans des Recueils aujourd'hui très-rares, & presque introuvables: personne n'ayant songé jusqu'à présent à en faire un corps.

Mais, outre les Pièces qui étoient dispersées dans tous ces Recueils, nous avons eu le bonheur d'en acquérir quantité d'autres, qui se gar-

Tom. I

*

doient

doient dans la famille de l'illustre Auteur. La Veuve de son fils nous a livré ses propres Originaux. Ainsi nous n'avons point à craindre qu'on nous reproche d'avoir grossi nos volumes, d'ouvrages supposez, ni même suspects.

Les Pièces qui n'avoient paru que dans ses Oeuvres postumes, & celles qui paroissent en la présente édition pour la première fois, auront leurs marques particulieres à la Table de chaque volume, afin que par ce moyen l'on voye quelles sont les pieces, de l'impression desquelles l'Auteur lui-même n'est point responsable.

Trois petits ouvrages qu'on va lire, pourront tenir lieu de sa Vie.

I. Son Portrait, tel qu'il est au devant de ses Oeuvres postumes.

II. Son Eloge, tiré des Hommes Illustres de M. Perrault.

III. Une Lettre sur sa conversion, imprimée dans la Continuation des Memoires de Litterature & d'Histoire, Tome I.



P O R T R A I T

D E M O N S I E U R

DE LA FONTAINE.

PAR M * * *

Vous me demandez le Portrait de Monsieur de la Fontaine, & vous me le demandez, Madame, avec autant d'instance que si je pouvois vous refuser quelque chose. Cependant les obligations que je vous ai, sont d'une nature qu'elles ne me permettent pas de vous desobéir en quoi que ce soit. Tout ce que je souhaiterois aujourd'hui, ce seroit de vous faire une peinture de mon Ami, si fidelle & si animée, que je ne vous laissasse plus le regret de n'en avoir pas connu l'original.

Je dois d'abord ôter de votre esprit la mauvaise impression que pourroit y avoir laissée la lecture d'un Portrait que l'on a fait * de M. de la Fontaine, & que vous avez trouvé parmi quantité d'autres; & vous dire que quoiqu'il rende justice aux ouvrages de cet excellent Auteur, il ne la rend pas de même à sa personne.

* 2

On

* Dans les Caractères de la Bruyère.

On peut dire que celui qui l'a fait, a plutôt songé à faire un beau contraste en opposant la différence qui se trouvoit, à ce qu'il pretendoit, entre les ouvrages & la personne d'un même homme, qu'à faire un Portrait qui ressemblât. On voit qu'il n'a pas assez étudié son sujet. Il semble même qu'il s'y soit copié traits pour traits, & qu'il ait trouvé dans lui-même toute la grossièreté & toute la stupidité qu'il donne si généreusement à la personne de M. de la Fontaine. Il faut pourtant avouer que celle de cet Auteur fameux ne prévenoit pas beaucoup en sa faveur. Il étoit semblable à ces vases simples & sans ornemens, qui renferment au-dedans des trésors infinis. Il se négligeoit, étoit toujours habillé très-simplement, avoit dans le visage un air grossier; mais cependant dès qu'on le regardoit un peu attentivement, on trouvoit de l'esprit dans ses yeux; & une certaine vivacité que l'âge même n'avoit pû éteindre, faisoit voir qu'il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit.

Il est vrai aussi qu'avec des gens qu'il ne connoissoit point, ou qui ne lui convenoient pas, il étoit triste & rêveur, & que même à l'entrée d'une conversation avec des personnes qui lui plaisoient, il étoit froid quelquefois: mais dès que la conversation commençoit à l'intéresser, & qu'il prenoit parti dans la dispute, ce n'étoit plus cet homme rêveur, c'étoit un homme qui parloit beaucoup & bien, qui citoit les Anciens, & qui leur donnoit de nouveaux agrémens. C'étoit un Philosophe, mais un Philosophe galant; en un mot c'étoit la Fontaine, & la Fontaine tel qu'il est dans ses Livres.

Il étoit encore très-aimable parmi les plaisirs
de

de la Table. Il les augmentoit ordinairement par son enjouement & par ses bons mots, & il a toujours passé avec raison pour un très-charmant Convive.

Si celui qui a fait son Portrait l'avoit vû dans ces occasions, il se seroit absolument dédit de tout ce qu'il avance de sa fausse stupidité. Il n'auroit point écrit que M. de la Fontaine ne pouvoit pas dire ce qu'il venoit de voir. Il auroit avoué au contraire que le commerce de cet aimable homme faisoit autant de plaisir que la lecture de ses Livres.

Aussi tous ceux qui aiment ses ouvrages (& qui est-ce qui ne les aime pas?) aimoient aussi sa personne. Il étoit admis chez tout ce qu'il y a de meilleur en France. Tout le monde le desiroit; & si je voulois citer toutes les illustres personnes & tous les esprits supérieurs qui avoient de l'empressement pour sa conversation, il faudroit que je fisse la liste de toute la Cour.

Je ne prétens pas néanmoins sauver ses distractions, j'avoué qu'il en a eu; mais si c'est le foible d'un grand génie & d'un grand Poète, à qui les doit-on plutôt pardonner qu'à celui-ci?

Voilà, Madame, tout ce que je puis vous apprendre de la personne de mon Ami. Vous voulez encore que je vous dise mon sentiment sur ses Ouvrages. Je devrois m'en exempter, puisque personne n'en connoît mieux toutes les beautés que vous; mais encore une fois je ne fais point l'art de vous desobéir. Voici en deux mots ce que j'en pense.

Les Fables de M. de la Fontaine sont des chefs-d'œuvres, & je ne fais si celles de Phédre qu'on

qu'on cite comme des modeles achevez ; ne cedent point à celles de notre Auteur. Il y a plus dans l'un de cette simplicité que les Anciens aimoient tant ; il y a plus dans l'autre de cette naïveté qui fait plaisir. L'un est plus poli, l'autre plus enjoué ; celui-ci a plus d'esprit, & trouve le secret de le cacher sous la même simplicité. Sa Morale est plus étendue & plus diversifiée. Il est aussi naturel que Phédre, & beaucoup plus divertissant.

Pour ses Contes, je ne trouve personne qui puisse entrer en parallele avec lui ; il est absolument inimitable. Quels récits véritablement charmans ! Quelles beautés ! Quelles descriptions heureuses ! Quelle Morale fine & galante ! Tout y coule de source. Leur lecture fait sentir à l'ame un plaisir qu'on ne peut décrire. Mais je ne dois pas tâcher d'en rendre toutes les beautés sensibles, il ne faut que les lire & avoir du goût.

Dans ses Elegies, ses Rondeaux, ses autres pieces de Vers, & même celles de Prose, n'est-il pas toujours original par ce caractère naïf & enjoué, qui fait aimer ses Ouvrages ? Jamais homme peut-il aller plus loin dans le Lyrique ? Et n'est-il pas un de ces merveilleux génies donnez pour contribuer à la gloire du siècle de LOUIS LE GRAND ?



E L O G E

DE MONSIEUR

DE LA FONTAINE.

PAR M. PERRAULT.

Monsieur de la Fontaine naquit à Chateau-Thierry en l'année 1621. Son pere, Maître des Eaux & Forêts de ce Duché, le revêtit de sa charge dès qu'il fut capable de l'exercer: mais il y trouva si peu de goût, qu'il n'en fit la fonction pendant plus de vingt années, que par complaisance. Il est vrai que son pere eut pleine satisfaction sur une autre chose qu'il exigea de lui, qui fut qu'il s'appliquât à la Poësie, car son fils y réussit au-delà de ce qu'il pouvoit souhaiter. Quoique ce bon homme n'y connût presque rien, il ne laissoit pas de l'aimer passionnément, & il eut une joye incroyable, lorsqu'il vit les premiers vers que son fils composa.

Ces vers se ressentoient comme la plûpart de ceux qu'il a fait depuis, de la lecture de Rabelais & de Marot, qu'il aimoit & qu'il estimoit infiniment. Le talent merveilleux que la natu-

re lui donna , n'a pas été inferieur à celui de ces deux Auteurs , & lui a fait produire des Ouvrages d'un agrément incomparable. Il s'y rencontre une simplicité ingenieuse , une naïveté spirituelle , & une plaisanterie originale , qui n'ayant jamais rien de froid , cause une surprise toujours nouvelle. Ces qualitez si délicates , si faciles à dégenger en mal , & à faire un effet tout contraire à celui que l'Auteur en attend , ont plû à tout le monde , aux sérieux , aux enjouez , aux cavaliers , aux Dames , & aux vieillards , de même qu'aux enfans.

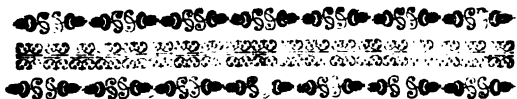
Jamais personne n'a mieux mérité d'être regardé comme Original , & comme le premier en son espece. Non seulement il a inventé ce genre de Poësie , où il s'est appliqué , mais il l'a porté à sa dernière perfection : de sorte qu'il est le premier , & pour l'avoir inventé , & pour y avoir tellement excellé , que personne ne pourra jamais avoir que la seconde place dans ce genre d'écrire. Les bonnes choses qu'il faisoit lui coutoient peu , parce qu'elles couloient de source , & qu'il ne faisoit presque autre chose que d'exprimer naturellement ses propres pensées , & se peindre lui-même. S'il y a beaucoup de simplicité & de naïveté dans ses Ouvrages , il n'y en a pas eu moins dans sa vie & dans ses manieres. Il n'a jamais dit que ce qu'il pensoit , & il n'a jamais fait que ce qu'il a voulu faire. Il joignoit à cela une humilité naturelle , dont on n'a guère vû d'exemple ; car il étoit fort humble sans être devot , ni même régulier dans ses mœurs , si ce n'est à la fin de sa vie , qui a été toute chrétienne. Il s'estimoit peu , il souffroit aisément la mauvaise humeur de ses amis,

amis, il ne leur disoit rien que d'obligeant, & ne se fâchoit jamais, quoiqu'on lui dît des choses capables d'exciter la colere & l'indignation des plus moderez. Monsieur Fouquet alors Surintendant des finances lui donna une pension, & lui fit beaucoup d'accueil, ainsi qu'à ses Ouvrages, dont il y en a plusieurs où il l'a loué très-ingenieusement, & où les beautez de sa maison de Vaux-le-Vicomte sont dépeintes avec une grace admirable. Le peu de soin qu'il eut de ses affaires domestiques, l'ayant mis en état d'avoir besoin du secours de ses amis, Madame de la Sabliere, Dame d'un merite singulier & de beaucoup d'esprit, le reçut chez elle, où il a demeuré près de vingt ans. Après la mort de cette Dame, M. d'Hervart, qui aimoit beaucoup M. de la Fontaine, le pria de venir loger chez lui, ce qu'il fit; & il y est mort au bout de quelques années.

Il a composé de petits Poèmes épiques, où les beautez de la plus grande Poësie se rencontrent, & qui auroient pû suffire à le rendre celebre; mais il doit son principal mérite & sa grande réputation à ses Poësies simples & naturelles. Son plus bel Ouvrage, & qui vivra éternellement, c'est son Recueil des Fables d'Esopé qu'il a traduites ou paraphrasées. Il y a joint au bon sens d'Esopé des ornemens de son invention si convenables, si judicieux, & si réjouissans en même temps, qu'il est mal-aisé de faire une lecture plus utile & plus agréable tout ensemble. Il n'inventoit pas les Fables; mais il les choisissoit bien, & les rendoit presque toujours meilleures qu'elles n'étoient. Ses Contes qui sont la plûpart de petites Nouvelles en vers,

font de la même force, & l'on ne pourroit en faire trop d'estime s'il n'y entroit point presque par tout trop de licence contre la pureté. Les images de l'Amour y sont si vives, qu'il y a peu de lecture plus dangereuse pour la jeunesse, quoique personne n'ait jamais parlé plus honnêtement des choses deshonnêtes. J'aurois voulu pouvoir dissimuler cette circonstance, mais cette faute a été trop publique, & le repentir qu'il en a fait paroître pendant les deux ou trois dernières années de sa vie, a été trop sincère pour n'en rien dire. Il étoit de l'Académie Française, & lorsqu'il témoigna souhaiter d'en être, il écrivit une Lettre à un Prélat de la compagnie, où il marquoit & le déplaisir de s'être laissé aller à une telle licence, & la résolution où il étoit de ne plus composer rien de semblable. Il mourut à Paris, le 13. Avril 1695. âgé de 74. ans, avec une constance admirable, & toute chrétienne.





L E T T R E

du R. P. POUJET, Prêtre de l'Oratoire, à M. l'Abbé D'OLIVET, de l'Académie Française ;

O U

Rélation de la conversion de Monsieur DE LA FONTAINE, de l'Académie Française.

IL est juste, Monsieur, de répondre au louable empressement avec lequel vous m'avez fait l'honneur de me demander un récit circonstancié de ce qui s'est passé au sujet de la conversion du célèbre feu Monsieur de la Fontaine, qui me fit sa confession générale, & reçut de ma main le saint Viatique en 1693. Je vais, Monsieur, vous en faire une relation exacte : les faits sont aussi présents à ma mémoire, que si l'histoire étoit arrivée depuis peu de jours ; & je ne suis pas fâché qu'il se présente naturellement une occasion de rendre publique la circonstance de la vie de feu M. de la Fontaine, qui lui a fait le plus d'honneur. On y lira en même temps avec joye une des plus belles actions que feu Monseigneur le Dauphin, qu'on nommoit alors Monseigneur le Duc de Bourgogne, ait faites dans son enfance ; action au reste dont peu de gens sont instruits, & que l'Auteur de la Vie de ce Prince n'auroit pas

xij LETTRE SUR LA CONVERSION

manqué d'insérer dans son Livre, s'il l'eût fûë.

Vers le milieu du mois de Decembre 1692. M. de la Fontaine, qui demouroit alors sur la Paroisse de saint Roch à Paris, tomba dangereusement malade, en la soixante-quinzième * année de son âge. Il y avoit alors six semaines que j'étois Vicaire de la Paroisse de saint Roch, n'étant âgé que de vingt-six ans : & j'étois Docteur de Sorbonne depuis six mois. Je n'avois encore assisté ni confessé aucun malade. M. le Curé de saint Roch ayant fû cette maladie, me pria d'aller voir M. de la Fontaine, pour lui donner les secours qui dépendroient de mon ministere. Je fis ce que je pus pour m'en défendre, représentant que j'étois trop jeune pour un homme de cet âge-là, qui d'ailleurs ayant vécu d'une maniere peu conforme aux regles du Christianisme, & étant fort connu par des ouvrages scandaleux & infiniment pernicieux à la jeunesse, avoit besoin d'un guide plus éclairé & plus expérimenté que je n'étois. M. le Curé de saint Roch voulut absolument que j'y allasse. J'obéis. Je pris avec moi un ami commun, homme de beaucoup d'esprit, qui étoit intime de M. de la Fontaine, ne voulant pas me présenter d'abord en qualité de Pasteur, mais comme ami, qui venois m'informer de l'état de sa santé de la part de mon pere, qui vivoit alors, & chez qui M. de la Fontaine venoit quelquefois. Je chargeai l'ami qui m'accompagnoit, de lui dire que j'étois Vicaire de
la

* Le P. Poujet se trompe ici : car M. de la Fontaine étant né en 1621. il n'avoit que 71. ans en 1692.

la Paroisse, pour me mettre par-là insensiblement sur les voyes de lui parler de Dieu & de son salut.

Cette premiere visite dura deux heures. Après les complimens ordinaires, je mis insensiblement & naturellement la conversation sur des matieres de pieté & de religion. M. de la Fontaine me fit plusieurs objections. J'avois dit qu'un homme de bon sens, qui vouloit examiner les choses à tête reposée, ne pouvoit se dispenser de convenir après cet examen, que la Religion Chrétienne étoit véritable; & que supposé sa verité, c'étoit une folie que de vivre comme font la plûpart des hommes, d'une maniere absolument opposée à ce qu'on fait profession de croire. J'appuyai cela de tous les raisonnemens qui se presenterent alors à mon esprit. M. de la Fontaine, qui étoit un homme fort ingenu & fort simple, avec beaucoup d'esprit, me dit une naïveté assez plaisante. *Je me suis mis, dit-il, depuis quelque temps à lire le nouveau Testament: je vous assure, ajouta-t-il, que c'est un fort bon livre, oui par ma foi c'est un bon livre: mais il y a un article sur lequel je ne suis pas rendu, c'est celui de l'éternité des peines: je ne comprends pas, dit-il, comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* Je lui répondis, qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il le comprît, qu'il y a des choses plus incompréhensibles qu'il étoit obligé de croire; que generalement tous les mysteres sont incompréhensibles; qu'il suffit d'examiner la verité de la révelation; & que quand on est sûr que Dieu a parlé, & qu'il s'est expliqué nettement, il faut que la Raison humaine se taise, & se soumette à un Dieu qui parle

& qui s'explique : qu'après cela il étoit aisé de lui faire voir que l'éternité des peines n'avoit rien que de juste & de fondé en raison : & je lui expliquai sur cela avec étendue & vivacité les principes de saint Augustin & des autres Pères & des Theologiens. J'avois ces matieres fort présentes, parce que je sortois de dessus les bancs de Sorbonne, où ces questions sont fort agitées. Après plusieurs repliques de la part de M. de la Fontaine, je le mis enfin en état de n'avoir plus rien à répondre ; & il se rendit. Je finis la conversation, nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre. Il me pria de revenir. Je lui promis de le voir tous les jours, pendant que dureroit sa maladie. Quand je fus sorti, il dit à l'ami que j'avois mené, & avec qui j'étois convenu qu'il demeureroit après moi, il lui dit qu'il étoit très-satisfait de notre conversation ; qu'il avoit encore d'autres difficultez, sur lesquelles il vouloit m'entretenir ; & que si jamais il prenoit le parti de se confesser, il ne vouloit pas d'autre Confesseur que moi.

Je retournai chez lui le jour même après midi : nous parlâmes assez long-temps tête à tête, & la conversation roula toujours sur les preuves de la Religion Chrétienne. M. de la Fontaine n'avoit jamais été absolument mécréant ; mais aussi c'étoit un homme, qui, comme tout le monde fait, n'avoit jamais fait de la Religion son capital. C'étoit un homme abstrait, qui ne pensoit gueres de suite, qui avoit quelquefois de très-agréables faillies, qui d'autres fois paroissoit avoir peu d'esprit, qui ne s'embarassoit de rien, & qui ne prenoit rien fort à cœur. Sa maladie le mit en état de faire des reflexions serieuses.

Je

Je lui ai toujours connu pendant ce temps-là un grand fonds de bon sens. Il saisissoit le vrai, & il s'y rendoit : il ne cherchoit point à chicaner. Il me parut agir avec droiture & bonne foi ; & il me dit que s'il prenoit le parti de se confesser, je verrois qu'il le feroit tout de son mieux, & qu'il ne joueroit pas la comédie. Je l'exhortois toujours, après avoir traité des matieres speculatives de Religion, à rentrer en lui même, à implorer le secours de Dieu, à se confier en sa miséricorde ; & à faire reflexion que son âge & sa maladie, qui paroïssoit devoir traîner en longueur, ne lui donnoient pas lieu d'esperer encore une longue vie. Enfin après dix ou douze jours de conversation que j'eus avec lui tête à tête deux fois par jour, il me dit qu'il étoit convaincu de la verité de tout ce que je lui avois dit jusqu'alors ; qu'il vouloit penser sérieusement à vivre & à mourir en Chrétien ; qu'il se sentoît vivement pressé par la grace ; qu'il voyoit bien qu'il falloit faire une confession generale, mais que cet ouvrage l'embarrassoit infiniment ; que ce n'étoit pas une petite affaire que le récit de soixante-quinze ans d'une vie comme la sienne ; que plus il y pensoit, plus il voyoit de cahos, & ne savoit comment il pourroit s'en tirer. Je le consolai, je l'animai, je lui dis que Dieu ne demandoit pas l'impossible ; qu'il n'étoit jamais trop tard pour revenir à lui quand on le faisoit de bonne foi ; que dans la parabole de l'Evangile, ceux qui avoient été appelez à l'onzième heure du jour à travailler à la vigne, avoient été récompensez par le Pere de famille, comme ceux qui avoient été appelez à la premiere heure ; que c'étoit le cœur que Dieu vou-

loit ;

loit ; qu'en le lui donnant , on lui donnoit tout : que Dieu l'aideroit lui-même à se bien confesser , quand il seroit déterminé à le faire tout de son mieux : qu'après cela son Confesseur le soulageroit beaucoup par les différentes questions qu'il lui seroit par rapport à chaque âge de sa vie , sur les commandemens de Dieu & de l'Eglise , sur les differens péchez qu'on peut avoir commis , sur les obligations generales & particulieres du Christianisme , sur les differens lieux , sur les differens emplois , les différentes conjonctures où il s'étoit trouvé , & les différentes liaisons qu'il pouvoit avoir eues : qu'en un mot on lui faciliteroit beaucoup les choses , & qu'il viendroit à bout à sa satisfaction de cette importante affaire.

Je fis ce que pus pour l'engager à prendre de ma main un autre Confesseur que moi , m'excusant sur ma jeunesse & sur mon peu d'expérience , lui offrant au surplus de continuer à le voir & à l'aider de mes conseils. Il ne voulut jamais consentir à cette proposition , & me dit , que puisque la divine Providence m'avoit adressé à lui , & que Dieu s'étoit servi de mon ministère pour convaincre son esprit & toucher son cœur , il me prioit de ne le pas abandonner , & de continuer jusqu'à la fin à faire à son égard les fonctions de Pasteur. Je crus devoir me rendre à ses desirs & à ses empressements. Mais je lui dis qu'avant d'entrer en matiere , il étoit nécessaire que nous convinssions ensemble sur deux choses.

La premiere regardoit le livre infâme de ses Contes ; livre très-licentieux & infiniment pernicieux , qui avoit été imprimé une infinité de fois , qui à ce qu'il m'avoit appris lui-même , s'imprimoit

moit encore actuellement en Hollande avec sa participation, & qui tant que la Langue Françoisse subsisteroit, contribueroit à pervertir les mœurs de ceux qui le liroient, & les pervertiroit d'autant plus infailliblement, qu'on le lisoit avec plaisir par la naïveté du stile, & par le naturel qui y est répandu, joint au fonds des choses, qui par leur corruption même attiroient la curiosité.

Je lui dis qu'il y avoit deux choses à faire par rapport à cet ouvrage, sans quoi les Ministres de l'Eglise ne pouvoient en conscience l'admettre à la participation des Sacremens. L'une étoit, qu'il falloit qu'il fît une espece de satisfaction publique & d'amende honorable devant le saint Sacrement, s'il étoit obligé de le recevoir dans sa maladie; ou, supposé qu'il revînt en santé, dans l'Assemblée de l'Académie Françoisse, la premiere fois qu'il s'y trouveroit; pour témoigner le déplaisir qu'il avoit d'avoir composé un tel livre, & en demander pardon à Dieu & à l'Eglise. L'autre, qu'il falloit qu'il promît publiquement & de bonne foi de ne contribuer jamais à l'impression ni au débit de ce livre; de n'en tirer jamais aucun profit pécuniaire, &, si Dieu lui rendoit la santé, d'employer le reste de ses jours aux exercices d'une vie pénitente & édifiante; enfin de ne faire usage du talent qu'il avoit pour la Poësie, que pour travailler à des ouvrages de piété, & jamais à des ouvrages qui y fussent contraires.

M. de la Fontaine eut assez de peine à se rendre à la proposition de cette satisfaction publique. Il ne pouvoit pas s'imaginer que le livre de ses Contes fût un ouvrage si pernicieux, quoi-
qu'il

qu'il ne le regardât pas comme un ouvrage irrépréhensible, & qu'il ne le justifîât pas. Il protestoit que ce livre n'avoit jamais fait de mauvaise impression sur lui en l'écrivant, & il ne pouvoit pas comprendre qu'il pût être si fort nuisible aux personnes qui le lioient. Ceux qui ont connu plus particulièrement M. de la Fontaine, n'auront pas de peine à convenir qu'il ne faisoit point de mensonge en parlant ainsi, quelque difficile qu'il paroisse de croire cela d'un homme d'esprit, & qui connoissoit le monde. M. de la Fontaine étoit un homme vrai & simple, qui sur mille choses pensoit autrement que le reste des hommes, & qui étoit aussi simple dans le mal que dans le bien. J'eus le bonheur de lui faire comprendre enfin tout le venin répandu dans cet infâme ouvrage, & combien il étoit dangereux & pernicieux; quelle étoit par conséquent la grandeur du crime qu'il avoit commis en le composant, & du scandale qu'il avoit donné à l'Eglise en le divulguant par l'impression. Alors il n'eut pas de peine à se rendre à la proposition que je lui avois faite d'en faire une rétractation & satisfaction publique. Il en comprit sans peine l'obligation, & promit de bonne foi de faire sur cela courageusement tout ce que je lui prescrirois.

La seconde chose sur laquelle je voulus m'éclaircir avec lui, est qu'il m'étoit revenu par plusieurs de ses amis, qu'il avoit composé depuis peu de temps une pièce de Théâtre, qui avoit eu l'applaudissement de tous ceux qui l'avoient lûe, & qu'il devoit bien-tôt la remettre entre les mains des Comédiens, pour la représenter. Je lui dis que la profession de Comédien étoit une pro-

profession infâme selon les loix; qu'il n'étoit pas permis de les admettre aux Sacremens de l'Eglise, s'ils ne renonçoient à cette profession; qu'il n'étoit pas permis par conséquent de contribuer à les entretenir dans cette profession, en travaillant à des Pièces pour les leur faire représenter; & qu'en un mot je ne pouvois pas l'entendre en confession pour lui donner l'absolution, s'il ne me promettoit de bonne foi de ne jamais remettre cette Pièce aux Comédiens. Il trouva ma décision severe, & en appella au sentiment des Docteurs, plus expérimentez que je n'étois. Je lui dis que j'étois ravi qu'il voulût consulter d'autres personnes, pourvû qu'il s'adressât à des gens connus pour être d'une science & d'une morale exactes. Il accepta la proposition. Il s'adressa en Sorbonne, & consulta entr'autres M. Pirot, ancien Professeur de Sorbonne, qui est mort depuis quelques années Chancelier de l'Eglise & de l'Université de Paris. La réponse de M. Pirot & des autres Docteurs fut toute semblable à la miennè. On lui dit que je lui avois parlé avec droiture & avec vérité, sans rien exagérer. Il ne balança plus, il jetta sa Pièce au feu, sans en retenir de copie; & la troupe des Comédiens ne l'a jamais eüe.

Ces deux articles réglez, il se prépara très-sérieusement à sa confession générale. Comme sa maladie traînoit en longueur, & lui laissoit toute la liberté de sa tête, il employa tout le temps nécessaire pour bien faire cette importante action. Cela dura long-temps, s'agissant d'entrer dans le détail de soixante-quinze ans de vie. Il m'est permis de dire qu'il se

xx LETTRE SUR LA CONVERSION

se confessa avec des sentimens de componction & de piété très-édifiants.

Sa maladie augmentant dans la suite, ses Médecins jugerent qu'il étoit temps de lui faire recevoir le saint Viatique. Le jour fut pris, & je convins avec lui la veille qu'il feroit prier Messieurs de l'Académie Françoisse de s'y trouver par Députez, pour être les témoins de l'action. La chose fut executée le 12. de Février 1693. qui étoit le premier Jeudi de Carême, auquel jour l'Eglise fait lire l'Evangile de la Cananée. M. le Curé de S. Roch me dit la veille qu'il lui porteroit lui-même le saint Viatique. Le lendemain à dix heures du matin on vint l'avertir que MM. les Députez de l'Académie étoient dans l'Eglise, & attendoient le saint Sacrement pour l'accompagner. M. le Curé m'envoya chercher, & me dit qu'une affaire imprévue l'empêchoit d'y aller, & il me pria de porter le saint Sacrement. Je le fis.

Quand le saint Sacrement fut arrivé dans la chambre du malade, lequel étoit sur un fauteuil elle fut aussi-tôt remplie de monde, & d'un monde choisi: car le bruit de l'action que M. de la Fontaine alloit faire, s'étoit répandu, & un grand nombre de personnes de qualité & de gens d'esprit se joignirent à Messieurs les Académiciens & voulurent être les témoins du spectacle.

Je mis le saint Sacrement sur la table; je fis les Prières prescrites dans le Rituel: je m'approchai de M. de la Fontaine, pour lui faire selon l'usage, une courte exhortation. Il me prévint, & prononça ces propres paroles:

Monsieur, j'ai prié MM. de l'Académie Françoisse, dont j'ai l'honneur d'être un des Membres,
de

de se trouver ici par Députez, pour être les témoins de l'action que je vais faire. Il est d'une notoriété qui n'est que trop publique, que j'ai eu le malheur de composer un livre de Contes infâmes. En le composant, je n'ai pas cru que ce fût un ouvrage aussi pernicieux qu'il est. On m'a sur cela ouvert les yeux, & je conviens que c'est un livre abominable. Je suis très-fâché de l'avoir écrit & publié. J'en demande pardon à Dieu, à l'Eglise, à vous, Monsieur, qui êtes son Ministre, à vous Messieurs de l'Académie, & à tous ceux qui sont ici présens. Je voudrois que cet ouvrage ne fût jamais sorti de ma plume, & qu'il fût en mon pouvoir de le supprimer entierement. Je promets solennellement en présence de mon Dieu, que je vais avoir l'honneur de recevoir, quoiqu'indigne, que je ne contribuerai jamais à son débit ni à son impression. Je renonce actuellement & pour toujours au profit qui devoit me revenir d'une nouvelle édition par moi retouchée: que j'ai malheureusement consenti que l'on fit actuellement en Hollande. Si Dieu me rend la santé, j'espere qu'il me fera la grace de soutenir authentiquement la protestation publique que je fais aujourd'hui; & je suis résolu à passer le reste de mes jours dans les exercices de la penitence, autant que mes forces corporelles pourront me le permettre, & à n'employer le talent de la Poësie qu'à la composition d'ouvrages de pieté. Je vous supplie, Messieurs, (ajouta-t-il, en se tournant du côté des Députez de l'Académie) de rendre compte à l'Académie de ce dont vous venez d'être les témoins.

Alors je pris la parole, & je dis: Monsieur, ce que vous venez de faire est une satisfaction nécessaire que l'Eglise a exigée de vous, pour pouvoir
vous

vous admettre à la participation des Sacremens. Par cette satisfaction vous ne réparez pas tout le mal qu'a fait, & que fera dans la suite des siècles l'infâme livre dont vous êtes l'Auteur. Néanmoins l'Eglise s'en contente, parce qu'il n'est pas en votre pouvoir de faire plus; & que conduite par l'Esprit de Dieu, elle ne demande pas l'impossible. Touché de Dieu, comme vous l'êtes, vous conserverez sans doute toute votre vie une vive douleur, de voir qu'il n'est plus en votre pouvoir de supprimer entièrement un livre si détestable, répandu par tout. Cette pensée doit vous faire rentrer dans les sentimens d'une profonde humiliation, à la vûe des crimes qui se commettront, par la lecture d'un tel livre, tant que la Langue Françoisse subsistera. L'Eglise en ce jour vous présente un modele capable de vous faire entrer dans ces sentimens. Nous avons lû aujourd'hui au saint sacrifice de la Messe l'Evangile de la Cananéé. Elle ne mérita les graces & les louanges de Jesus-Christ, que par sa profonde humiliation, qui fit qu'elle se regardoit comme étrangere aux graces de Dieu. Jesus-Christ sembla la rebuter d'abord, pour donner lieu à sa foi d'éclater davantage. Plus Jesus-Christ paroissoit la traiter avec dureté, plus elle s'humilia; & elle obtint enfin ce qu'elle demandoit. Voilà, Monsieur, le modele que vous devez vous proposer en ce moment, & dans toute la suite de votre vie. Regardez-vous comme indigne de la misericorde de Dieu, comme étranger à ses graces & à ses faveurs. Humiliez-vous profondément en présence de votre Sauveur, que vous allez recevoir de main. Ranimez toute votre foi: cette foi produira la confiance; & plus elle sera grande, plus vous ressentirez les effets de la bonté de Jesus-Christ,

Christ, qui dit lui-même. qu'il est venu chercher, non les justes, mais les pécheurs, & ramener au bercail les brebis égarées & perduës. Entrez dans les sentimens d'une vive componction, à la vüe des péchez par lesquels vous avez deshonore, & fait deshonorer le Dieu que vous allez recevoir : & pourvû que vous soyez bien pénétré de ces sentimens de pénitence, & bien résolu à observer fidelement les promesses solennelles que vous venez de faire en sa présence, il oubliera tous vos péchez, & se donnera à vous, comme à un ami, pour vous combler de ses graces & de ses misericordes.

J'exhortai tous les assistans à prier pour le malade, qui reçut le saint Viatique avec un extérieur, qui marquoit une profonde humiliation & de grands sentimens de piété.

L'après-midi sur les quatre heures M. de la Fontaine m'envoya chercher avec beaucoup d'empressement. Je crus qu'il étoit plus mal ; je courus chez lui. Il m'embrassa avec un grand épanouissement de joye, & me dit qu'il vouloit me faire part d'une agréable nouvelle ; Qu'il sortoit de chez lui un Gentilhomme envoyé par Monseigneur le Duc de Bourgogne, pour s'informer de l'état de sa santé, & lui porter de la part de ce Prince une bourse de cinquante Louis d'or en especes. Ce Gentilhomme avoit eu ordre de lui dire, que le Prince venoit d'apprendre avec beaucoup de joye ce qu'il avoit fait le matin ; que cette action lui faisoit beaucoup d'honneur devant Dieu & devant les hommes, mais qu'elle n'accommodoit pas sa bourse, laquelle n'étoit pas des plus garnies ; que le Prince trouvoit qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il fût plus

plus pauvre pour avoir fait son devoir ; & que puisqu'il avoit renoncé solemnellement au profit que l'Imprimeur Hollandois de son livre devoit lui donner, le Prince, pour y suppléer, lui envoyoit cinquante Louis, qui étoit tout ce qu'il avoit alors, & tout ce qui lui restoit de ce que le Roi lui avoit fait donner pour ses menus plaisirs du mois courant; que s'il eût eu davantage à lui envoyer, il le lui auroit envoyé avec encore plus de joye.

Monseigneur le Duc de Bourgogne n'étoit alors que dans sa onzième année: & j'ai sù qu'il avoit fait cette belle action de lui-même, & sans qu'elle lui eût été inspirée par personne.

Le bruit de ce qui s'étoit passé le matin se répandit bien-tôt par-tout: on crut que M. de la Fontaine ne releveroit pas de cette maladie. Quelques-uns même publièrent le bruit de sa mort; ce qui donna lieu à une Epigramme, qui fut alors répandue dans Paris, & dont le Poëte Liniere étoit l'Auteur. La voici.

Je ne jugerai de ma vie
 D'un homme avant qu'il soit éteint:
 Pelisson est mort en impie,
 Et la Fontaine comme un Saint.

Ces deux faits étoient faux. Il est vrai que M. Pelisson venoit de mourir, & que surpris par la violence de la maladie, il mourut sans recevoir les Sacremens; parce qu'ayant différé au
 len-

lendemain , il n'y eut plus de lendemain pour lui. Mais il est faux de dire , à cause de cela , qu'il soit mort en impie. Ce malheur arrive tous les jours aux meilleurs Chrétiens , & il peut arriver aux plus gens de bien , qui sont surpris.

Pour ce qui est de M. de la Fontaine , il ne mourut pas de cette maladie : il vécut encore deux ans. Il tint la parole qu'il avoit donnée. La première fois qu'il fut en état d'assister à l'Académie , il renouvela la protestation qu'il avoit faite avant la réception du saint Viatique ; & il lut à l'Assemblée une Paraphrase en vers François de la Prose des Morts *Dies iræ* , qu'il avoit composée pour s'entretenir de la pensée de la mort & des jugemens de Dieu.

Cette conversion si éclatante d'un homme aussi connu que l'étoit M. de la Fontaine , fit un bon effet sur un grand nombre de personnes d'esprit : j'en ai connu plusieurs ; & je puis en nommer ici deux entr'autres d'un nom célèbre , que j'eus la consolation d'assister à la mort : M. l'Abbé Tallemant , Traducteur des Vies de Plutarque , l'un des Quarante de l'Académie Française , qui peu de temps après me fit sa confession générale , reçut tous ses Sacremens de ma main , & rendit ses derniers soupirs entre mes bras , dans des sentimens fort édifiants : & Madam. des Houlières , connue par ses Poësies Françaises , & très-respectable par les qualitez de son esprit & de son cœur. Elle étoit attaquée d'une maladie de langueur , dans le temps que M. de la Fontaine étoit malade : ayant appris ce qui venoit de se passer , elle m'envoya chercher , pour

régler avec moi les affaires de sa conscience; ce qu'elle fit avec toute l'exacritude possible, & avec tous les sentimens les plus heroïques de piété. Je reçus sa confession générale, qu'elle fit sans aucune précipitation, dans le cours de sa maladie, qui fut longue. M. le Curé de saint Roch lui administra le saint Viatique: je lui donnai l'Extrême-Onction, & je reçus ses derniers soupirs.

A l'égard de M. de la Fontaine, je le perdis bien-tôt après de vûë. Il alla demeurer chez feuë Madame d'Hervart, sur la Paroisse de saint Eustache: & mon pere, qui demouroit sur celle de saint Roch, étant mort quelque temps après, je quittai l'emploi de Vicaire de la Paroisse, & j'allai faire un voyage en Province, d'où je ne suis revenu à Paris que trois ans après, pour entrer dans l'Oratoire. J'appris en Province par la Gazette la mort de M. de la Fontaine, arrivée le 13. Avril 1695. & à mon retour à Paris plusieurs personnes me dirent qu'en mon absence il avoit vécu, & étoit mort fort chrétiennement; & qu'après sa mort on avoit trouvé dans une de ses armoires plusieurs instrumens de pénitence. Je ne lui en avois néanmoins prescrit, ni conseillé aucun; parce que je ne crus pas qu'il falloit le faire à l'égard d'un homme accablé d'années & d'infirmités corporelles.

Voilà, Monsieur, tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire sur ce que vous souhaitez savoir de moi. Vous pouvez, si vous voulez, rendre cette Lettre publique. Je suis ravi qu'elle m'ait procuré l'occasion d'écrire une petite histoire, qui peut être de quelque édification

pour

DE M. DE LA FONTAINE. xxvij
pour l'Eglise, & de quelque instruction pour les
Fidelles, & j'ai bien de la joye de ce que ce ré-
cit me donne lieu de vous assurer, que je suis
avec un vrai respect, &c.

A Paris, ce 22. Janvier 1717.

A P P R O B A T I O N.

*J' Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux
un Recueil de plusieurs Ouvrages en Prose & en Vers
de M. de la Fontaine; & je crois que le Public doit
savoir gré à ceux qui ont pris soin de rassembler des
restes précieux d'un Poëte qui a fait tant d'honneur à
son siecle, & qui merite de passer à la dernière poste-
rité. Fait à Paris ce 28. Fevrier 1728.*

DANCHET.



TABLE

DU TOME PREMIER.

Les Pièces qui ont été tirées des *Oeuvres Posthumes*, sont ici marquées d'un astérisque *, & celles qui ne se trouvent que dans cette édition, sont indiquées par deux astérisques **.

POÉSIES MELÉES.

I. Imitation d'Anacréon,	page 3
II. Autre Imitation d'Anacréon.	4
III. Le différend de beaux yeux & de belle bouche,	6
** IV. Ballade sur le refus des Augustins de prêter leur Interrogatoire,	10
V. Stances à la manière du Blazon des fausses Amours,	12
VI. Imitation d'un livre intitulé les Arrêts d'Amours,	16
** VII. Epithalame en forme de Centurie,	18
VIII. Epigramme sur un mot de Scarron,	ibid.
IX. Lettre en vers à M. Fouquet,	19
X. Ballade à Madame Fouquet,	22
XI. Ba-	

T A B L E.

XI. <i>Ballade à M ***</i>	23
XII. <i>Ballade sur la Paix des Pyrénées,</i>	25
XIII. <i>Pour la Reine, ensuite de la Ballade précédente,</i>	27
XIV. <i>Dixain à Madame la Sur-Intendante,</i>	ibid.
XV. <i>Sixain pour le Roi,</i>	28
XVI. <i>Sur ce que M. Fouquet souhaitoit plus de petits ouvrages,</i>	ibid.
XVII. <i>Ode pour la paix,</i>	29
** XVIII. <i>Épître à M. le Sur-Intendant,</i>	31
** XIX. <i>A Madame la Sur-Intend. sur la naissance de son dernier fils,</i>	36
XX. <i>Lettre à Madame de C. Abbessé de M.</i>	38
XXI. <i>Dixain à M. Fouquet, pour Madame de Sevigné,</i>	42
XXII. <i>A M. ** Quatrain,</i>	ibid.
XXIII. <i>Épithaphe d'un grand parleur,</i>	43
XXIV. <i>Épigramme tirée d'Asbénée, contre le mariage.</i>	ibid.
XXV. <i>Autre Épigramme tirée d'Asbénée,</i>	44
XXVI. <i>Rondeau redoublé,</i>	ibid.
XXVII. <i>Ballade à Madame Fouquet, pour le Pont de Château-Thierry,</i>	46
XXVIII. <i>Élégie pour M. Fouquet,</i>	47
XXIX. <i>Ode au Roi sur le même sujet.</i>	50
XXX. <i>Sonnet pour S. A. R. Mademoiselle d'Alençon,</i>	53
XXXI. <i>Sonnet pour Mademoiselle de Poussay,</i>	54
XXXII. <i>Pour Mignon, chien de S. A. R. Mad. la D. d'Orléans,</i>	55
XXXIII. <i>A S. A. S. Mad. la Princesse de Bavière,</i>	57
** 3	XXXIV. <i>Pour</i>

T A B L E.

XXXIV. Pour S. A. E. M. le Card. de Bouillon,	62
XXXV. <i>Élégie première,</i>	ibid.
XXXVI. <i>Élégie deuxième,</i>	66
XXXVII. <i>Élégie troisième,</i>	69
XXXVIII. <i>Élégie quatrième,</i>	72
XXXIX. <i>A Monseigneur le Prince de Conti,</i>	77
** XL. <i>Építaphe de Moliere,</i>	78
** XLI. <i>Építre à M. de Turenne,</i>	79-355
* XLII. <i>Autre Építre à M. de Turenne,</i>	81
* XLIII. <i>Élégie pour M. L. C. D. C.</i>	83
* XLIV. <i>Eclogue,</i>	85
* XLV. <i>Madrigal,</i>	91
XLVI. <i>Le Florentin,</i>	ibid.
** XLVII. <i>Építre à Madame de Thiange,</i>	94
** XLVIII. <i>A M. Galien,</i>	98
* XLIX. <i>Sur un Portrait du Roi,</i>	99
* L. <i>Pour Madame . . . sur l'air des folies d'Espagne,</i>	100
* LI. <i>A Madame de Fontanges,</i>	102
LII. <i>Au Roi, pour Lully, dédiant Amadis,</i>	107
LIII. <i>Au Roi, pour Lully, dédiant Rolland,</i>	109
LIV. <i>Le Comte de Fiesque au Roi,</i>	111
LV. <i>Ballade pour Monseigneur le Duc de Bourgogne,</i>	112
** LVI. <i>Vers mis au bas de chaque saison sur un Almanach,</i>	114
LVII. <i>Ballade au Roi,</i>	115
* LVIII. <i>A S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti,</i>	117
* LIX. <i>Chanson,</i>	121
* LX. <i>Autre,</i>	ibid.
* LXI. <i>Épigramme contre Furetiere,</i>	122
LXII. <i>A</i>	

T A B L E.

- * LXII. *A leurs A.A. SS. Mademoiselle de Bourbon, & M. le Prince de Conti,* ibid.
- * LXIII. *Vers à la manière de Neuf-Germain, sur la prise de Philipsbourg,* 125
- * LXIV. *Ballade sur le nom de Louis le Hardi, donné à Monseigneur,* 127
- * LXV. *Le Songe, pour Madame la Princesse de Conti,* 129
- * LXVI. *Pour le Portrait de M. Bertin,* 131
- * LXVII. *Pour M. Vandeburce,* ibid.
- * LXVIII. *A Madame de la Fayette, en lui envoyant un billard,* 132
- LXIX. *Discours à Madame de la Sabliere,* 133
- LXX. *A M. l'Evêque d'Avranches, en lui envoyant le Quintilien de Toscanella,* 137
- ** LXXI. *Epître à M. de Vendôme,* 141
- ** LXXII. *Epître à M. de Vendôme,* 144
- LXXIII. *Daphnis & Alcimadure, Imitation de Théocrite,* 146
- LXXIV. *Paraphrases du Pseaume XVII.* 149
- * LXXV. *Traduction paraphrasée du Dies iræ, &c.* 155
- LXXVI. *Epitaphe de M. de la Fontaine,* 160

P O E M E S.

- I. *Adonis,* 165
- II. *Captivité de S. Malc,* 189
- III. *Le Quinquina,* 213
- IV. *Philémon & Baucis,* 239
- V. *Les Filles de Minée,* 248
- Inscription tirée de Boissard,* 273

T A B L E.

F R A G M E N S

DE S O N G E D E V A U X.

I. <i>Acante s'étant endormi une nuit du Printemps, songea qu'il étoit allé trouver le Sommeil, &c.</i>	286
II. <i>L'Architecture, la Peinture, le Jardinage, & la Poësie haranguent, &c.</i>	290
III. <i>Avanture d'un Saumon & d'un Eturgeon.</i>	312
** IV. <i>Comme Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un Cigne,</i>	318
** V. <i>Acante au sortir de l'Apothéose d'Hercule est mené dans une chambre où les Muses lui apparoissent,</i>	325
** VI. <i>Danse de l'Amour,</i>	329
** VII. <i>Acante se promène à la Cascade, &c.</i>	334
** VIII. <i>Neptune à ses Tritons,</i>	342
IX. <i>Les Amours de Mars & de Vénus,</i>	345
<i>Ballade,</i>	351

Fin de la Table du Tome I.

POËSIES
MÊLÉES

DE

M. DE LA FONTAINE.

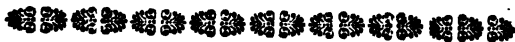
Tome I.

A





POÉSIES MÊLÉES.



I.

IMITATION D'ANACREON.

O Toi, qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère & Paphos,
Fais un effort; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vû cette beauté charmante,
Me diras-tu: tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lys & des roses;
Après cela des Amours & des Ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne sauroit découvrir le mystère:
Traits si pareils jamais ne se sont vûs:
Et tu pourras à Paphos & Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.



II.

Autre Imitation d'Anacréon.

J'Etois couché mollement,
 Et contre mon ordinaire,
 Je dormois tranquillement;
 Quand un enfant s'en vint faire
 A ma porte quelque bruit.
 Il pleuvoit fort cette nuit:
 Le vent, le froid, & l'orage
 Contre l'enfant faisoient rage.
 Ouvrez, dit-il, je suis nû.
 Moi charitable & bon homme,
 J'ouvre au pauvre morfondu,
 Et m'enquiers comme il se nomme.
 Je te le dirai tantôt,
 Repartit-il; car il faut
 Qu'aparavant je m'essuye!
 J'allume aussi-tôt du feu.
 Je regarde si la pluye
 N'a point gâté quelque peu
 Un arc dont je me méfie.
 Je m'approche toutefois,
 Et de l'enfant prends les doigts,
 Les réchauffe, & dans moi-même
 Je dis: Pourquoi craindre tant?

Que

Que peut-il? C'est un enfant:
Ma couardise est extrême
D'avoir eû le moindre effroi.
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphème?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armûre,
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climene,
Et de l'Amour; c'est mon nom.
Ah je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon:
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon?
Amour fit une gambade;
Et le petit scélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état;
Mais ton cœur est bien malade.





III.

L E D I F F E R E N D

DE BEAUX YEUX ET DE BELLE BOUCHE.

Belle Bouche & beaux Yeux plaidoient pour les
honneurs,

Devant le Juge d'Amathonte.

Belle Bouche disoit: je m'en rapporte aux cœurs,
Et leur demande s'ils font compte
De beaux Yeux ainsi que de moi.

Qu'on examine notre emploi,

Nos traits, nos beautez & nos charmes.

Que dis-je notre emploi? j'ai bien plus d'un métier:
Mais j'ignore celui de répandre des larmes:

De bon cœur je le laisse à beaux Yeux tout entier.

Je satisfais trois sens, eux seulement la vûë.

Ma gloire est bien d'autre étendue:

L'ouïe & l'odorat ont part à mes plaisirs.

Outre qu'aux doux propos je joins les chanfonnettes.

Belle Bouche fait des soupirs

Tels à peu près que les Zéphirs

En la saison des violettes.

Je fais par cent moyens rendre heureux un amant:

Vous me dispenserez de vous dire comment.

S'il s'agit entre nous d'une conquête à faire,

On

On voit beaux Yeux se tourmenter :

Belle Bouche n'a qu'à parler :

Sans artifice elle fait plaire.

Quand beaux Yeux sont fermez , ce n'est pas grande affaire :

Belle Bouche à toute heure étale des trésors :

Le nacre est en-dedans . le corail en-dehors.

Quand je daigne m'ouvrir, il n'est richesse égale.

Les présens que nous fait la rive Orientale

N'approchent pas des dons que je pretens avoir.

Trente-deux perles se font voir ,

Dont la moins belle & la moins claire

Passé celles que l'Inde a dans ses régions :

Pour plus de trente-deux millions

Je ne m'en voudrois pas défaire.

Belle Bouche ainsi harangua.

Un Amant pour beaux Yeux parla :

Et, comme on peut penser, ne manqua pas de dire ;

Que c'est par eux qu'Amour s'introduit dans les cœurs.

Pourquoi leur reprocher les pleurs ?

Il ne faut donc pas qu'on soupire ?

Mais tous les deux sont bons; belle Bouche a grand tort

Il est des larmes de transport ,

Il est des soupirs au contraire

Qui fort souvent ne disent rien :

Belle Bouche n'entend pas bien

Pour cette fois-là son affaire.

Qu'elle se taise au nom des Dieux ;

Des appas qui lui sont départis par les Cieux.

Qu'a-t-elle sur ce point qui nous soit comparable ?

Nous savons plaire en cent façons,

Par l'éclat, la douceur, & cet art admirable

De tendre aux cœurs des hameçons.

Belle Bouche le blâme, & nous en faisons gloire.

Si l'on tient d'elle une victoire,

On en tient cent de nous : & pour une chanson

Où belle Bouche est en renom,

Beaux Yeux le font en plus de mille.

La Cour, le Parnasse, & la Ville

Ne retentissent tout le jour

Que du mot de beaux Yeux & de celui d'Amour.

Dès que nous paroïssons, chacun nous rend les armes,

Quiconque nous appelleroit

Enchanteurs, il ne mentiroit,

Tant est prompt l'effet de nos charmes.

Sous un masque trompeur leur éclat fait si bien,

Que maint objet tel quel, en plus d'une rencontre,

Par ce moyen passe à la montre :

On demande qui c'est, & souvent ce n'est rien :

Cependant beaux Yeux sont la cause

Qu'on prend ce rien pour quelque chose.

Belle Bouche dit, j'aime; & le disons-nous pas ?

Sans aucun bruit : notre langage

Muet qu'il est, plaît davantage

Que ces perles, ce chant & ces autres appas

Avec quoi belle Bouche engage.

L'Avocat de beaux Yeux fit sa péroraison

Des regards d'une intervenante.

Cette Belle approcha d'une façon charmante;

, Puis

Puis il dit en changeant de ton :
 J'amuse ici la Cour par des discours frivoles.
 Ai-je besoin d'autres paroles
 Que des yeux de Philis? Juge, regardez-les;
 Puis prononcez votre sentence,
 Nous gagnerons notre procès.
 Philis eut quelque honte; & puis sur l'assistance
 Répandit des regards si remplis d'éloquence,
 Que les papiers toboient des mains.
 Frapé de ces charmes soudains,
 L'auditoire inclinoit pour beaux Yeux dans son ame.
 Belle Bouche, en faveur des regards de la Dame,
 Voyant que les esprits s'alloient préoccupant,
 Prit la parole, & dit: A cette Rhétorique,
 Dont beaux Yeux vont ainsi les Juges corrompant,
 Je ne veux opposer qu'un seul mot pour réplique.
 La nuit mon emploi dure encor;
 Beaux Yeux sont lors de peu d'usage:
 On les laisse en repos; & leur muet langage
 Fait un assez froid personnage.
 Chacun en demeura d'accord.
 Cette raison régla la chose.
 On préfera belle Bouche à beaux Yeux.
 En quelques chefs pourtant ils eurent gain de cause,
 Belle Bouche baisa le Juge de son mieux.





IV.

B A L L A D E

*Sur le refus que firent les Augustins de prêter leur
Interrogatoire devant Messieurs en 1658. **

AUx Augustins, sans allarmer la Ville,
On fut her soir; mais le cas n'alla bien.
L'Huissier voyant de cailloux une pile,
Crut qu'ils n'étoient mis là pour aucun bien:
Très-sage fut, car avec doux maintien,
Il dit: Ouvrez, faut-il tant vous requerre?
Qu'est-ce ceci? Sommes-nous à la guerre?
Messieurs sont seuls, ouvrez, & croyez-moi.
Messieurs, dit l'autre, en ce lieu n'ont que querre,
Les Augustins sont serviteurs du Roi.



Deçà (répond l'un de Messieurs fort habile,
Conseiller Clerc, & sur-tout bon Chrétien,)
Vous êtes troupe en ce monde inutile,
Le Tronc vous perd depuis ne sais combien,
Vous vous battez, faisant un bruit de chien;
D'où vient cela? Parlez, qu'on ne vous ferre:

Car

* Pour bien entendre cette Pièce, voyez les Remarques
sur Despreaux, Chant I. du Lutrin, vers 48.

Car que foyez de Paris ou d'Auxerre,
 Il faut subir cette commune loi,
 Et n'en déplaise aux suppôts de Saint Pierre,
 Les Augustins sont serviteurs du Roi.



Lors un d'entre eux, que ce soit Pierre ou Gille,
 Il ne m'en chaut, car le nom n'y fait rien;
 Vraiment, dit-il, voilà bel Evangile,
 C'est bien à vous de régler notre bien;
 Que le Tronc serve à l'Autel de soutien,
 Ou qu'on le vuide afin d'emplir le verre,
 Le Parlement n'a droit de s'en enquerre,
 Et je maintiens comme article de foi,
 Qu'en débribant Matines à grand-erre,
 Les Augustins sont serviteurs du Roi.

E N V O I.

SAGE Héros, ainsi dit Frère Pierre;
 La Cour lui taille un beau pourpoint de pierre;
 Et dedans peu me semble que je voi,
 Que sur la mer, ainsi que sur la terre,
 Les Augustins sont serviteurs du Roi.





V.

S T A N C E S

Fai composé ces Stances en vieux style, à la manière du Blazon des fausses Amours, & de celui des folles Amours, dont l'Auteur est inconnu. Il y en a qui les attribuent à l'un des Saint Gelais : je ne suis pas de leur sentiment, & je croi qu'ils sont de Cretin.

J A N O T E T C A T I N .

U N beau matin
Trouvant Catin

Toute feulette,

Pris son tetin

De blanc satin

Par amourette;

Car de galette

Tant soit molette

Moins friand suis pour le certain.

Adonc me dit la Bachelette,

Que votre Cocq cherche Poulette,

Ici ne fera grand butin.



Telle censure

Ne fut si sûre

Qu'el-

Qu'elle eseroit,
 De ma fressure
 Dame Luxure
 Jà s'emparoit.
 En tel détroit
 Mon cas étoit
 Que je quis meilleure aventure.
 Catia ce jeu point n'entendoit ;
 Mieux attaquois , mieux défendoit ,
 Dont je souffris peine très-dure.



Pendant l'étrif,
 D'un ton plaintif,
 Dis chose telle :
 Las! moi chétif
 En son esquif
 Caron m'appelle.
 Cessez donc , Belle,
 D'être cruelle
 A cettui votre humble captif,
 Il est à vous foye & ratelle.
 Bien grand merci . répondit-elle,
 Besoin n'ai d'un tel apprentif.

J A N O T.

Je vous affie
 Et certifie,
 Que quelque jour

A 7

J'ai

J'ai bonne envie
 Ne vous voir mie
 Dure à l'étour.
 Le Dieu d'Amour
 Sait plus d'un tour.
 Que votre cœur ttop ne s'y fie,
 Car quant à moi j'ai belle paour
 Qu'à vous férir n'ait le bras gourd,
 Le contemner est donc folie.

C A T I N.

Vous n'avez pas
 Bien pris mon cas,
 Ne ma sentence.
 De tomber, las!
 D'Amour ez laz
 Ne fais doutance.
 Mais telle offence
 En conscience
 Ne commettrons pour cent ducats,
 Que ce soit donc votre plaisir
 De me laisser en patience,
 Et de finir cet altercas.

J A N O T.

Alors qu'on use
 De vaine excuse,
 C'est grand défaut;
 Telle refuse.

Qui après muse,
 Dont bien peu chaut;
 Car point ne fault
 Tout homme cault
 A chercher mieux quand on l'amuse,
 Dont je conclus qu'en amour faut
 Battre le fer quand il est chaud,
 Sans chercher ni détour ni ruse.



Onc en amours
 Vaines clamours
 Ne me reviennent.
 Rosés & flours,
 Tous plaisans tours,
 Mieux y conviennent.
 Assés tôt viennent,
 Voire proviennent
 Du temps qu'on perd douleur & plours.
 Faut que tels cas aux gens surviennent.
 C'est bien raison qu'ils entretiennent
 En tout déduit leurs plus beaux jours.



Ainsi prêchois,
 Et j'émouvois
 Cette mignone.
 Mes mains fourrois,
 Usant des droits.

Qu'A-

Qu'Amour nous donne.
 Humeur friponne
 Chez la Pouponne
 Se glissa lors en tapinois.
 Son œil me dit en son patois :
 Berger, Berger, ton heure sonne.
 J'entendis clair ; car il n'est homme
 Plus attentif à telle voix.
 Ami lecteur, qui ceci vois,
 Ton serviteur qui Jean se nomme,
 Dira le reste une autre fois.



VI.

*Imitation d'un Livre intitulé, Les Arrêts
d'Amours.*

L Es Gens tenans le Parlement d'Amours,
 Informoient pendant les grands jours,
 D'aucuns abus commis en l'Isle de Cythère.
 Pardevant eux se plaint un Amant mal-traité,
 Disant que de longtemps il s'efforce de plaire
 A certaine ingrate Beauté.
 Qu'il a donné des sérénades,
 Des concerts & des promenades;
 Item mainte collation,
 Maint bal & mainte comédie;
 A consacré le plus beau de sa vie
 A l'objet de sa passion;

S'est

S'est tourmenté le corps & l'ame;
 Sans pouvoir obliger la Dame

A payer seulement d'un souris son amour.

Partant conclut que cette Belle
 Soit condamnée à l'aimer à son tour.

Fut allégué d'autre part à la Cour,
 Que plus la Dame étoit cruelle,

Plus elle avoit d'embonpoint & d'attraits;

Que perdant ses appas, Amour perdoit ses traits;

Qu'il avoit intérêt au repos de son ame;

Que quand on a le cœur en flâme,

Le teint n'en est jamais si frais.

Qu'il étoit à propos pour la grandeur du Prince,

Qu'elle traitât ainsi toute cette province,

Fit mille soupirans, sans faire un bienheureux,

Dormît à son plaisir, conservât tous ses charmes

Augmentât les tributs de l'Empire amoureux,

Qui sont les soupirs & les larmes.

Que souffrir tels procès étoit un grand abus;

Et que le cas méritoit une amende;

Concluant pour le surplus

Au renvoi de la demande.

Le Procureur d'Amours intervint là-dessus,

Et conclut aussi pour la Belle.

La Cour, leurs moyens entendus,

La renvoya; permis d'être cruelle,

Avec dépens, & tout ce qui s'ensuit.

Cet Arrêt fit un peu de bruit

Parmi les gens de la province.

La raison de douter étoit tous les cadeaux.

Bijoux

Bijoux donnez , & des plus beaux :
 Qui prend , se vend : mais l'intérêt du Prince,
 Souvent plus fort qu'aucunes Loix,
 L'emporta de quatre ou cinq voix.



V I I.

Epithalame en forme de Centurie.

Après festin, rapt, puis guerre intestine,
 Rude combat, en champ clos, quoiqu'à nu.
 Point d'assistans, blessure clandestine,
 Fille damée, & le vainqueur vaincu.



V I I I.

*Epigramme sur un mot de Scarron, qui étoit
 près de mourir. 1660.*

Scarron sentant approcher son trépas,
 Dit à la Parque; Attendez, je n'ai pas
 Encore fait de tout point ma Satire.
 Ah, dit Cloton, vous la ferez là-bas;
 Marchons, marchons, il n'est pas tems de rire.





IX.

*M. Fouquet * ayant dit que je lui devois donner pension pour le soin qu'il prenoit de faire valoir mes Vers, j'envoyai quelque temps après cette Lettre ci à M.*

JE vous l'avouë, & c'est la vérité,
 Que Monseigneur n'a que trop mérité
 La pension qu'il veut que je lui donne;
 En bonne foi je ne sache personne
 A qui Phœbus s'engageât aujourd'hui
 De la donner plus volontiers qu'à lui.
 Son souvenir, qui me comble de joye,
 Sera payé tout en belle monnoye,
 De Madrigaux, d'Ouvrages ayans cours;
 (Cela s'entend sans manquer de deux jours
 Aux termes pris, ainsi que je l'espere.)
 Cette monnoye est sans doute légère,
 Et maintenant peu la savent priser;
 Mais c'est un fond qu'on ne peut épuiser.
 Plût aux Destins, amis de cet Empire,
 Que de l'Epargne on en pût autant dire!
 J'offre ce fonds avec affection;
 Car après tout quelle autre pension

Aux

* Sur-Intendant des Finances.

Aux Demi-Dieux pourroit être assignée ?
 Pour acquitter celle-ci chaque année,
 Il me faudra quatre termes égaux.
 A la saint Jean je promets Madrigaux,
 Courts & trouffez, & de taille mignone ;
 Longue lecture en été n'est pas bonne.
 Le chef d'Octobre aura son tour après,
 Ma Muse alors prétend se mettre en frais ;
 Notre Héros, si le beau tems ne change,
 De menus vers aura pleine vendange.
 Ne dites point que c'est menu présent.
 Vienne l'an neuf, Balade est destinée ;
 Qui rit ce jour, il rit toute l'année.
 Or la Balade a cela, ce dit-on,
 Qu'elle fait rire, ou ne vaut un bouton.
 Pâque, jour saint, veut autre Poësie,
 J'enverrai lors, si Dieu me prête vie,
 Pour achever toute la pension,
 Quelque Sonnet plein de dévotion.
 Ce terme-là pourroit être le pire,
 On me voit peu sur tels sujets écrire :
 Mais tout au moins je serai diligent,
 Et si j'y manque, envoyez un Sergent,
 Faites saisir sans aucune remise
 Stances, Rondeaux, & Vers de toute guise.
 Ce sont nos biens, les doctes Nourrissans
 N'amassent rien, si ce n'est des Chançons.
 Ne pouvant donc présenter autre chose,
 Qu'à son plaisir le Héros en dispose :

Vous

Vous lui direz qu'un peu de son esprit
 Me viendrait bien pour polir chaque écrit.
 Quoi qu'il en soit, je me fais fort de quatre,
 Et je prétends, sans un seul en rabattre,
 Qu'au bout de l'an le compte y soit entier,
 Deux en six mois, un par chacun quartier.
 Pour sûreté j'oblige par promesse
 Le bien que j'ai sur le bord du Permesse.
 Même au besoin notre ami Pélisson
 Me pleigera d'un couplet de Chançon,
 Chançon de lui tient lieu de longue Epître,
 Car il en est sur un autre Chapitre;
 Bien nous en prend, nul de nous n'est fâché
 Qu'il soit ailleurs jour & nuit empêché.
 A mon égard je juge nécessaire
 De n'avoir plus sur les bras qu'une affaire;
 C'est celle-ci. J'ai donc intention
 De retrancher toute autre pension;
 Celle d'Iris même, c'est tout vous dire;
 Elle aura beau me conjurer d'écrire,
 En lui payant pour ses menus plaisirs
 Par an trois cens soixante & cinq sôûpirs;
 (C'est un par jour, la somme est assez grande.)
 Je n'entends point après qu'elle demande
 Lettre ni vers, protestant de bon cœur
 Que tout sera gardé pour Monseigneur.



X.

*Balade pour le premier terme. A Madame La
Sur-Intendante*

Comme je vois Monseigneur votre Epoux
Moins de loisir qu'homme qui soit en France;
Au lieu de lui, puis-je payer à vous?
Seroit-ce assez d'avoir votre quittance?
Oui, je le crois; rien ne tient en balance.
Sur ce point-là mon esprit foucieux.
Je voudrois bien faire un don précieux:
Mais si mes Vers ont l'honneur de vous plaire,
Sur ce papier promenez vos beaux yeux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

Je viens de Vaux, sachant bien que sur tous
Les Muses font en ce lieu résidence,
Si leur ai dit, en ployant les genoux,
Mes vers voudroient faire la révérence.
A deux Soleils de votre connaissance;
Qui sont plus beaux, plus clairs, plus radieux,
Que celui-là qui loge dans les cieus;
Partant vous faut agir dans cette affaire,
Non par acquit, mais de tout votre mieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

L'une des Neuf m'a dit d'un ton fort doux,

(Et

(Et c'est Clio, j'en ai quelque croyance :)
 Espérez bien de ses yeux & de nous.
 J'ai crû la Muse; & sur cette assurance
 J'ai fait ces Vers, tout rempli d'espérance.
 Commandez donc en termes gracieux
 Que sans tarder, d'un soin officieux,
 Celui des Rjs qu'avez pour Sécretaire
 M'en expédie un acquit glorieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

E N V O I.

Reine des cœurs, objet délicieux,
 Que fuit l'Enfant qu'on adore en des lieux
 Nommez Paphos Amathonte & Cythère,
 Vous qui charmez les hommes & les Dieux;
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!



On me donna pour sujet de la Ballade du second terme, l'imitation du Rondeau de Voiture, Ma foi c'est fait.

XI.

Balade A M....

TRois fois dix Vers, & puis cinq d'ajoutez,
 Sans point d'abus c'est ma tâche complete,
 Mais le mal est qu'ils ne font pas comtez,
 Par quelque bout il faut que je m'y mette!

Puis

Puis que jamais Balade je promette
 Duffai-je entre au fin fond d'une tour,
 Nenni ma foi, car je suis déjà court;
 Si que je crains que n'ayez rien du nôtre.
 Quand il s'agit de mettre un œuvre au jour
Promettre est un, & tenir est un autre.

Sur ce refrain, de grace, permettez

• Que je vous conte en vers une sornette.
 Colin venant des Uniwर्सitez
 Promit un jour cent francs à Guillemets.
 De quatre-vingt il trompa la fillette,
 Qui de dépit lui dit pour faire court,
 Vous y viendrez cuire dans notre four.
 Colin répond, faisant le bon Apôtre:
 Ne vous fâchez, belle, car en amour,
Promettre est un, & tenir est un autre.

Sans y penser j'ai vingt vers ajustez,
 Et la besogne est plus d'à demi-faite.
 Cherchons-en treize encor de tous côtez,
 Puis ma Balade est entiere & parfaite.
 Pour faire tant que l'ayez toute nette,
 Je suis en eau, tant que j'ai l'esprit lourd;
 Et n'ai rien fait si par quelque bon tour
 Je ne fabrique encore un vers en ôtre;
 Car vous pourriez me dire à votre tour,
Promettre est un, & tenir est un autre.

E N V O I.

O Vous l'honneur de ce mortel séjour.
 Ce n'est pas d'hui que ce proverbe court
 On ne l'a fait de mon temps ni du vôtre :
 Trop bien savez qu'en langage de Cour,
Promettre est un, & tenir est un autre.



XII.

*Sur la Paix des Pyrénées, & le Mariage du Roi
 sujet donné pour le troisième Terme. Balade.*

D Ame Bellone ayant plié bagage
 Est en Suede avec Mars son Amant.
 Laissons-les là, ce n'est pas grand dommage;
 Tout bon François s'en console aisément.
 J'à n'en battraï ma femme assurément;
 Car que me chaut si le Nord s'entrepille,
 Et si Bellone est mal avec la Cour?
 J'aime mieux voir Vénus & sa famille,
Les Jeux, les Ris, les Graces & l'Amour.

Le seul espoir restoit pour tout potage;
 Nous en vivions, encor bien maigrement,
 Lorsqu'en Traitez Jules ayant fait rage,
 A chassé Mars, ce mauvais garnement.
 Avecque nous, si l'Almanac ne ment,
 Les Castillans n'auront plus de Castille;

Même au Printemps on doit de leur séjour
 Nous envoyer avec certaine fille
Les Jeux, les Ris, les Graces & l'Amour.

On fait qu'elle est d'un très-puissant lignage,
 Pleine d'esprit, d'un entretien charmant,
 Prudente, accorte, & sur-tout belle & sage,
 Et l'Empereur y pense aucunement:
 Mais ce n'est pas un morceau d'Allemant.
 Car en attrait sa personne fourmille;
 Et ce jeune Astre, aussi-beau que le jour,
 A pour sa dot, outre un métal qui brûlle,
Les Jeux, les Ris, les Graces & l'Amour.

E N V O I.

PRince amoureux de Dame si gentille,
 Si tu veux faire à la France un bon tour,
 Avec l'Infante enlève à la Castille
Les Jeux, les Ris, les Graces & l'Amour.

*Je devois donner des Madrigaux en d'autres
 temps & voici ce que j'envoyai pour un de ces ter-
 mes.*



XIII.

Pour la Reine , ensuite de la Balade précédente.

ILs sont partis les Jeux, les Ris, les Graces,
 Nous les verrons au temps que j'ai prédit,
 Le Dieu d'Amour qui marche sur leurs traces,
 Ce les compter l'autre jour entreprit.
 Le pauvre Enfant pensa perdre l'esprit
 En calculant, tant la somme étoit haute.
 Bon, ce dit-il; nous allons moissonner;
 Car le climat doit en coeurs foisonner.
 Petit Amour, vous comptez sans votre hôte;
 Tout l'Univers n'en sauroit tant donner
 Que notre Reine en mérite sans faute.

XIV.

Dixain. A Madame la Sur-Intendante.

DEdans mes vers on n'entend plus parler
 De vos beautez, & Clio s'en est plainte.
 J'ai répondu qu'il n'appartient d'aller
 A toutes gens, comme on dit, à Corinthe.
 Par toutes mains qu'aussi vous foyez peinte

C'est un abus, Phoebus sans contredit
 Seul y prétend ; j'y perdrois mon crédit.
 Vous me direz, quelle est donc votre affaire ?
 Quelle elle est donc ? je l'aurai bientôt dit :
 C'est d'admirer. Quoi, rien plus ? & me taire.



XV.

Pour le Roi. Sixain.

DEs que l'heure est venuë, l'Amour parle en vain-
 queur,
 Soit de gré, soit de force, il entre dans un cœur, ?
 Et veut de nos soupirs le tribut, ou l'offrande.
 Alcandre de ce droit s'est long-temps excusé,
 Mais par les yeux d'Olimpe Amour le lui demande,
 Et jamais à ces yeux on n'a rien refusé.



XVI.

*Sur ce que M. Fouquet souhaitoit un plus grand
 nombre de petits Ouvrages, que celui qu'il avoit
 reçu, les deux Pièces suivantes lui furent envoyées
 pour supplément.*

Dixain. A M.

TRois Madrigaux ce n'est pas votre compte ;
 Et c'est le mien ; que sert de vous flatter.

Dix

Dix fois le jour au Parnasse je monte,
 Et n'en saurois plus de trois ajuster,
 Bien vous dirai qu'au nombre s'arrêter
 N'est pas le mieux, Seigneur, & voici comme,
 Quand ils sont bons, en ce cas tout prud'homme
 Les prend au poids au lieu de les compter;
 Sont-ils méchans, tant moindre en est la somme,
 Et tant plutôt on s'en doit contenter.



XVII.

Ode pour la Paix.

LE noir démon des combats
 Va quitter cette contrée;
 Nous reverrons ici-bas
 Regner la Déesse Astrée.

La Paix sœur du doux repos,
 Et que Jules va conclure,
 Fait déjà refleurir Vaux,
 Dont je tire un bon augure.

S'il tient ce qu'il a promis,
 Et qu'un heureux mariage
 Rende nos Rois bous amis,
 Je ne plains pas son voyage.

Le plus grand de mes souhaits

Est de voir, avant les roses,
L'Infante avecque la Paix:
Car ce sont deux belles choses.

O Paix, Infante des Cieux!
Toi que tout heur accompagne,
Viens vite embellir ces lieux
Avec l'Infante d'Espagne.

Chasse des soldats gloutons
La troupe fière & hagarde,
Qui mange tous nos moutons,
Et bat celui qui les garde.

Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie.
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la Bergerie.

Fais qu'avecque le Berger
On puisse voir la Bergère,
Qui coure d'un pied léger,
Qui danse sur la fougère.

Et qui du Berger tremblant
Voyant le peu de courage,
S'endorme, ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

O Paix, source de tout bien,
Viens enrichir cette terre,

Et fais qu'il n'y reste rien
Des images de la guerre.

Accorde à nos longs desirs
De plus douces destinées,
Ramène-nous les plaisirs,
Absens depuis tant d'années.

Eteuffe tous ces travaux,
Et leurs semences mortelles.
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos Belles.

Et que nous passions les jours
Etendus sur l'herbe tendre,
Prêts à conter nos amours
A qui voudra les entendre.



XVIII.

A M. le Sur-intendant. Epître.

DUffai-je une fois vous déplaire,
Seigneur, je ne me saurois taire.
Celui qui plein d'affection
Vous promet une pension,
Bien payable & bien assignée
A tous les quartiers de l'année,
Qui pour tenir ce qu'il promet.

Va souvent au sacré Sommet ;
 Et n'épargnant aucune peine ,
 Y dort après tout d'une haleine
 Huit ou dix heures réglément ,
 Pour l'amour de vous seulement.
 J'entens a la bonne mesure ,
 Et de cela je vous assure ,
 Celui-la , dis-je , a contre vous
 Un juste sujet de couroux .
 L'autre jour étant en affaire ,
 Et le jugeant peu nécessaire ,
 Vous ne daignates recevoir
 Le tribut qu'il croit vous devoir
 D'une profonde révérence.
 Il fallut prendre patience ,
 Attendre une heure , & puis partir .
 J'eus le cœur gros , sans vous mentir ,
 Un demi jour , pas davantage :
 Car enfin ce seroit dommage ,
 Que prenant trop mon intérêt ,
 Vous en crussiez plus qu'il n'en est .
 Comme on ne doit tromper personne ,
 Et que votre ame est tendre & bonne ,
 Vous m'iriez plaindre un peu trop fort ,
 Si vous mandant mon déconfort ,
 Je ne contoïs au vrai l'histoire ;
 Peut-être même iriez-vous croire
 Que je souhaite le trépas
 Cent fois le jour , ce qui n'est pas .
 Je me console , & vous excuse ;

Car après tout on en abuse,
 On se bat à qui vous aura.
 Je croi qu'il vous arrivera
 Choses, dont aux courts jours se plaignent;
 Moines d'Orbès, & sur tout craignent,
 C'est qu'à la fin vous n'aurez pas
 Loisir de prendre vos repas.
 Le Roi, l'Etat, votre Patrie,
 Partagent toute votre vie;
 Rien n'est pour vous, tout est pour eux.
 Bon Dieu! que l'on est malheureux,
 Quand on est si grand personnage!
 Seigneur, vous êtes bon & sage,
 Et je serois trop familier,
 Si je faisois le Conseiller.
 A jouir pourtant de vous-même
 Vous auriez un plaisir extrême,
 Renvoyez donc en certains temps
 Tous les Traitez, tous les Traitans;
 Les Requêtes, les Ordonnances,
 Le Parlement & les Finances,
 Le vain murmure des Frondeurs,
 Mais plus que tout les demandeurs,
 La Cour, la Paix, le Mariage,
 Et la dépense du voyage,
 Qui rend nos coffres épuisez,
 Et nos Guerriers les bras croisez.
 Renvoyez, dis je, cette troupe,
 Qu'on ne vit jamais sur la croupe
 Du mont, où les savantes Sœurs

Tiennent boutique de douceurs.
 Mais que pour les amans des Muses
 Votre Suisse n'ait point d'excuses,
 Et moins pour moi que pour pas un,
 Je ne serai pas importun.
 Je prendrai votre heure & la mienne.
 Si je vois qu'on vous entretienne,
 J'attendrai fort paisiblement
 En ce superbe appartement,
 Où l'on a fait d'étrange terre
 Depuis peu venir à grand-erre,
 (Non sans travail & quelques frais,)
 Des Rois Céphrim & Kiopès
 Le cercueil, la tombe ou la biere;
 Pour les Rois ils sont en poussiere,
 C'est là que j'en voulois venir.
 Il me fallut entretenir
 Avec ces monumens antiques,
 Pendant qu'aux affaires publiques
 Vous donniez tout votre loisir.
 Certes j'y pris un grand plaisir.
 Vous semble-t-il pas que l'image
 D'un assez galant personnage
 Sert à ces tombeaux d'ornement?
 Pour vous en parler franchement,
 Je ne puis m'empêcher d'en rire,
 Messire Orus, (me mis-je à dire,)
 Vous nous rendez tous ébahis:
 Les enfans de votre pays
 Ont, ce me semble, des bavettes,

Que je trouve plaisamment faites.
 On m'eût expliqué tout cela ,
 Mais il falut partir de là
 Sans entendre l'allégorie.
 Je quittai donc la galerie ,
 Fort content parmi mon chagrin ;
 De Kiopès & de Céphrim ,
 D'Orus & de tout son lignage ,
 Et de maint autre personnage.
 Puissent ceux d'Egypte en ces lieux ;
 Fussent-ils Rois, fussent-ils Dieux ,
 Sans violence & sans contrainte ,
 Se reposer dessus leur plinthe ,
 Jusques au bout du Genre humain !
 Ils ont fait assez de chemin
 Pour des personnes de leur taille.
 Et vous, Seigneur, pour qui travaille
 Le Temps qui peut tout consumer ,
 Vous, que s'efforce de charmer
 L'Antiquité qu'on idolâtre ,
 Pour qui le Dieu de Cléopâtre
 Sous nos murs enfin abordé ,
 Vient de Memphis à Saint-Mandé :
 Puissiez-vous voir ces belles choses
 Pendant mille moissons de roses.
 Mille moissons c'est un peu trop :
 Car nos ans s'en vont au galop ,
 Jamais à petites journées.
 Hélas ! les belles destinées
 Ne devroient aller que le pas.
 Mais quoi ! le Ciel ne le veut pas ,

Toute ame illustre, s'en console;
 Et pendant que l'âge s'envole,
 Tâche d'acquérir un renom,
 Qui fait encor vivre le nom,
 Quand le Héros n'est plus, que cendre.
 Témoin celui qu'eût Alexandre,
 Et celui du fils d'Osiris,
 Qui va revivre dans Paris.



XIX.

*A Madame la Sur-Intendante, sur la naissance
 de son dernier fils à Fontainebleau.*

Vous avez fait des Poupons le Héros,
 Et l'avez fait sur un très-bon modele:
 Il tient déjà mille menus propos;
 Sans se méprendre, il rit à la plus belle:
 C'est, ce dit-on, la meilleure cervelle
 De nourrisson qui soit sous le soleil.
 Pour bien tetter il n'a pas son pareil;
 Il fait en tout son jugement paroître;
 Quelqu'un m'a dit qu'il sera du Conseil,
 (Sans y manquer) du Dauphin qui va naître.



Or vous voilà mere de trois Amours;
 Dieu fait loüé, la Reine de Cythere
 N'en a qu'un seul qu'elle montre toujours.

Et cet enfant ne va pas sans sa mere:
 A se conduire il n'a pas peu d'affaire,
 Etant privé de la clarté des Cieux;
 Mais vos trois fils ont chacun deux beaux yeux,
 Deux magasins de lumiere & de flame;
 Deux vrais soleils, dont l'éclat radieux
 Eblouira quelque jour plus d'une ame.



De vos aînez d'autres gens ont écrit;
 De ce cadet je dirai quelque chose:
 C'est un enfant tout sens & tout esprit.
 D'un feu de joye au Parnasse il est cause;
 A le louer déjà l'on se dispose:
 Son nom chanté par cent Auteurs divers,
 Sera bientôt le sujet de nos vers,
 Et remplira, selon son horoscope,
 Tous les échos qui sont dans l'Univers:
 Pour un tel nom trop petite est l'Europe.



J'ai de mon dire Apollon pour grand.
 Voici de plus ce qu'ajoute Uranie.
 Notre Petit doit un jour être Grand.
 C'est Jupiter qui réglera sa vie.
 Il lui promet des biens dignes d'envie;
 De hauts emplois, des honneurs à foison,
 Et cet enfant est né dans sa maison.*

B 7

* Fontainebleau.

Co

Ce qui présage une grandeur suprême.
 Vous voyez bien que la Muse a raisons.
 Car Jupiter & Louis c'est le même.



Dans l'horoscope il est encor parlé
 Des qualitez nobles, grandes & belles,
 Par qui sera cet enfant signalé,
 Et dont il a déjà des étincelles;
 Je croi qu'en lui la Raison a des aîles:
 Comme son pere il aimera l'honneur,
 Il logera quelque jour dans son cœur
 De rares dons une troupe infinie;
 Ce me seroit un insigne bonheur,
 Si je logeois en telle compagnie.



X X.

Lettre à Madame de C. Abbesse de M.

TRes-révérante Mere en Dieu,
 Qui révérente n'êtes guere,
 Et qui moins encore êtes mere,
 On vous adore en certain lieu,
 D'où l'on n'ose vous l'aller dire,
 Si l'on n'a patentes du Sire,
 Qui fit attraper Girardin,
 Lequel alloit voir son jardin,

Puis

Puis le mit à grosse finance :
 Les Rocroix , gens sans conscience ,
 Me prendroient aussi-bien que lui ,
 Vous allant conter mon ennui .
 J'aurois beau dire à voix soumise :
 Messieurs , cherchez meilleure prise ;
 Phœbus n'a point de nourriçon
 Qui soit homme à haute rançon ,
 Je suis un homme de Champagne ,
 Qui n'en veut point au Roi d'Espagne ,
 Cupidon seul me fait marcher .
 Enfin , j'aurois beau les prêcher ,
 Montal ne se fouciroit guere
 De Cupidon ni de sa mere .
 Pour cet homme en fer tout confit ,
 Passeport d'Amour ne suffit .
 En attendant que Mars m'en donne un , & le fine ,
 (Mars ou Condé , car c'est tout un ,
 Comme tout un vous & Cyprine ,)
 Je ne bouge , & j'ai bien la mine
 De ne vous pas être importun .
 Votre séjour sent un peu trop la poudre ;
 Non la poudre à têtes friser ,
 Mais la poudre à têtes briser :
 Ce que je crains comme la foudre ,
 C'est-à-dire , un peu moins que vous ;
 Car tous vos coups
 Ne font pas doux ,
 Comme ils le semblent ;

Le cœur dès l'abord ils nous emblent,
 Puis le repos, puis le repas,
 Puis ils font tant qu'ils causent le trépas.

Je vis pourtant, à ne vous point mentir :
 Que serviroit de déguiser les choses ?
 Mais comment vis-je ! & qu'il nous faut pâtir
 Dans vos prisons, où l'on fait longues poses !
 Noires ne sont, & pourtant sont mieux closes
 Qu'aucun Châtel : Quand léans on se voit,
 Pleurs & soupirs, ce sont boutons de roses,
 On n'en sort pas ainsi que l'on voudroit.

Aussi quand on vous fit Abbessé,
 Et qu'on renferma vos appas,
 Qui fut camus, c'est le Trépas ?
 Que les champs libres on leur laisse

Un peu,

Je gage,

Qu'on verra, s'ils sortent de cage,

Beau jeu :

Dessous la clef on les a mis,
 Comme une chose & rare & dangereuse ;
 Et pour épargner ses amis,
 Le Ciel vous fit jurer d'être Religieuse.

Comme vos yeux alloient tout embraser,
 Il fut conclu par votre parentage,
 Qu'on vous feroit un Couvent épouser.
 Deux ans après se fit le mariage.
 De s'y trouver votre bonté fut sage ;

Sans

Sans point de faute Hymen en fit autant,
 Mot ne sonnoit, & quant à moi je gage,
 Que de l'affaire il n'étoit pas content.

Ce même jour pour le certain
 Amour se fit Bénédictin ;
 Et sans trop faire la mutine,
 Venus se fit Bénédictine ;
 Les Ris ne bougeant d'avec vous,
 Bénédictins se firent tous,
 Et les Graces qui vous suivirent,
 Bénédictines se rendirent.
 Tous les Dieux qu'en Cypre on connoit,
 Priront l'habit de saint Benoît.

Vous vêtir d'or, ce seroit grand dommage,
 Puisqu'en habits sans coûts & sans façon,
 De triompher votre beauté fait rage,
 Si qu'à la Cour elle en feroit leçon :
 Pardonnez-moi, si j'ai quelque soupçon,
 Que cet habit dont vous êtes vêtue,
 En vous voilant soit receleur d'appas :
 N'en est-il point dont il puisse à ma vûë
 Se confier ? je ne le dirois pas.





XXI.

POUR MADAME DE SÉVIGNE.

*Dixain envoyé à M. Fouquet sur le sujet de la
Lettre précédente.*

DE Sévigné depuis deux jours en-çà
Ma Lettre tient les trois parts de sa gloire,
Elle lui plut, & cela se passa
Phœbus tenant chez vous son confistoire.
Entre les Dieux, & c'est chose notoire,
En me louant Sévigné me plaça:
J'étois alors deux cens mille au-deçà,
Voire encor plus du Temple de Mémoire,
Ingrat ne suis, son nom feroit pièce:
Delà le Ciel, si l'on m'en vouloit croire.



XXII.

*A M. **

JE ne m'attendois pas d'être loué de vous;
Cet honneur me surprend, il faut que je l'avoue:
Mais de tous les plaisirs le plaisir le plus doux,
C'est de se voir loué de ceux que chacun loue.

XXIII. *Epi-*



XXIII.

Epitaphe d'un grand Parleur.

Sous ce tombeau pour toujours dort
 Paul qui toujours contoit merveilles:
 Louange à Dieu, repos au mort,
 Et paix en terre à nos oreilles.



XXIV.

CONTRE LE MARIAGE.

Epigramme tirée d'Athénée.

Homme qui femme prend se met en un état
 Que de tous à bon droit on peut nommer le pire:
 Fol étoit le second qui fit un tel contrat,
 A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire;



XXV. Autre

XXV.

Autre Epigramme tirée d'Athènes.

Ubi lavantur qui hîc lavantur?

NE cherchons point en ce bain nos amours;
 Nous y voyons fréquenter tous les jours
 De gens crasseux une mal-propre bande;
 Sire baigneur, ôtez-moi de souci,
 Je voudrois-bien vous faire une demande;
 Où lave-t-on ceux que l'on lave ici?



XXVI.

RONDEAU REDOUBLE.

QU'un vain scrupule à ma flâme s'oppose,
 Je ne le puis souffrir aucunement;
 Bien que chacun en murmure & nous glose,
 Et c'est assez pour perdre votre Amant.

Si j'avois bruit de mauvais garnement,
 Vous me pourriez bannir à juste cause;
 Ne l'ayant point, c'est sans nul fondement
 QU'un vain scrupule à ma flâme s'oppose. |

Que

Que vous m'aimiez, c'est pour moi lettre close;
Voire on diroit que quelque changement
A m'alléguer ces raisons vous dispose:
Je ne le puis souffrir, aucunement.

Bien moins pourrois vous cacher mon tourment,
N'ayant pas mis au contrat cette clause;
Toujours ferai l'amour ouvertement,
Bien que chacun en murmure & nous glose.

Ainsi s'aimer est plus doux qu'eau de rose;
Souffrez-le donc, Philis: car autrement
Loin de vos yeux je vais faire une pose;
Et c'est assez pour perdre votre Amant.

Pourriez-vous voir ce triste éloignement?
De vos faveurs doublez plutôt la dose:
Amour ne veut tant de raisonnement;
Ce point d'honneur, ma foi, n'est autre chose
Qu'un vain scrupule.





XXVII.

BALADE A M. FOUQUET,

Pour le Pont de Château-Thierry.

DAns cet Ecrit notre pauvre Cité
 Parmi, Seigneur, humblement vous supplie;
 Disant, qu'après le pénultième Eté
 L'Hiver survint avec grande furie,
 Monceaux de neige, & gros randois de plaie;
 Dont maint ruisseau croissant subitement,
 Traita nos ponts bien peu courtoisement.
 Si vous voulez qu'on les puisse refaire;
 De bons moyens j'en fais certainement.
 L'argent sur-tout est chose nécessaire.
 Or d'en avoir c'est la difficulté;
 La Ville en est de long-temps dégarinée:
 Qu'y feroit-on? vice n'est pauvreté;
 Mais cependant, si l'on n'y remédie,
 Chaussée & Pont s'en vont à la voirie:
 Depuis dix ans nous ne savons comment
 La Marne fait des siennes tellement,
 Que c'est pitié de la voir en colere.
 Pour s'opposer à son débordement,
 L'argent sur-tout est chose nécessaire.
 Si demandez combien en vérité
 L'œuvre en requiert, tant que soit accomplie,

Dis

Dix mille écus en argent bien compté ;
 C'est justement ce de quoi l'on vous prie :
 Mais que le Prince en donne une partie ;
 Le tout, s'il veut, j'ai bon consentement
 De l'agréer, sans craindre aucunement.
 S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,
 Aux Echevins on dira franchement,
 L'argent sur-tout est chose nécessaire.

E N V O I.

Pour ce vous plaise ordonner promptement
 Nous être fait du fonds suffisamment ;
 Car vous savez, Seigneur, qu'en toute affaire ;
 Procès, négoce, hymen ou bâtiment,
 L'argent sur-tout est chose nécessaire.



XXVIII.

Élégie pour M. Fouquet.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
 Pleurez Nymphes de Vaux, faites croître vos
 ondes,
 Et que l'Anqueuil * enflé ravage les trésors
 Dont les regards de Flore ont embelli ses bors.
 On ne blâmera pas vos larmes innocentes:

Vous

* L'Anqueuil, petite rivière qui passa à Vaux.

Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;

Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
 Les Destins sont contens, Oronte est malheureux.
 Vous l'avez vû n'aguere au bord de vos fontaines,
 Qui, sans craindre du Sort les faveurs incertaines,
 Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
 Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux Autels.
 Helas qu'il est déchû de ce bonheur suprême !
 Que vous le trouveriez différent de lui-même !
 Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
 Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,
 Hôtes infortunez de sa triste demeure,
 En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
 Voilà le précipice où l'ont enfin jetté
 Les attraits enchanteurs de la prospérité.
 Dans les Palais des Rois cette plaiate est commune ;

On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,
 Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans ;
 Mais on ne le connoît que quand il n'est plus temps.
 Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
 Qu'on croit avoir pour soi les vents & les étoiles,
 Il est bien mal-aisé de régler ses desirs ;
 Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
 Jamais un Favori ne borne sa carrière ;
 Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arriere ;
 Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit,
 Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
 Tant d'exemples fameux que l'Histoire en raconte,
 Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte ?

Ha si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs!
 Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs!
 Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge!
 Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
 Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
 Saluer à longs flots le Soleil de la Cour :
 Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
 Du repos, du loisir, de l'ombre & du silence,
 Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens,
 Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.
 Mais quittons ces pensers, Oronte nous appelle.
 Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
 Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas,
 Si le long de vos bords L O U I S porte ses pas,
 Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
 Il aime ses Sujets, il est juste, il est sage;
 Du titre de clément rendez-le ambitieux :
 C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux.
 Du magnanime H E N R I qu'il contemple la vie;
 Dès qu'il pût se venger, il en perdit l'envie.
 Inspirez à L O U I S cette même douceur;
 La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
 Oronte est à présent un objet de clémence :
 S'il a crû les conseils d'une aveugle puissance,
 Il est assez puni par son sort rigoureux,
 Et c'est être innocent que d'être malheureux.



XXIX.

Ode au Roi sur le même sujet.

PRince, qui fais nos destinées,
 Digne Monarque des François,
 Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées,
 Portes la crainte de tes Loix,
 Si le repentir de l'offense
 Sert aux coupables de défense
 Près d'un courage généreux ;
 Permets qu'Apollon t'importune ;
 Non pour les biens de la fortune,
 Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colère
 N'a-t-il point encore effacé
 Ce qui jadis t'a pû déplaire
 Aux emplois où tu l'as placé ?
 Depuis le moment qu'il soupire,
 Deux fois l'hiver en ton Empire
 A ramené les Aquilons ;
 Et nos climats ont vû l'année
 Deux fois de pampre couronnée
 Enrichir côteaux & valons.

Oronte seul, ta créature,
 Languit dans un profond ennui,
 Et les bienfaits de la nature

Ne se répandent plus pour lui.
 Tu peux d'un éclat de ta foudre
 Achever de le mettre en poudre :
 Mais si les Dieux à ton pouvoir
 Aucunes bornes n'ont prescrites,
 Moins ta grandeur a de limites,
 Plus ton courroux en doit avoir.

Réserve-le pour des rebelles ;
 Ou si ton peuple t'est soumis,
 Fais-en voler les étincelles
 Chez tes superbes ennemis.
 Déjà Vienne est irritée
 De ta gloire aux astres montée ;
 Ses Monarques en sont jaloux :
 Et Rome t'ouvre une carrière,
 Où ton cœur trouvera matière
 D'exercer ce noble courroux.

Va-t'en punir l'orgueil du Tybre ;
 Qu'il se souviene que ses Loix
 N'ont jadis rien laissé de libre
 Que le courage des Gaulois :
 Mais parmi nous sois débonnaire :
 A cet Empire si sévère
 Tu ne te peux accoutumer,
 Et ce seroit trop te contraindre :
 Les étrangers te doivent craindre,
 Tes Sujets te veulent aimer.

L'Amour est fils de la Clémence ;

La Clémence est fille des Dieux ;
 Sans elle toute leur puissance
 Ne seroit qu'un titre odieux.
 Parmi les fruits de la victoire,
 César environné de gloire,
 N'en trouva point dont la douceur
 A celui-ci pût être égale,
 Non pas même aux champs où Pharsale
 L'honora du nom de Vainqueur.

Je ne veux pas te mettre en compte
 Le zèle ardent ni les travaux
 En quoi tu te souviens qu'Oronte
 Ne cédoit point à ses rivaux.
 Sa passion pour ta personne,
 Pour ta grandeur, pour ta couronne,
 Quand le besoin s'est vû pressant,
 A toujours été remarquable ;
 Mais si tu crois qu'il est coupable,
 Il ne veut pas être innocent.

Laisse-lui donc pour toute grace
 Un bien qui ne lui peut durer,
 Après avoir perdu la place
 Que ton cœur lui fit espérer.
 Accorde-nous les foibles restes
 De ses jours tristes & funestes,
 Jours qui se passent en soupirs ;
 Ainsi les tiens filez de soie,
 Puissent se voir comblez de joie,
 Même au-delà de tes desirs.



XXX.

Pour S. A. R. Mademoiselle d'Alençon.

S O N N E T.

NE ferons-nous jamais affranchis des allarmes?
 Six Etez n'ont pas vû la Paix dans ces climats,
 Et déjà le Démon qui préside aux combats
 Recommence à forger l'instrument de nos larmes.

Opposez-vous, Olimpe, à la fureur des armes:
 Faites parler l'Amour; & ne permettez pas
 Qu'on décide sans lui du sort de tant d'Etats:
 Souffrez que votre hymen interpose ses charmes.

C'est le plus digne prix dont on puisse acheter
 Ce bien qui ne sauroit aux mortels trop coûter;
 Je fais qu'il nous faudra vous perdre en récompense:

Un souverain bonheur pour l'Empire François,
 Ce seroit cette Paix avec votre présence;
 Mais le Ciel ne fait pas tous ses dons à la fois.





XXXI.

Pour Mademoiselle de Poussay.

S O N N E T.

J'Avais brisé les fers d'Aminte & de Sylvie;
 J'étois libre, & vivois content & fans amour:
 L'innocente beauté des jardins & du jour
 Alloit faire à jamais le charme de ma vie.

Quand du milieu d'un cloître Amarante est sortie;
 Que de graces, bons Dieux! tout rit dans Luxem-
 bourg:

La jeune Olimpe voit maintenant à sa Cour
 Celle que tout Paphos en ces lieux a suivie.

Sur ce nouvel objet chacun porte les yeux:
 Mais en considérant cet ouvrage des Cieux,
 Je ne sai quelle crainte en mon cœur se réveille.

Quoi qu'Amour toutefois veuille ordonner de
 moi,
 Il est beau de mourir des coups d'une merveille,
 Dont un regard feroit la fortune d'un Roi.



XXXII. *Pour*

XXXII.

Pour Mignon, chien de Son Altesse Royale Madame la Duchesse d'Orléans.

Petit Chien, que les Destinées
 T'ont filé d'heureuses années!
 Tu fors de mains, dont les appas
 De tous les Sceptres d'ici-bas
 Ont pensé porter le plus riche:
 Les mains de la Maison d'Autriche
 Leur ont ravi ce doux espoir:
 Nous ne pouvions que bien échoir.
 Tu fors de mains pleines de charmes:
 Heureux le Dieu de qui les larmes
 Meriteroient par leur amour
 De s'en voir essuier un jour.
 De ces mains hôtesse des Graces,
 Petit Chien, en d'autres tu passes,
 Qui n'ont pas eû moins de beauté,
 Sans mettre en compte leur bonté.
 Elles te font mille caresses:
 Tu plais aux Dames, aux Princesses;
 Et si la Reine t'avoit vû,
 Mignon à la Reine auroit plû.
 Mignon a la taille mignonne:
 Toute sa petite personne

Plait aux Iris des petits chiens,
Ainsi qu'à celles des Chrétiens.
Las, qu'ai-je dit qui te fait plaindre?
Ce mot d'Iris est-il à craindre?
Petit Chien qu'as-tu? dis-le moi:
N'es-tu pas plus aisé qu'un Roi?
Trois ou quatre jeunes fillettes
Dans leurs manchons aux peaux douillettes
Tout l'hiver te tiennent placé:
Puis de Madame de Crissé
N'as-tu pas maint dévot soufrire?
D'où vient donc que ton cœur soufpire?
Que te faut-il? un peu d'amour,
Dans un côté de Luxembonrg.
Je t'apprens qu'Amour craint le Suisse,
Même on lui rend mauvais office
Auprès de la Divinité,
Qui fait ouvrir l'autre côté.
Cela vous est facile à dire,
Vous qui courez par-tout, beau Sire;
Mais moi... Parle bas petit Chien,
Si l'Evêque de Bethléem
Nous entendoit, Dieu fait la vic:
Tu verras pourtant ton envie
Satisfaite dans quelque temps:
Je te promets à ce Printemps
Une petite Camufette,

Friponne, druë & joliette,
 Avec qui l'on t'enfermera;
 Puis s'en démêle qui pourra.



XXXIII.

*A Son Altesse Sérénissime Madame la Princesse de
 Baviere.*

Votre Altesse Sérénissime
 A, dit-on, pour moi quelque estime;
 Et veut que je lui mande en vers
 Les affaires de l'Univers;
 J'entends les affaires de France:
 J'obéis & romps mon silence.
 L'intérêt & l'ambition
 Travaillent à l'élection
 Du Monarque de la Pologne,
 On croit ici que la bésogne
 Est avancée, & les esprits
 Font tantôt accorder le prix
 Au Lorrain, puis au Moscovite,
 Condé, Nieubourg; car le mérite
 De tous côtez fait embarras.
 Condé, je croi, n'en manque pas.
 Si votre Epoux vouloit, Madame,
 Regner ailleurs que sur votre ame,

On ne peut faire un meilleur choix :
 Heureux qui vivroit sous ses loix.
 Ceux qui des affaires publiques
 Parlent toujours en politiques,
 Réglant ceci, jugeant cela,
 (Et je suis de ce nombre-là,)
 Les raisonneurs, dis-je, prétendent
 Qu'au Lorrain plusieurs Princes tendent :
 Quant à Moskou, nous l'excluons ;
 Voici sur quoi nous nous fondons :
 Le Schisme y regne, & puis son Prince
 Mettroit la Pologne en Province.
 Nieubourg nous accommoderoit :
 Au Roi de France il donneroit
 Quelque fleuron pour sa Couronne,
 Moyennant tant, comme l'on donne,
 Et point autrement ici-bas.
 Nous serions voisins des Etats,
 Ils en ont l'allarme, & font brigue.
 Contre L O U I S chacun se ligue.
 Cela lui fait beaucoup d'honneur,
 Et ne lui donne point de peur
 Que craindroit-il lui dont les armes
 Vont aux Turcs causer des allarmes ?
 Nous attendons du Grand Seigneur
 Un bel & bon Ambassadeur :
 Il vient avec grande cohorte :

Le nôtre est flatté par la Porte :
 Tout ceci la paix nous promet
 Entre saint Marc & Mahomet.
 Notre Prince en sera l'Arbitre :
 Il le peut être à juste titre,
 Et feroit même contre soi
 Justice au Turc en bonne foi.
 Pendant que je suis sur la guerre,
 Que saint Marc souffre dans sa terre ;
 Deux de vos freres sur les flots
 Vont secourir les Candiots.
 O combien de Sultanes prises !
 Que de Croissans dans nos Eglises !
 Quel nombre de Turbans fendu ?
 Tête & Turban, bien entendu.
 Puisqu'en parlant de ces matieres,
 Me voici tombé sur vos freres,
 Vous saurez que le Chambellan
 A couru cent cerfs en un an.
 Courir des hommes, je le gage,
 Lui plairoit beaucoup davantage ;
 Mais de long-temps il n'en courra ;
 Son ardeur se contentera,
 S'il lui plaît, d'une ombre de guerre.
 D'Auvergne s'est dans notre terre
 Rompu le bras, il est guéri.
 Ce Prince a dans Château-Thierry

Passé deux mois & davantage.
Rien de meilleur, rien de plus sage,
Et de plus selon mes souhaits,
Parmi les Grands ne fut jamais.
Le Duc d'Albret donne à l'étude
Sa principale inquiétude.
Toujours il augmente en savoir.
Je suis jeune assez pour le voir
Au-dessus des premières têtes:
Son bel esprit, ses mœurs honnêtes
L'élèveront à tel degré,
Qu'enfin je m'en contenterai.
Veuille le Ciel à tous ses frères
Rendre toutes choses prospères,
Et leur donner autant de nom,
Autant d'éclat & de renom,
Autant de lauriers & de gloire,
Que par les mains de la victoire,
L'oncle en reçoit depuis long-temps:
Si leurs désirs n'en sont contents,
Et que plus haut leur ame aspire,
Je serai le premier à dire
Qu'ils auront tort, & que les cœurs
Ne sont jamais saouls de grandeurs;
Trouveront-ils en des familles,
Par les garçons & par les filles,
Par le père & par les ayeux,

Un tel nombre de demi-Dieux,
Et de Déesfes tout entieres?
Car demi-Déesfes n'est gueres
En usage, à mon sentiment;
Puis, quand je n'aurois seulement
Qu'à parler de votre mérite,
L'expression seroit petite.
Veuille le Ciel à votre tour
Vous donner un petit Amour,
Qui par la fuite des années
D'un grand Mars ait les destinées.
Au moment que j'écris ces vers,
Et m'informe des bruits divers,
Je viens d'apprendre une nouvelle:
C'est que pour éviter querelle,
On s'est en Pologne choisi
Un Roi dont le nom est en ski.
Ces Messieurs du Nort font la nique
A toute notre Politique.
Notre argent, celui des Etats,
Et celui d'autres Potentats
Bien moins en fonds, comme on peut croire,
Force santez aura fait boire,
Et puis c'est tout: je crois qu'en paix
Dans la Pologne désormais
On pourra s'élire des Princes,
Et que l'argent de nos Provinces

Ne fera pas une autre fois
Si friand de faire des Rois.



XXXIV.

*Pour S. A. E. M. le Cardinal de Bouillon, après
son Brevet de Cardinalat.*

JE n'ai pas attendu pour vous un moindre prix;
De votre dignité je ne suis point surpris;
S'il m'en souvient, Seigneur, je crois l'avoir pré-
dite,

Vous voilà deux fois Prince, & ce rang glorieux
Est en vous désormais la marque du mérite
Aussi-bien qu'il l'étoit de la faveur des Cieux.



XXXV.

E'LE'GIE PREMIERE.

AMour, que t'ai-je fait ? dis-moi quel est mon
crime :

D'où vient que je te fers tous les jours de victi-
me ?

Qui t'oblige à m'offrir encor de nouveaux fers ?

N'es-tu point satisfait des maux que j'ai soufferts ?

Confidère cruel quel nombre d'inhumaines

Sc

Se vante de m'avoir appris toutes tes peines ;
 Car quant à tes plaisirs , on ne m'a jusqu'ici
 Fait connoître que ceux qui sont peines aussi.
 J'aimai ; je fus heureux ; tu me fus favorable
 En un âge où j'étois de tes dons incapable.
 Cloris vint une nuit ; je crus qu'elle avoit peur ;
 Innocent ! ah pourquoi hâtoit-on mon bonheur ?
 Cloris se pressa trop ; au contraire Amarille
 Attendit trop long-temps à se rendre facile.
 Un an s'étoit déjà sans faveurs écoulé ,
 Quand l'époux de la belle aux champs étant allé,
 J'apperçûs dans les yeux d'Amarille gagnée
 Que l'heure du Berger n'étoit pas éloignée.
 Elle fit un soupir ; puis dit en rougissant :
 Je ne vous aime point ; vous êtes trop pressant :
 Venez sur le minuit , & qu'aucun ne vous voye.
 Quel Amant n'auroit crû tenir alors sa proie ?
 En fut-il jamais un que l'on vît approcher
 Plus près du bon moment sans y pouvoir toucher ?
 Amarille m'aimoit , elle s'étoit rendue
 Après un an de soins , & de peine assidue.
 Les chagrins d'un jaloux irritoient nos désirs :
 Nos maux nous promettoient des biens & des plai-
 sirs.

La nuit que j'attendois tendit enfin ses voiles,
 Et me déroba même aux yeux de ses étoiles ;
 Ni joueur , ni filou , ni chien ne me troubla.
 J'approchai du logis , on vint , on me parla,
 Ma fortune ce coup me sembloit assurée.
 Venez demain , dit-on , la clef s'est égarée ,

Le lendemain l'époux se trouva de retour.

Eh bien , me plains-je à tort ? me joues-tu pas,

Amour ?

Te souvient-il encor de certaine Bergere ?

On la nomme Philis; elle est un peu légère :

Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vain-
queur;

Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.

Nous nous trouvâmes seuls; la pudeur & la crainte
De roses & de lys à l'envi l'avoient peinte.

Je triomphai des lys & du cœur dès l'abord,

Le reste ne tenoit qu'à quelque rose encor :

Sur le point que j'allois surmonter cette honte

On me vint interrompre au plus beau de mon conte :

Iris entre; & depuis je n'ai pû retrouver

L'occasion d'un bien tout prêt de m'arriver.

Si quelque autre faveur a payé mon martyre,

Je ne suis point ingrat, Amour, je vais la dire.

La sévère Diane en l'espace d'un mois,

Si je fais bien compter, m'a soufri quatre fois,

Chloé pour mon trépas a fait semblant de crain-
dre;

Amarante m'a plaint; Doris m'a laissé plaindre;

Clarice a d'un regard mon tourment couronné,

Je me suis vû languir dans les yeux de Daphné.

Ce font-là tous les biens donnez à mes souffrances;

Les autres n'ont été que vaines espérances;

Et

Et même en me trompant cet espoir a tant fait
 Que le regret que j'ai les rend maux en effet.
 Quant aux tourmens soufferts en servant quelque in-
 grate,

C'est où j'excelle, Amour, tu fais si je me flatte.
 Te souvient-il d'Aminte? il faut soupirer,
 Gémir, verser des pleurs, souffrir sans murmurer,
 Devant que mon tourment occupât sa mémoire;
 Y songeoit-elle encore? hélas, l'osai-je croire?

Caliste faisoit pis, & cherchant un détour
 Répondoit d'amitié quand je parlois d'amour.

Je lui donne le prix sur toutes mes Cruelles.
 Enfin, tu ne m'as fait adorer tant de Belles

Que pour me tourmenter en diverses façons:
 Cependant ce n'est pas assez de ces leçons:

Tu me fais voir Climene; elle a beaucoup de char-
 mes;

Mais pour une ombre vaine elle répand des larmes;
 Son cœur dans un tombeau fait vœu de s'enfermer,
 Et capable d'amour ne me sauroit aimer.

Il ne me restoit plus que ce nouveau martyr:

Veux-tu que j'éprouve? Amour, tu n'as qu'à di-
 re:

Quand tu ne voudrois pas, Climene aura mon
 cœur,

Dis-le lui, car je crains d'irriter sa douleur.



XXXVI.

E'LE'GIE DEUXIEME.

ME voici rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi pour qui tant de fois elle fut malheureu-
se,

Qui ne suis pas encor du naufrage effrayé.
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.
Que faire? mon destin est tel qu'il faut que j'aime.
On m'a pourvû d'un cœur peu content de lui-mê-
me,

Inquiet, & fécond en nouvelles amours:
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.
Si faut-il une fois brûler d'un feu durable:
Que le succès en soit funeste ou favorable,
Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer;
Perte ou gain, je me veux encore avanturer.
Si l'on ne suit l'amour, il n'est douceur aucune:
Ce n'est point près des Rois que l'on fait sa fortune:

Quelque ingrate beauté qui nous donne des loix,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois,
Et pour me rendre heureux un souris peut suffire:
Climene, vous pouvez me donner un Empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un inf-
tant;

Tien.

Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content ?

Hélas qu'il est aisé de se flater soi-même !

Je me propose un bien dont le prix est extrême,

Et ne fais seulement s'il m'est permis d'aimer ;

Pourquoi non , s'il vous est permis de me char-
mer ?

Je verrai les Plaisirs suivre en foule vos traces ,

Votre bouche sera la demeure des Graces ,

Mille dons près de vous me viendront partager ,

Et mille feux chez-moi ne viendront pas loger ?

Et je ne mourrai pas ? Non , Climene, vos char-
mes

Ne paroîtront jamais sans me donner d'alarmes ;

Rien ne peut empêcher que je n'aime aussi-tôt :

Je veux brûler, languir, & mourir s'il le faut.

Votre aveu là-dessus ne m'est pas nécessaire.

Si pourtant vous aimer, Climene, étoit vous plai-
re,

Que je serois heureux ! quelle gloire ! quel bien !

Hors l'honneur d'être à vous je ne demande rien.

Consentez seulement de vous voir adorée ,

Il n'est condition des mortels révéree

Qui ne me soit alors un objet de mépris.

Jupiter, s'il quittoit le céleste pourpris,

Ne m'obligeroit pas à lui céder ma peine.

Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne

Qu'il ne l'est de sa foudre : il peut regner là haut ,

Vous

Vous servir ici bas c'est tout ce qu'il me faut.
 Pour me récompenser avouez-moi pour vôtre;
 Et si le sort vouloit me donner à quelque autre,
 Dites, je le reclame, il vit deffous ma loi;
 Je vous en avertis, cet esclave est à moi;
 Du pouvoir de mes traits son cœur porte la mar-
 que,

N'y touchez point: alors je me croirai Monarque,
 J'en fais de bien traitez, d'autres il en est peu,
 Je ferai plus Roi qu'eux après un tel aveu.

Daiguez donc approuver les transports de mon zele
 Il vous sera permis après d'être cruelle.

De ma part le respect, & les sùbmissions,
 Les soins toujours enfans des fortes passions,
 Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
 L'ordinaire tribut des soupirs & des larmes,
 Et si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
 Climene, tous ces biens ne vous manqueront pas.





XXXVII.

E'LE'GIE TROISIE'ME.

AH Climene, j'ai crû vos yeux trop de léger;
 Un seul mot les a fait de langage changer;
 Mon amour vous déplaît, je vous nuis, je vous gê-
 ne,

Que ne me laissiez-vous dissimuler ma peine?

Ne pouvois-je mourir sans que l'on fût pour-
 quoi?

Vouliez-vous qu'un rival pût triompher de moi?

Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices,

Vous le rendez heureux encor par mes supplices;

Il en jouit, Climene, & vous y consentez!

Vos regards & mes jours par lui seront comptez.

J'ose à peine vous voir, il vous parle à toute heu-
 re:

Honte, Dépit, Amour, quand faut-il que je meu-
 re?

Helas! étois-je né pour un si triste sort?

Sont-ce là les plaisirs qui m'attendoient encor?

Vous me deviez Climene, une autre destinée:

Mais, puis que mon ardeur est par vous condam-
 née,

Le jour m'est ennuyeux, le jour ne m'est plus
 rien,

Qui

Qui me consolera? Je fais tout entretien;
 Mon cœur veut s'occuper sans relâche à sa flâme:
 Voilà comme on vous sert; on n'a que vous dans
 l'ame.

Devant que sur vos traits j'eusse porté les yeux,
 Je puis dire que tout me rioit sous les Cieux:
 Je n'importunois pas au moins par mes services:
 Pour moi le monde entier étoit plein de délices:
 J'étois touché des fleurs, des doux sons, des beaux
 jours;

Mes amis me cherchoient, & par fois mes a-
 mours:

Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,
 Phœbus m'aimoit assez pour avoir lieu de croire,
 Qu'il n'eût en ce moment osé se démentir:
 Je ne l'invoque plus que pour vous divertir.
 Tous ces biens que j'ai dits n'ont plus pour moi de
 charmes:

Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes;
 Eucor me prive-t-on du triste réconfort
 D'en arroser les mains qui me donnent la mort.
 Adieu plaisirs, honneurs, louange bien aimée;
 Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée?
 J'y renonce à présent; ces biens ne m'étoient
 doux,

Qu'autant qu'ils me pouvoient rendre digne de
 vous.

Je respire à regret, l'ame m'est inutile;
 J'aimerois autant être une cendre infertile,
 Que d'enfermer un cœur par vos traits méprisé:

Climéne, il m'est nouveau de le voir refusé.

Hier encor ne pouvant maîtriser mon courage,
Je dis sans y penser, Tout changement soulage;
Amour, viens me guérir par un autre tourment;
Non, ne viens pas, Amour, dis-je au même mo-
ment;

Ma cruelle me plaît, vois ses yeux & sa bouche:
O Dieux, qu'elle a d'appas! qu'elle plaît, qu'elle
touche!

Dis-moi s'il fut jamais rien d'égal dans ta Cour:
Ma cruelle me plaît, non, ne viens pas, Amour.
Ainsi je m'abandonne au charme qui me lie:
Les nœuds n'en finiront qu'avec ceux de ma vie.
Puissent tous les malheurs s'assembler contre moi
Plutôt que je vous manque un seul moment de
foi.

Comme ai-je pû tomber dans une autre pensée?
Un premier mouvement vous a donc offensée?
Punissez-moi, Climéne, & vengez vos appas;
Avancez, s'il se peut, l'heure de mon trépas.
Lorsque je vous rendis ma dernière visite,
Votre accueil parut froid, vous futes interdite:
Climéne, assurément mon amour vous déplaît,
Pourquoi donc de ma mort retardez-vous l'arrêt,
Faut-il long-temps souffrir pour l'honneur de vos
charmes?

Et bien, j'en suis content; baignez-vous dans mes
larmes;

Je suis à vous, Climéne; heuteux, si quelque jour
Je vous plais par ma mort plus que par mon a-
mour.



XXXVIII.

E'LE'GIE QUATRIE' ME.

J'Avois crû jusqu'ici bien connoître l'Amour :
 Je me trompois, Climéne; & ce n'est que d'un
 jour
 Que je fais à quel point peuvent monter ses pei-
 nes :
 Non pas qu'ayant brûlé pour beaucoup d'inhumai-
 nes,
 Un esclavage dur ne m'ait assujéti ;
 Mais je compte pour rien tout ce que j'ai senti.
 Des douleurs qu'on endure en servant une Belle
 Je n'avois pas encor souffert la plus cruelle.
 La Jalousie aux yeux incessamment ouverts,
 Monstre toujourns fécond en fantômes divers,
 Jusques-là, grace aux Dieux, n'en avoit pû produi-
 re,
 Que mon cœur eût trouvez capables de lui nuire.
 Pour les autres tourmens , ils m'étoient fort com-
 muns,
 Je nourrissois chez moi les soucis importuns,
 La folle inquiétude en ses plaisirs légère,
 Des lieux où l'on la porte hôtesse passagere :
 J'y nourrissois encor les désirs sans espoir,
 Les soins toujourns veillans, le chagrin toujourns noir,
 Les

Les peines que nous cause une éternelle absence :
Tous ces poisons mélez composoient ma souffrance :

La jalousie y joint à présent son ennui :
Hélas , je ne connois l'amour que d'aujourd'hui.
Un mal qui m'est nouveau s'est glissé dans mon ame :

Je meurs ; Ah , si c'étoit seulement de ma flâme !
Si je ne périssois que par mon seul tourment !
Mais le vôtre me perd ; Climene , un autre A-
mant ,

Même après son trépas vit dans votre mémoire.
Il y vivra long-temps , vos pleurs me le font croire.

Un mort a dans la tombe emporté votre foi.
Peut-être que ce mort fût mieux aimer que moi ?
Certes il en donna des marques bien certaines ,
Quand pour le soulager de l'excès de ses peines ,
Vous lui voulutes bien conseiller par pitié
De réduire l'amour aux termes d'amitié.
Il vous crut ; & pour moi je n'ai d'obéissance ;
Que quand on veut que j'aime avecque violence.
Tant d'ardeur semblera condamnable à vos yeux ;
Mais n'aimez plus ce mort , & vous jugerez
mieux.

Comment ne l'aimer plus ? on y songe à toute heure ,

On en parle sans cesse , on le plaint , on le pleure ;
Son bonheur avec lui ne sauroit plus vieillir ;
Je puis vous offenser , il ne peut plus faillir.

O trop heureux Amant, ton sort me fait envie.
 Vous l'appellez ami: je crois qu'en votre vie
 Vous n'en fites un seul qui le fût à ce point;
 J'en fais qui vous sont chers, vous ne m'en parlez
 point.

Pour celui-ci, sans cesse il est dans votre bouche.
 Climene; je veux bien que sa perte vous touche;
 Pleurez-la, j'y consens, ce regret est permis;
 Mais ne confondez point l'Amant & les amis.
 Votre cœur juge mal du motif de sa peine;
 Ces pleurs sont pleurs d'amour, je m'y connois,
 Climene.

Des amis si bien faits méritent entre nous
 Que sous le nom d'Amans ils soient pleurez par
 vous.

Ne déguisez donc plus la cause de vos larmes:
 Avouez que ce mort eut pour vous quelques char-
 mes.

Il joignoit les beautez de l'esprit & du corps:
 Ce n'étoient cependant que ses moindres trésors.
 Son âme l'emportoit. Quoiqu'on prise la mienne,
 Je la réformerois de bon cœur sur la sienne.
 Exceptez-en un point qui fait seul tous mes biens;
 Je ne changerois pas mes feux contre les siens.
 Puis qu'il n'étoit qu'ami, je le surpasse en zele,
 Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle.
 Je n'en puis relâcher; n'engagez point mon cœur
 A tenter les moyens d'en être le vainqueur;
 Je m'en l'arracherois, & vous en seriez cause:

Moi,

Moi, cesser d'être Amant ! & puis-je être autre chose ?

Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loué,

Et vouloir pour ami sans plus être avoué ?

Non, Climéne, ce bien, encor qu'ineffimable

N'a rien de votre part qui me soit agréable ;

D'une autre que de vous je pourrois l'accepter ;

Mais quand vous me l'offrez je dois le rejeter.

Il ne m'importe pas que d'autres en jouissent :

Gardez votre présent à ceux qui me haïssent.

Aussi-bien ne m'est-il réservé qu'à demi :

Dites, me traitez-vous encor comme un ami ?

Tâchez-vous de guérir mon cœur de sa blessure ?

On diroit que ma mort vous semble trop peu sûre.

Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours

Quelque nouveau poison forgé par les Amours.

C'est tantôt un clin d'œil, un mot, un vain sourire,

Un rien ; & pour ce rien nuit & jour je soupire :

L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal

Qu'après moi l'on peut dire à tous Amans fatal.

Vous me rendez jaloux, & de qui ? quand j'y songe,

Il n'est excès d'ennuis où mon cœur ne se plonge.

J'envie un rival mort ; m'ajoutera-t-on foi,

Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi ?

Cependant il est vrai : si mes tristes pensées

Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
 De ce nouveau Recueil je t'offre l'abondance,
 Non point par vanité, mais par obéissance.
 Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état,
 Te le pouvoient offrir en termes pleins d'éclat:
 Mais craignant de sortir de cette paix profonde,
 Qu'ils goûtent en secret loin du bruit & du monde,
 Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
 Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.
 Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontispice;
 La mienne leur a plû simple & sans artifice.
 CONTI, de mon respect sois du moins satisfait:
 Et regarde le don, non celui qui le fait.



XL.

Epitaphe de Molière. 1673.

Sous ce tombeau gisent Plaute & Térence,
 Et cependant le Sieur Molière y git.
 Leurs trois talens ne formoient qu'un esprit,
 Dont le bel art réjouissoit la France.
 Ils sont partis, & j'ai peu d'espérance
 De les revoir. Malgré tous nos efforts,
 Pour un long-temps, selon toute apparence,
 Térence & Plaute & Molière sont morts.



XL I. Epi-



XLI.

Épître à M. de Turenne. 1674.

EH quoi , Seigneur , toujourn nouveaux combats ?

Toujours dangers ? Vous ne croyez donc pas
 Pouvoir mourir ? Tout meurt , tout Héros passe.
 Cloton ne peut vous faire d'autre grace
 Que de filer vos jours plus lentement :
 Mais Cloton va toujours étourdiment.
 Songez-y bien , si ce n'est pour vous-même ,
 Pour nous , Seigneur , qui sans douleur extrême ,
 Ne saurions voir un triomphe acheté
 Du moindre sang qu'il vous auroit coûté.
 C'est un avis qu'en passant je vous donne ,
 Et je reviens à ce que fait Bellone.
 A peine un bruit fait faire ici des vœux ,
 Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
 C'est un retour de Victoires nouvelles.
 La Renommée a-t-elle encor des ailes ,
 Depuis le temps qu'elle vient annoncer ,
 Tout est perdu , l'Hydre va s'avancer ;
 Tout est gagné , Turenne l'a vaincuë ;
 Et se voyant mainte tête abattuë ,
 Elle retourne en son antre à grands pas ;
 Quelque démon , que l'on ne connoit pas ,

Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes,
 Qui sous vos coups sont à cheoir toutes prêtes.
 Voilà, Seigneur, ce qui nous en paroît.
 Car d'aller voir sur les lieux ce que c'est,
 Permettez-moi de laisser cette envie
 A nos Guerriers, qui n'estiment leur vie
 Que comme un bien qui les doit peu toucher,
 Ne laissant pas de le vendre bien cher.
 Toute l'Europe admire leur vaillance,
 Toute l'Europe en craint l'expérience.
 Bon fait de loin regarder tels Acteurs.
 Ceux de Strasbourg, devenus spectateurs
 Un peu voisins, comme tout se dispose,
 Pourroient bientôt devenir autre chose.
 Je ne suis pas un Oracle, & ceci
 Vient de plus haut; Apollon, Dieu merci,
 Me l'a dicté; souvent il ne dédaigne
 De m'inspirer. Maint Auteur nous enseigne,
 Qu'Apollon fait un peu de l'avenir.
 L'autre jour donc j'allai l'entretenir
 Du grand concours des Germains tous en armes,
 L'Hélicon même avoit quelques allarmes.
 Le Dieu sourit, & nous tint ce propos:
 Je vous enjoins de dormir en repos,
 Poètes Picards, & Poètes de Champagne.
 Ni les Germains, ni les Troupes d'Espagne,
 Ni le Batave, enfant de l'Océan,
 Ne vous viendront éveiller de cet an;
 Tout aussi peu la campagne prochaine.
 Je vois LOUIS, qui des bords de la Seine,

La foudre en main, au Printemps partira.
 Malheur alors à qui ne se rendra.
 Je vois **C O N D E'**; Prince à haute aventure,
 Plutôt démon qu'humaine créature.
 Il me fait peur de le voir plein de sang;
 Souillé, poudreux, qui court de rang en rang.
 Le plomb volant siffle autour sans l'atteindre:
 Le fer, le plomb, rien ne l'oblige à craindre.
 Quand de tels gens couvriront vos remparts,
 Je vous dirai: Dormez, Poètes Picards.
 Devers la Somme on est en assurance,
 Devers le Rhin tout va bien pour la France;
 Turenne est là, l'on n'y doit craindre rien.
 Vous dormirez, ses soldats dorment bien;
 Non pas toujours: tel a mis mainte lieuë
 Entre eux & lui, qui les voit à sa queue.



XLII.

Autre Epître à M. de Turenne. 1674.

Vous avez fait, Seigneur, un Opéra.
 Quoi, le vieux^a Duc suivi de Caprara?^b
 Quoi, la bravoure & la matoiserie?
 Grande est la gloire, ainsi que la tuërie.
 Vous savez coudre avec encor plus d'art.

Peau

^a De Lorraine.

^b Fameux Général de l'Empereur.

Peau de lion avec peau de renard.

La joie en est parvenue à sa cime,

Car on vous aime autant qu'on vous estime.

Qui n'aimeroit un Mars plein de bonté?

Car en tels gens ce n'est pas qualité

Trop ordinaire: ils savent déconfire,

Brûler, raser, exterminer, détruire;

Mais qu'on m'en montre un qui sache Marot.

Vous souvient-il, Seigneur, que mot pour mot,

Mes créanciers, qui de dixains n'ont cure;

Frere Lubin, & mainte autre écriture,

Me fut par vous récitée en chemin?

Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.

Reviens au fait, Muse, va plus grande erre.

Laisse Marot, & reparle de guerre.

En surmontant Charles & Caprara,

Vous avez fait, Seigneur, un Opéra.

Nous en faisons un nouveau; mais je doute

Qu'il soit si bon, quelque effort qu'il m'en coûte.

Le vôtre est plein de grands événemens.

Gens envoyez peupler les monumens,

Beaucoup d'effets de fureur Martiale,

D'amour très-peu, très-peu de Pastorale,

Mars sans armure y fut vû; ce dit-on,

Mêlé trois fois comme un simple piéton.

Bien lui valut la longue expérience,

Et le bon sens; & la rare prudence.

Dans le combat ces trois Divinitez

Alloient toujours marchant à ses côtez.

Ce Mars, Seigneur, n'est le Mars de la Thrace;

Mais

Mais pour cet an, c'est le Mars de l'Alsace;
 Ainsi qu'il fut & fera d'autres fois
 Très bien nommé le Mars d'autres endroits.
 Enfin c'est Vous, afin qu'on ne s'y trompe.
 Or en font faits feux de joye en grand' pompe,
 Bien est-il vrai qu'il nous en coûte un peu;
 Mais gagne-t-on sans rien perdre à ce jeu?
 L O U I S lui-même, Effroi de tant de Princes,
 Preneur de Murs, Subjugeur de Provinces,
 A-t-il conquis ces Etats & ces Murs
 Sans quelque sang, non de Guerriers obscurs,
 Mais de Héros qui mettoient tout en poudre?
 Les Bourguignons en éprouvant sa foudre
 Ont fait pleurer celui qui la lançoit.
 Sous les Remparts que son bras renverfoit
 Sont enterrez, & quelques Chefs fidelles,
 Et les Titans a sa valeur rebelles.



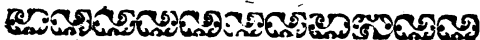
XLIII.

Élégie pour M. L. C. D. C.

V Ous demandez, Iris, ce que je fais.
 Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.
 Etre privé de les dire moi-même,
 Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aime;
 Craindre toujours quelque nouveau Rival,
 Voilà mon sort. Est-il tourment égal?

Un amant libre a le Ciel moins contraire,
 Il peut vous rendre un soin qui vous peut plaire?
 Ou s'il ne peut vous plaire par des soins,
 Il peut mourir à vos pieds tout au moins:
 Car je crains tout, un absent doit tout craindre.
 Je prens l'alarme aux bruits que j'entens feindre.
 On dit tantôt que votre amour languit,
 Tantôt qu'un autre a gagné votre esprit;
 Tout m'est suspect, & cependant votre ame
 Ne peut sitôt brûler d'une autre flâme,
 Je la connois, une nouvelle amour
 Est chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.
 Si l'on m'aimoit, je suis sûr que l'on m'aime:
 Mais m'aimoit-on? Voilà ma peine extrême,
 Dites-le-moi, puis le recommencez;
 Combien? cent fois? Non, ce n'est pas assez.
 Cent mille fois? hélas! c'est peu de chose.
 Je vous dirai, chere Iris, si je l'ose,
 Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
 Que l'Hyménée accorde à nos desirs.
 Même un tel soin là-dessus nous dévore,
 Qu'en le croyant on le demande encore:
 Mais c'est assez douter de votre amour.
 Doutez-vous point du mien à votre tour?
 Je vous dirai que toujours même zele,
 Toujours ardent, toujours pur & fidelle
 Regne pour vous dans le fond de mon cœur.
 Je ne crains point la cruelle longueur
 D'une prison où le sort vous oublie,
 Ni les vautours de la mélancolie.

Je ne crains point les languiffans ennuis,
 Les fombres jours, les inquietes nuits,
 Les noirs momens, l'oifiveté forcée,
 Ni tout le mal qui s'offre à la penfée
 Quand on est feul, & qu'on ferme fur vous
 Porté fur porte, & verroux fur verroux.
 Tout est léger: mais je crains que votre ame
 Ne s'atiediffé & s'endorme en fa flâme,
 Ou ne préfere après m'avoir aimé,
 Quelque Amant libre à l'Amant enfermé.



XLIV.

E C L O G U E.

C L I M E N E, A N N E T T E.

C L I M E N E.

JE ne veux plus aimer, j'en ai fait un ferment:
 Lisias vient de louer en ma présence Aminte.
 J'ai vû triompher mon amant
 Du dépit dont j'étois atteinte.
 Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un ferment.
 Tu ris....

A N N E T T E.

Qui ne riroit de ce fujet de plainte?
 Mais que dis tu d'Atis, qui feul & fans témoins,
 D 7 Réve

Rève toujours sous quelque ombrage?
 Son troupeau ne fait plus le sujet de ses soins,
 Les loups ont l'humeur moins sauvage.
 Dieux! que son chant me plaît!

C L I M E N E .

Dis plutôt son amour.
 Il entretient nuit & jour
 Les échos de notre bocage.

A N N E T T E .

Oserois je l'aimer? seroit-ce pas un mal?
 Hélas! j'entens dire à nos meres
 Qu'aucun poison n'est plus fatal.

C L I M E N E .

Elles n'ont pas été toujours aussi sévères;
 Rends-leur ces agrémens qu'ont les jeunes bergeres,
 Tu leur entendras dire aussi souvent qu'à moi :
 Le doux poison qu'amour! Amour, il n'est que toi
 De plaisir sensible en la vie:
 On ne blâme que par envie
 Les cœurs qui vivent sous ta loi.

A N N E T T E .

Mais, Climene, que veux-tu dire?
 Toi-même tu voulois tout à l'heure bannir

Les

Les deux transports de ce martyre.

C L I M E N E.

Ah, je n'y pensois plus, tu m'en fais souvenir.

J'entens le son d'une musette,

Atis & Lisis paroissent.

L I S I S à *Climene.*

Je confesse mon crime, & viens plein de regret...

C L I M E N E.

Je vous veux apprendre un secret.

Ne vantez que l'objet qui fait votre tendresse.

Forcez vos amours d'avouer

Qu'un Amant n'a des yeux que pour voir sa Maîtresse,

De l'esprit que pour la louer.

A N N E T T E.

Il suivra tes conseils, pardonne-lui, *Climene.*

Si l'Ami s'excuse aisément,

Il me semble qu'on doit avec bien moins de peine

Pardonner à l'Amant.

C L I M E N E.

Ton ignorance me fait rire.

Pardonner à l'Amant! *Annette*, y penses-tu!

Je

Je vois bien qu'en effet l'amour t'est inconnu.

Atis, prens soin de l'en instruire.

Nous nous fâchons du mot d'Amour.

Ce sont façons qu'il nous faut faire;

Et cependant tout ce mystere

Dure au plus l'espace d'un jour.

Nous soupirons à notre tour,

Un doux instinct nous le commandé:

L'Amant honteux fait mal sa cour,

Nous ne donnons qu'à qui demande.

A T I S.

Puis qu'on me le permet, je jure par les yeux

De la Bergere que j'adore,

Qu'il n'est rien si beau sous les Cieux,

Ni la fraîche & riante Aurore,

Ni la jeune & charmante Flore.

Elle n'a qu'un défaut, c'est d'être sans amour.

Ah, si je lui pouvois montrer ce qu'elle ignore,

Nul Berger plus heureux n'auroit-pû voir le jour.

L I S I S.

Annette est belle, qui le nie?

Mais Climene emporte le prix,

Et moi j'emporte sur Atis

Celui d'une ardeur infinie

Je fais languir, je fais brûler.

C L I M E N E.

Savez-vous le diffimuler?

L I S I S.

Si je le fais, cruelle?

C L I M E N E.

Il est vrai, votre peine
 Dura deux jours sans éclater:
 Je n'osai d'abord m'en flater,
 N'étois-je pas bien inhumaine?

L I S I S.

Deux jours? vous comptez mal, tout est fiécle aux
 Amans.

Récompensez ces longs tourmens.

A T I S à *Annette.*

Payez les transports de mon zele.

C L I M E N E.

Annette, qu'en dis-tu?

A N N E T T E.

Mais toi? je suis nouvelle

En

En tout ce qui regarde un commerce si doux.
Sachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

L I S I S & A T I S.

L'aveu d'une ardeur mutuelle,
Tout le reste dépend de vous.

C L I M E N E & A N N E T T E.

Et bien on vous l'accorde.

L I S I S & A T I S.

O charmantes Bergeres,

Allons sur les vertes Fougères,
Au plus creux des Forêts, au fond des Antres
fourds
Célébrer nos tendres amours.

T O U S E N S E M B L E.

Allons sur les bords des Fontaines,
Le long des Prez, parmi les Plaines,
Mêler aux aimables Zéphirs
Nos malheureux soupirs.



XLV.

M A D R I G A L.

Soulagez mon tourment, disois-je à ma cruelle,
 Ma mort vous feroit perdre un amant si fidelle,
 Qu'il n'en est point de tel dans l'Empire amoureux
 Il le faut donc garder, me répondit la belle,
 Je vous perdrais plutôt en vous rendant heureux.

XLVI.

L E F L O R E N T I N.

L E Florentin
 Montre à la fin

Ce qu'il fait faire,

Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, & fait bien:

Car un loup doit toujours garder son caractère

Comme un mouton garde le sien.

J'en étois averti, l'on me dit, prenez garde,

Quiconque s'affocie avec lui, se hazarde;

Vous ne connoissez pas encor le Florentin,

C'est un paillard, c'est un mâtin

Qui tout dévore,

Hap-

Happe tout, serre tout, il a triple gosier,
 Donnez-lui, fourrez-lui, le Glou demande enco-
 re,

Le Roi même auroit peine à le raffasier.
 Malgré tous ces avis, il me fit travailler.

Le paillard s'en vint réveiller
 Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,
 Qui ne devoit en nulle guise
 Être duppe; il le fut, & le fera toujours,
 Je me sens né pour être en butte aux méchans
 tours,

Vienne encor un trompeur, je ne tarderai guere,
 Celui-ci me dit, veux-tu faire
 Prestò, prestò, quelque Opéra,
 Mais bon ? ta Musé répondra
 Du succès pardévant Notaire;
 Voici comment il nous faudra
 Partager le gain de l'affaire.

Nous en ferons deux lots, l'argent & les chansons:
 L'argent pour moi, pour toi les sons:
 Tu t'entendras chanter, je prendrai les testons,
 Volontiers je paye en gambades,
 J'ai huit ou dix Trivelinades
 Que je fai sur mon doigt; cela joint à l'honneur
 De travailler pour moi, te voilà grand Seigneur
 Peut-être n'est-ce pas tout-à-fait sa harangue;
 Mais s'il n'eut ces mots sur sa langue;

Il les eut dans le cœur ; il me persuada
 A tort , à droit me demanda
 Du doux , du tendre , & semblables fornettes ,
 Petits mots , jargons d'amourettes
 Confits au miel ; bref il m'enquinauda.
 Je n'épargnai ni foins , ni peines
 Pour venir à son but & pour le contenter ,
 Mes amis devoient m'assister :
 J'eusse en cas de besoin disposé de leurs veines.
 Des amis , disoit le Glouton ,
 En a-t-on ?

Ces gens te tromperont , ôteront tout le bon ,
 Mettront du mauvais en la place.
 Tel est l'esprit du Florentin ,
 Soupçonneux , tremblant , incertain ,
 Jamais assez sûr de son gain ;
 Quoi que l'on dise ou que l'on fasse.
 Je lui rendis en vain sa parole cent fois ,
 Le B... avoit juré de m'amuser six mois ,
 Il s'est trompé de deux , mes amis de leur grace
 Me les ont épargnez , l'envoyant où je croi
 Qu'il va bien sans eux & sans moi.
 Voilà l'histoire en gros , le détail a des suites
 Qui valent bien d'être déduites :
 Mais j'en aurois pour tout un an ,
 Et je ressemblerois à l'homme de Florence ,
 Homme long à conter , s'il en est un en France.

Chacun voudroit qu'il fût dans le sein d'Abraham.

Son Architecte & son Libraire,

Et son Voisin & son Compere,

Et son Beau-pere,

Sa femme, & ses enfans, & tout le Genre humain;

Petits & grands dans leurs prières

Difent le soir & le matin,

Seigneur, par vos bontez pour nous si fingulieres,

Délivrez-nous du Florentin.



XLVII.

A MADAME DE THIANGE.

Épître au sujet de la Piece précédente.

VOUS trouvez que ma Satire

Eût pû ne se point écrire,

Et que tout ressentiment,

Quel que soit son fondement,

La plûpart du temps peut nuire,

Et ne sert que rarement.

J'eusse ainsi raisonné, si le Ciel m'eût fait Ange;

Ou Thiange:

Mais il m'a fait Auteur, je m'excuse par là:

Auteur, qui pour tout fruit moissonne

Un peu de gloire. On le lui ravira,

Et

Et vous croyez, qu'il s'en taira?

Il n'est donc plus Auteur : la conséquence est bonne.

S'il s'en rencontre un qui pardonne,

Je suis cet indulgent. S'il ne s'en trouve point,

Blâmez la qualité, mais non pas la personne.

Je pourrois alléguer encore un autre point:

Les conseils. Et de qui? Du Public ; c'est la Ville,

C'est la Cour, & ce sont toute sorte de gens,

Les amis, les indifférens,

Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.

Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom

La méritois-je? On dit, que non.

Mon Opéra, tout simple, & n'étant, sans Spectacle,

Qu'un Ours qui vient de naître, & non encor léché;

Plait déjà. Que m'a donc S. Germain reproché?

Un peu de Pastorale? enfin ce fut l'obstacle.

J'introduisois d'abord des Bergers; & le Roi

Ne se plaît à donner qu'aux Héros de l'emploi.

Je l'en louë. Il falloit qu'on lui vantât la fuite:

Faute de quoi, ma Muse aux plaintes est réduite.

Que si le Nourrison de Florence eût voulu,

Cha-

Chacun eût fait ce qu'il eût pu.

Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide,

(Je ne veux dire Euripide,)

Mais « Quinault; Quinault donc pour sa part auroit
eû

Saint Germain, où sa Muse au grand jour eût pa-
ru;

Et la miëne moins parfaite

Eût eû du moins Paris, partage de Cadette:

Cadette, que peut-être on eût cru quelque jour

Digne de partager en Aînée à son tour.

Quelque jour j'eusse pû divertir le Monarque.

Heureux sont les Auteurs connus à cette marque!

Les neuf Sœurs proprement n'ont qu'eux pour favo-
ris.

Qu'est-ce qu'un Auteur de Paris?

Paris a bien des voix; mais souvent faite d'une,

Tout le bruit qu'il fait, est fort vain.

Chacun attend sa gloire, ainsi que sa fortune,

Du suffrage de Saint Germain.

Le Maître y peut beaucoup, il sert de règle aux autres;

Comme Maître premièrement,

Puis comme ayant un sens meilleur que tous les nô-
tres.

Qui voudra l'éprouver, obtienne seulement

Que

« Dans son Opéra d'Alceste.

Que le Roi lui parle un moment.

Ah! si c'étoit ici le lieu de ses loüanges!

Que ne puis-je en ces vers avec grace parler

Des qualitez qui font voler

Son nom jusqu'aux Peuples étranges!

On verroit qu'entre tous les Rois

Le nôtre est digne qu'on l'estime;

Mais il faut pour une autre fois

Réserver le feu qui m'anime.

Je ne puis seulement qu'étaler aujourd'hui

Son esprit, & son goût à juger d'un Ouvrage;

L'honneur & le plaisir de travailler pour lui.

Ceux dont je me suis plaint, m'ôtent cet avantage

Puis-je jamais vouloir du bien

A leur caballe trop heureuse?

D'en dire aussi du mal, la chose est dangereuse.

Je crois que je n'en dirai rien.

Si pourtant notre homme se pique

D'un sentiment d'honneur, & me fait à son tour

Pour le Roi travailler un jour,

Je lui garde un Panégyrique.

Il est homme de Cour: je suis homme de vers:

Jouons-nous tous deux des paroles;

Ayons deux langages divers,

Et laissons les hontes frivoles.

Retourner à Daphné; vaut mieux que se vanger.

Je vous laisse d'ailleurs ma gloire à ménager.



L.

P O U R M A D A M E * * * *

Sur l'air des Folies d'Espagne.

O N languit, on meurt près de Sylvie :
 C'est un sort dont les Rois sont jaloux,
 Si les Dieux pouvoient perdre la vie,
 Dans vos fers ils mourroient comme nous.



Soupirant pour un si doux martyre,
 A Vénus ils ne font plus la cour :
 Et Sylvie accroîtra son Empire
 Des Autels de la Mere d'Amour.



Le Printemps paroît moins jeune qu'elle :
 D'un beau jour la naissance rit moins ;
 Tous les yeux disent qu'elle est plus belle,
 Tous les cœurs en servent de témoins.



Ses refus sont si remplis de charmes,
 Que l'on croit recevoir des faveurs :

La douceur est celle de ses armes,
 Qui se rend la plus fatale aux cœurs.



Tous les jours entrent à son service
 Mille Amours suivis d'autant d'Amans:
 Chacun d'eux content de son supplice,
 Avec soin lui cache ses tourmens.



Sa présence embellit nos bocages;
 Leurs ruisseaux sont enflés par mes pleurs,
 Trop heureux d'arroser des ombrages
 Où ses pas ont fait naître des fleurs.



L'autre jour assis sur l'herbe tendre,
 Je chantois son beau nom dans ces lieux,
 Les Zéphirs accourant pour l'entendre,
 Le portoient aux oreilles des Dieux.



Je l'écris sur l'écorce des arbres:
 Je voudrois en remplir l'Univers,
 Nos Bergers l'ont gravé sur des marbres
 Dans un Temple au-dessus de mes vers.



C'est ainsi qu'en un bois solitaire
 Lycidas exprimoit son amour.
 Les Echos qui ne sauroient se taire,
 L'ont redit aux Bergers d'alentour.



LI.

A MADAME DE FONTANGES.

1680.

CHarmant objet, digne présent des Cieux,
 Et ce n'est point langage de Parnasse;
 Votre beauté vient de la main des Dieux,
 Vous l'allez voir au récit que je trace.
 Puissent mes vers mériter tant de grace
 Que d'être offerts au Dompteur des humains
 Accompagnez d'un mot de votre bouche,
 Et présentez par vos divines mains,
 De qui l'ivoire embellit ce qu'il touche.



Je me trouvai chez les Dieux l'autre jour.
 Par quel moyen, j'en perdis la mémoire;
 Il me suffit que de l'humain séjour.

Je

Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
 Un Dieu s'en vint, & m'ayant abordé:
 Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
 De te montrer par grace singuliere
 L'Olympe entier, & tout le Firmament.
 Ce Dieu, c'étoit Mercure assurément;
 Il en avoit tout l'air & la maniere.



Après l'abord il me montra du doigt
 Force clartez qui partoient d'un endroit.
 Vois-tu, dit-il, cet enclos de lumiere ?
 C'est le Palais du Monarque des Dieux.
 Et moi d'ouvrir incôntinent les yeux.



Ce que je vis étoit d'une matiere
 Qui ne sauroit dignement s'exprimer.
 Figurez-vous tout ce qui peut charmer,
 Tout ce qui peut éblouir tout ensemble,
 Astres brillans, & Soleils radieux.
 N'y comprenez toutefois vos beaux yeux,
 Car leur éclat n'a rien qui lui ressemble.



Avec Mercure en ce Palais entré,
 Selon leur rang je vis sur maint degré

Les Dieux assis, Jupiter à leur tête ;
 Tous paroissoient en des atours de fête.
 Le Sort ouvrit un livre à cent fermoirs,
 Puis fit crier dans les sacrez Manoirs.
 Par trois Hérauts à trois fois différentes
 Le contenu des paroles suivantes.



De par Jupin soient les Dieux avertis,
 Conformément à nos divins usages,
 Que l'on va faire au Ciel deux mariages
 Avant qu'ils soient sur la terre accomplis.



Au mot d'Hymen je vis chacun se taire,
 Et les ouïs par trois fois publier :
 L'un pour CONTI, l'autre pour l'héritier
 Du Jupiter de ce bas hémisphère.
 On applaudit : puis silence étant fait,
 Le Dieu des vers lût deux Epithalames.
 En voici l'un. Couple heureux & parfait,
 Couple charmant, faites durer vos flâmes
 Assez long-temps pour nous rendre jaloux.
 Soiez amans aussi long-temps qu'époux.
 Douce journée, & nuit plus douce encore !
 Heures, tardez, laissez au lit l'Aurore.
 Le temps s'envole ; il est cher aux amans.

'Profitez donc de ses moindres momens.
 Jeune Princesse, aimable autant que belle,
 Jeune Héros, non moins aimable qu'elle,
 Le temps s'envole, il faut le ménager;
 Plus il est doux, & plus il est léger.
 Phœbus se tût: & bien que dans leur ame
 Les Immortels enviaffent CONTI,
 Du couple heureux & si bien assorti,
 L'on dit au Sort qu'il prolongeât la trame,
 S'il se pouvoit. Puis le Pere des vers
 Changeant de ton pour l'autre Epithalame,
 Lût ce qui suit. Chantez, Peuples divers,
 Que tout fleurisse aux terrestres demeures.
 Ne tardez plus, avancez, lentes heures,
 Allez porter aux humains un Printemps,
 Tel que celui qui commença les temps.
 Heures, volez, hâtez l'heur & la joie
 Du Fils des Dieux, à qui l'Olympe envoie
 Une Princesse au regard enchanteur:
 Mille beaux dons éclatent dans son cœur.
 En son esprit, en son corps mille charmes;
 Amour la fuit, Amour a pris des armes
 Qui soutiendront l'honneur de son carquois.
 Prince, il faudra se rendre cette fois:
 Ces chants finis, je ne saurois vous dire
 Comment enfin chacun se sépara.
 Mercure seul avec moi demeura;

J'obtins de lui que de ce vaste Empire
 L'on m'ouvreroit les Temples, & je vis
 Deux noms fameux, deux noms rivaux prétendre
 Le premier rang aux célestes lambris.
 L'un c'est LOUIS, l'autre c'est ALEXANDER.
 De ces deux Rois je comparai les faits;
 Non la personne, elle est trop différente:
 Et Statira, qui se méprit aux traits
 Du Conquéran dont la Grèce se vante,
 Au Roi des Francs n'auroit jamais erré.
 Toujours ce Prince aux regards se présente,
 Mieux fait qu'aucun dont il soit entouré.
 Je vis encore une jeune merveille;
 Si ce n'est vous, c'en est une pareille:
 Mais c'est vous-même, & Mercure me dit
 Comment le Ciel un tel œuvre entreprit.
 Mortel, dit-il, il est bon de t'apprendre
 Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
 Un jour Jupin se trouvant satisfait
 Des vœux qu'en terre on venoit de lui rendre,
 Nous dit à tous: Je veux récompenser
 De quelque don la terrestre demeure.
 Le don fut beau, comme tu peux penser:
 Minerve en fit un patron tout-à-l'heure.
 L'éclat fut pris des feux du firmament;
 Chaque Déesse & chaque objet charmant,
 Qui brille au Ciel avec plus d'avantage,

Contribua du sien à cet ouvrage ;
 Pallas y mit son esprit si vanté,
 Junon son port, & Vénus sa beauté,
 Flore son teint, & les Graces leurs graces.
 Heureux mortel, en un point tu surpasses
 Tous tes pareils : car lequel d'entre vous,
 Favorisé jusqu'à ce point par nous,
 A jamais vû l'Olympe & sa structure ?
 Retourne-t-en, conte ton aventure,
 Chante aux humains ces miracles divers.
 Il n'eut pas dit, que sans autre machine
 Je me revis dans le bas Univers.
 Divin objet, voilà votre origine,
 Agréez-en le récit dans ces Vers.



LII.

A U R O I.

*Pour Lully, qui dédie à Sa Majesté l'Opéra
 d'Amadis.*

DU premier Amadis, je vous offre l'image.
 Il fut doux, gracieux, vaillant, de haut cor-
 sage.

J'y trouverois votre air à tout considérer,
 Si quelque chose à vous se pouvoit comparer.

La Victoire pour lui fut étendre ses ailes.
 Mars le fit triompher de tous ses concurrens.
 Passa-t-il à l'Amour? il eut le cœur des Belles;
 Vous vous reconnoissez à ces traits différens.

Nul n'a porté si haut cette double conquête.
 Les deux moitez du monde ont sù vous couronner.

Et les Myrtes qu'Amour vous a fait moissonner
 Sont tels que Jupiter en auroit ceint sa tête.

En vous tout est enchantement.

Plus d'un illustre événement.

Rendra chez nos Neveux votre Histoire incroya-
 ble.

Vos beaux faits ont par tout tellement éclaté.

Que vous nous réduisez à chercher dans la Fable
 L'exemple de la vérité.

Voilà, SIRE, sur vous quelles sont mes pensées.

Pour vous plaire Uranie en vers les a tracées.

Quant à moi dont les Chants vous attiroient jadis,

Je dois à votre choix ce sujet d'Amadis,

Je vous dois son succès, car j'aurois peine à dire

Entre vous & Phœbus lequel des deux m'inspire.

Je ne puis pour m'en ressentir

Qu'employer à vous divertir

Mes soins, mou art, & mon Génie,

Et tous les momens de ma vie.

Veuil-

Veillent dans ce projet m'assister les neuf Sœurs!
 Je le trouve assez beau pour donner de l'envie
 Aux Chantres dont l'Olympe admire les douceurs.



LIII.

A U R O I.

*Pour Lully, qui dédie à Sa Majesté l'Opéra
 de Rolland.*

A Gréez de mon Art les présens ordinaires;
 Ne les recevez point en hommages vulgaires,
 Dans la foule de ceux qu'attire ce séjour;
 Votre mérite est tel que tout lui fait la cour.

La Déesse aux ailes légères

Lui fait par tout des tributaires,

Il en vient des portes du Jour.

C'est de là que partit la Belle

Qui préféra Médor au Héros de ces vers.

Son Hymen attira cent Monarques divers:

L'Amante de Paris avoit jadis comme elle

Intéressé dans sa querelle

Tous les Maîtres de l'Univers.

Le bruit que ces Beutez au Dieu Mars ont fait
 faire

N'est rien près des combats qu'il entreprend pour
vous.

Vos exploits ont rempli l'un & l'autre Hémisphère
D'admirateurs & de jaloux.

Au milieu des plaisirs d'un triomphe si doux
Plaignez le Paladin que mon Art vous présente:
Son malheur fut d'aimer; quelle ame en est exemp-
te?

Il suivit à la fin de plus sages conseils;
Au lieu de ses amours il servit sa patrie;
Son Prince disposa du reste de sa vie;
Vous savez mieux qu'aucun employer ses pareils.

Charlemagne vous cede, il vainquit; mais la sui-
te

Détruisit après lui ces grands événemens.
Maintenant notre Empire a par votre conduite
D'inébranlables fondemens.

Ici les Muses sans alarmes
Se promènent parmi les bois,
Leurs Chants en sont plus beaux, aussi bien que
leurs voix.

Si j'en crois Apollon les miens ont quelques char-
mes;

Puissent-ils relâcher tous vos soins désormais!
Vous imposez silence à la fureur des armes;
Goûtez dans nos Chançons les douceurs de la Paix.



LIV.

Le Comte de Fiesque au Roi.

Vous savez conquérir les Etats & les hommes ;
 Jupiter prend de vous des leçons de grandeur ,
 Et nul des Rois passez ni du siecle où nous sommes
 N'a sũ si bien gagner l'esprit avec le cœur.

Dans les emplois de Mars vos soins , votre con-
 duite ,
 Votre exemple & vos yeux animent nos Guerriers ;
 Vous étendez par tout l'ombre de vos lauriers ,
 La terre enfin se voit réduite
 A vous venir offrir cent hommages divers ;
 Vous avez enfin sũ contraindre
 Tous les cantons de l'Univers ,
 A vous obéir , ou vous craindre.

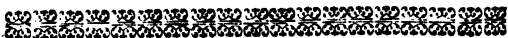
J'étois près de céder aux destins ennemis ,
 Quand j'ai vû les Génois sôumis ,
 Malgré les faveurs de Neptune ,
 Malgré des murs où l'Art humain
 Croyoit enchaîner la Fortune ,
 Que vous tenez en votre main.

Cette main me relève ayant abaissé Gêne ;
 Je ne l'espérois plus, je n'en suis plus en peine ;

Vos

Vos moindres volontez font autant de Decrets;
 Vos regards font autant d'Oracles;
 Je ne consulte qu'eux; & malgré les obstacles
 Je laiffe agir pour moi vos sentimens fécrets.

Vous témoignez en tout une bonté profonde;
 Et joignez aux bienfaits un air fi gracieux,
 Qu'on ne vit jamais dans le monde
 De Roi qui donnât plus, ni qui fût donner mieux.



L V.

Balade pour Monseigneur le Duc de Bourgogne.

OR est venu dedans notre Univers
 Cet Héritier d'un assez bel Empire,
 Cet Enfant cher à cent Peuples divers,
 Cher au Héros par lequel il respire,
 Cher à Louïs, & cela c'est tout dire:
 C'en est assez pour obliger les Dieux
 A conserver des jours si précieux,
 Jours où leur main tous ses Tréfors enferre:
 Depuis qu'on voit la lumiere des Cieux,
 Plus beau présent nè s'est fait à la Terre.

Notre Apollon, dans ses divins concerts,
 Chante déjà cet Enfant sur la lire;
 Je vois pour lui méditer tant de vers,

Qui

Qu'impossible est aux neuf Sœurs d'y suffire.
 Bien que ma Muse aux grands efforts m'aspire,
 Je m'écrirai d'un ton audacieux:
 Par cet Enfant de gloire ambitieux,
 Aux bords lointains puisse passer la guerre!
 Puisse la paix s'affermir en ces lieux!
 Plus riches dons ne se font sur la terre.

Il nous promet des Printemps sans hyvers,
 Point d'Aquillons, un éternel zéphire;
 Bien peu de Cœurs éviteront ses fers,
 C'est ce qu'un Sage aux Astres m'a fait lire;
 Amour l'appelle avec un doux sourire.
 Bellone aussi le rendra glorieux.

Louis fera d'un soin laborieux
 Son Maître en l'Art de lancer le tonnerre;
 Il en tiendra cet air imperieux;
 Plus beau talent ne regne sur la Terre.

E N V O I.

A M E LA DAUPHINE.

Un d'esprit gracieux,
 Qui s'est fait de mieux
 Accrûs d'amour nous ferre:
 Pour les yeux.
 Vous sur la terre



LVI.

VERS MIS AU BAS DE CHAQUE SAISON, à un *Almanach* donné pour étrenne par le Roi à *Made de FONTANGE*, en 1681.

JANVIER, FE'VRIER & MARS.

Tout est fait pour LOUIS, & dans leur Confis-
toire

Les Dieux ont résolu de suivre ses desirs.
Mars a passé le Rhin jusqu'ici pour sa gloire,
L'Amour * le va bientôt passer pour ses plaisirs.

AVRIL, MAI & JUIN.

Le retour des Zéphirs nous annonçoit la guerre,
Les cœurs sont à présent pleins d'un autre souci ;
Et jamais le Printemps n'amena sur la Terre
Tant d'amoureux desirs que fera celui-ci.

JUILLET, AOÛT & SEPTEMBRE.

Flore a fait son devoir ; Cérès, Bacchus, Pomone
Feront aussi le leur, si je lis dans les Cieux:
Un Printemps éternel, une éternelle Automne
En faveur de Louis vont régner dans ces lieux.

Oc-

* Madame la Dauphine.

OCTOBRE, NOVEMBRE & DE'CEMBRE.

Des fruits d'un doux Hymen je voi l'heureux pré-
fage,

Avant que de cet An l'on ait atteint le bout.

Il doit naître un Enfant, qui surmonteroit tout,

Si son Ayeul n'avoit achevé cet Ouvrage.



LVII.

An Roi. Balade 1684.

ROI vraiment Roi (cela dit toutes choses)
Forcez encore quelques ramparts Flamans,
Et puis la Paix jointe au retour des roses
Repeuplera l'Univers d'agrémens.
Vous domptez tout; même les élémens;
Tant vous savez à propos entreprendre.
Mars chaque hyver s'en revenoit attendre
A son foier les Zéphirs paresseux.
D'autres leçons vous lui faites apprendre;
L'évenemens n'en peut être qu'heureux.

Entre vos mains tout devient imprenable:
Attaquez-vous, tout cede en peu de temps.
Il faut dix ans aux Héros de la Fable,
A vous dix jours, quelquefois des instans.
Le bruit que font vos exploits éclatans

Per-

Perce les Cieux : l'Olympe les admire.
 Ses habitans protegent votre Empire,
 Le Ciel n'y met de bornes que vos vœux.
 Qu'y manque-t-il ? car vous n'avez qu'à dire ;
L'évenement n'en peut être qu'heureux.

Tel que l'on voit Jupiter dans Homere
 Emporier seul tout le reste des Dieux ;
 Tel balançant l'Europe toute entiere.
 Vous lutez seul contre cent envieux.
 Je les compare à ces ambitieux
 Qui monts sur monts déclarerent la guerre
 Aux Immortels. Jupin croulant la terre
 Les abîma sous des rochers affreux.
 Ainsi que lui prenez votre tonnerre,
L'évenement n'en peut être qu'heureux.

Vous n'êtes pas seulement estimable
 Par ce grand Art qui fait les Conquéran ;
 Terrible aux uns, aux autres tout aimable,
 Des Scipions vous remplissez les rangs.
 Auguste & Jule en vertus différens
 Vous feront place entr'eux deux dans l'Histoire,
 Vos premiers pas courans à la victoire
 Ont tout soumis ; & ce cœur généreux
 Dans les derniers affecte une autre gloire ;
L'évenement n'en peut être qu'heureux.



E N V O I.

CE doux penser, depuis un mois ou deux,
 Console un peu mes Muses inquiètes.
 Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
 Certains récits qui ne sont que fornettes.
 Si je déferé aux leçons qu'ils m'ont faites,
 Que veut-on plus ? Soyez moins rigoureux,
 Plus indulgent, plus favorable qu'eux.
 Prince en un mot, soyez ce que vous êtes,
 L'événement ne peut m'être qu'heureux.



LVIII.

A Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince
 DE CONTI. 1685.

PLeurez-vous aux lieux où vous êtes ?
 La douleur vous suit-elle au fond de leurs retrai-
 tes ?
 Ne pouvez-vous lui résister ?
 Dois-je enfin, rompant le silence,
 Ou la combattre, ou la flatter
 Pour adoucir sa violence ?
 Le Dieu de l'Oïse est sur ces bords,
 Qui prend part à votre souffrance.
 Il voudroit les orner par de nouveaux trésors,
 Pour

Pour honorer votre présence.
 Si j'avois assez d'éloquence,
 Je dirois qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.
 Je ne le dirois pas; rien ne rit sous les Cieux
 Depuis le moment odieux
 Qui vous ravit un frere aimé d'amour extrême:
 Ce moment, pour en parler mieux,
 Vous ravit dés-lors à vous-même.



CONTI dès l'abord nous fit voir
 Une ame auffi grande que belle.
 Le Ciel y mit tout son savoir;
 Puis vous forma sur ce modèle.
 Digne du même encens que les Dieux ont là-haut,
 Vous attiriez des cœurs l'universel hommage.
 L'un & l'autre servoit d'exemplaire & d'image:
 Vous aviez tous deux ce qu'il faut
 Pour être un parfait assemblage.
 Je n'y trouvois qu'un seul défaut,
 C'étoit d'avoir trop de courage.



Par cet excès on peut pécher:
 CONTI méprisa trop la vie.
 A travers les périls pourquoi toujours chercher !
 Les noms dont après lui sa mémoire est suivie?
 Ces noms qu'alors aucun n'envie,

N'ont

N'ont rien là-bas de consolant :
 Achille en est un témoignage
 Il eût un désir violent
 De faire honneur à son lignage ,
 Il souhaita d'avoir un Temple & des Autels ;
 Homere en ses Vers immortels
 Le lui bâtit ; sa propre gloire
 Y dure aussi dans la mémoire
 Des habitans de l'Univers.
 Cependant Achille aux Enfers
 Prise moins l'honneur de ce Temple ,
 Que la Cabane d'un Berger.
 Profitez-en ; c'est un exemple
 Qui mérite bien d'y songer.



Songez-y donc , Seigneur, examinez la chose,
 D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une fois.
 L'Achéron ne rend rien ; si nos pleurs étoient cause
 Qu'il révoquât ces tristes loix ,
 Nous reverrions CONTI : mais ni le sang des Rois
 Ni la grandeur , ni la vaillance
 Ne font changer du Sort la fatale ordonnance ,
 Qui rend sourd à nos cris le noir Tyran des Morts.
 Ne vous fiez point aux accords
 D'un autre Orphée : a-t-il lui-même
 Rien gagné sur la Parque blême ?
 Il obtint en vain ses amours.
 Tous deux avoient du Styx repassé les contours.

Il vit redescendre Euridice.

Il protesta de l'injustice.

Il implora l'Olympe : & neuf jours & neuf nuits

Importuna de ses ennuis

Les Echos des Rivages sombres.

Quand j'irois comme lui redemander aux Ombres

Les CONTIS, Princes belliqueux,

On me diroit que le Cocyte

Ne considere aucun mérite ;

Je ne reviendrois non plus qu'eux.

Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture.

L'ami de Mécénas, Horace, dans ses sons

L'avoit dit devant lui ; devant eux la Nature

L'avoit fait dire en cent façons.

Les neuf Sœurs & leurs Nourrissons

Depuis long-temps en leurs Chançons,

Répetent que l'on voit recommencer l'Année,

Et que jamais la Destinée

Ne permit aux humains le retour en ces lieux.

Conservez donc, Seigneur, des jours si précieux ;

Que le temps seche au moins vos larmes ;

Celui que vous pleurez, loin d'y trouver des charmes,

En goûte un bonheur moins parfait.

Je crains que les raisons ne soient de peu d'effet

Dans la douleur qui vous possède ;

Mais le temps n'aura-t-il pour vous seul nul remède ?



LIX.

CHANSON.

Tout se suit ici-bas, le plaisir & la peine ;
 Le Printemps, les Hivers, tout garde cette loi.
 Amour en exempta Climene,
 L'ingrate n'a jamais que des rigueurs pour moi.



LX.

AUTRE.

Si nos langueurs & notre plainte
 Faisoient perdre à la jeune Aminte
 Ou quelque charme, ou quelque Amant,
 On pourroit fléchir la cruelle ;
 Mais lors que je la vois rire de mon tourment,
 Je ne l'en trouve que plus belle.





LXI.

Epigramme contre Furetiere, 1686.

TOi qui crois tout savoir, merveilleux Furetiere,
 Qui décides toujourns & sur toute matiere,
 Quand de tes chicanes outré,
 Guilleragues t'eût rencontré,
 Et frappant sur ton dos comme sur une enclume
 Eût à coups de bâton secoué ton manteau,
 Le bâton, dis-le nous, étoit-ce bois de grume
 Ou bien du bois de Marmanteau ?



LXII.

*A Leurs Alteſſes Séréniffimes Mademoifelle
 de BOURBON, & Monſeigneur le Prince
 de CONTI. 1688.*

HYmenée & l'Amour vont conclure un Traité;
 Qui les doit rendre amis pendant longues années.
 BOURBON, jeune Divinité,
 CONTI, jeune Héros, joignent leurs destinées.
 CONDE' l'avoit, dit-on, en mourant ſouhaité,
 Ce Guerrier qui tranſmet à ſon Fils en partage
 Son eſprit, ſon grand cœur, avec un héritage
 Dont la grandeur non plus n'eſt pas à mépriſer,
 Contem-

Contemple avec plaisir de la Voute Ethérée,
 Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
 Que LOUIS AUX CONDE' ne peut rien refuser.
 Hymenée est vêtu de ses plus beaux atours,
 Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.
 Il descend de l'Olympe environné d'Amours,

Dont CONTI doit être la proie.
 Venus à BOURBON les envoie.
 Ils avoient l'air moins attrayant
 Le jour qu'elle sortit de l'onde,
 Et rendit surpris notre monde,
 De voir un peuple si brillant.

Le Chœur des Muses se prépare,
 On attend de leurs Nourrissans
 Ce qu'un talent exquis & rare
 Fait estimer dans nos chansons.
 Apollon y joindra ses sons,
 Lui-même il apporte sa Lyre.
 Déjà l'Amante de Zéphire,
 Et la Déesse du Matin,
 Des dons que le Printemps étale
 Commencent à parer la salle
 Où se doit faire le festin.

O vous! pour qui les Dieux ont des soins si pressans,
 BOURBON aux charmes tout-puissans,
 Ainsi qu'à l'ame toute belle,
 CONTI, par qui sont effacez
 Les Héros des siècles passéz,

Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
 Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
 Les graces & l'esprit, seuls soutiens de l'Amour,
 Dans la carrière aux époux assignée,
 Prince & Princesse, on trouve deux chemins;
 L'un de tiédeur, commun chez les humains,
 La passion à l'autre fut donnée.

N'en forcez point, c'est un état bien doux,
 Mais peu durable en notre ame inquiète.
 L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite,
 L'amant alors se comporte en époux.
 Ne sauroit-on établir le contraire,
 Et renverser cette maudite loi ?
 Prince & Princesse, entreprenez l'affaire,
 Nul n'osera prendre exemple sur moi.
 De ce conseil faites expérience,
 Soyez amans fideles & constans,
 S'il faut changer, donnez-vous patience,
 Et ne foyez époux qu'à soixante ans.
 Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
 Elle a pour votre hymen dressé cet horoscope.

Pratiquer tous les agrémens
 Qui des époux font des amans,
 Employer sa grace ordinaire,
 C'est ce que CONTI saura faire.
 Rendre CONTI le plus heureux
 Qui soit dans l'Empire Amoureux,
 Trouver cent moyens de lui plaire.

C'est

C'est ce que B O U R B O N saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour,
 Qu'il naîtroit d'eux un jeune Amour
 Plus beau que l'Enfant de Cythère,
 En un mot semblable à son Pere.
 Former cet Enfant sur les traits
 Des modèles les plus parfaits,
 C'est ce que B O U R B O N saura faire;
 Mais de nous priver d'un tel bien,
 C'est à quoi B O U R B O N n'entend rien.



LXIII.

*Vers à la manière de Neuf Germain, sur la prise
 de Philisbourg. 1688.*

VA chez le Turc & le Sophi,
 Muse, & dis de Tyr à Cadis,
 Que malgré la Ligue d'Ausbourg,
 M O N S E I G N E U R a pris Philisbourg.



Tu pourras jurer par ma fy ;
 C'est le digne héritier des Lis.
 Comment diable, il prend comme un Bourg
 L'inexpugnable Philisbourg!



Seize jours au siege ont suffi,
 D'autres Guerriers y font vicillis.
 Ce premier labour ou labour,
 Donne à la France Philisbourg.



Le Dieu du Rhin en a dit, Fy
 Je sens les corps ensévelis,
 Et non le bois de Calambourg.
 Le long des murs de Philisbourg.



Staremborg d'orgueil tout bouffi,
 Nous donnoit trois mois aecomplis,
 Avant qu'ouïr sur le tambour
 La chamade dans Philisbourg.



Il s'est trompé dans son défi,
 Nos quartiers vont être établis
 Sur mainte ville & maint fauxbourg,
 Par la prise de Philisbourg.



Ma foi, l'Empire est déconfi,
 Si bientôt ne font démolis
 Par la paix les murs de Fribourg,
 Et l'imprenable Philisbourg.



LXIV.

B A L A D E,

*Sur le nom de LOUIS LE HARDI, que
 les Soldats ont donné à MONSEIGNEUR
 pendant le siège de Philisbourg.*

UN de nos Fantassins, très-bon Nomenclateur,
 Du titre de HARDI baptisant MONSEI-
 GNEUR,

Le fera sous ce nom distinguer dans l'Histoire:
 Ce Soldat par chacun fut d'abord applaudi,
 Le Prince & son Parrain feront dire à leur gloire:
LOUIS le bien nommé, c'est LOUIS LE HARDI.



D'un pareil nom de guerre on traitoit les neuf Preux,
 Notre jeune Héros le mérite mieux qu'eux.
 J'aime les sobriquets qu'un corps-de-garde impose,
 Ils conviennent toujours: & quant à moi je di,

Pour ajouter encor quelque lustre à la chose,
LOUIS le bien nommé, c'est LOUIS LE HARDI.



'Adam qui sur les Fonts tint les êtres divers
 Dont il plut au Seigneur de peupler l'Univers,
 Adam, Parrain bannal de toutes les familles,
 Adam, dis-je, par qui chaque nom fut ourdi,
 N'y rencontroit pas mieux que nos braves soudrilles.
LOUIS le bien nommé, c'est LOUIS LE HARDI.

E N V O I.

L'Homme n'engendre guere à soixante & dix ans.
 Si le cas m'arrivoit, comme à certaines gens,
 J'irois à ce Soldat, & sans tant de mystere,
 Tout autre choix à part, je dirois, Kadedi,
 Viens tenir mon enfant, tu seras mon compere,
LOUIS le bien nommé, c'est LOUIS LE HARDI.





LXV.

L E S O N G E ,

Pour Madame la Princesse de CONTI.

LA Déesse CONTI m'est en songe apparuë :
 Je la crus de l'Olympe ici bas descenduë ;
 Elle étaloit aux yeux tout un monde d'attraits,
 Et menaçoit les cœurs du moindre de ses traits.
 Fille de Jupiter, m'écriai-je à sa vûë,
 On reconnoît bientôt de quel sang vous sortez :
 L'air, la taille, le port, un amas de beautez,
 Tout excelle en CONTI, chacun lui rend les armes,
 Sa présence en tous lieux fera dire toujourns :

Voilà la fille des Amours ;

Elle en a la grace & les charmes.

On ne dira pas moins, en admirant son air,

C'est la fille de Jupiter.

Quand Morphée à mes sens présenta son image,

Elle alloit en un Bal s'attirer maint hommage.

Je la suivis des yeux ; ses regards & son port

Remplissoient en chemin les cœurs d'un doux trans-
 port.

Le Songe me l'offrit par les Graces parée.

Telle-aux nœces des Dieux ne va point Cythérée.

Telle même on ne vit cette fille des Flots,

Du prix de la beauté triompher dans Paphos.

CONTR me parut lors mille fois plus légère,

Que ne dansent au bois la Nymphé & la Bergère.

L'herbe l'auroit portée; une fleur n'auroit pas

Reçû l'empreinte de ses pas.

Elle sembloit raser les airs à la manière

Que les Dieux marchent dans Homère.

Ceci n'est-il point trop sàvant?

Des éruditions la Cour est ennemie,

Même on les voit assez souvent

Rebuter par l'Académie.

Helas! en cet endroit mon songe fut trop court,

Je sentis effacer de si douces images,

Et la nuit ramenant les entretiens du jour,

Je me représentai des perfides courages.

Je ramassai les bruits que de divers endroits,

Vient répandre chez nous la Déesse aux cent voix,

Qui du Songe inventeur imite les ouvrages.

Morphée accompagné de ses plus noirs Démon,

Me peignit cent Etats brouillez en cent façons.

A CONTI succéda ce que fait l'Angleterre.

Je ne vis qu'un cahos plein d'appareils de guerre.

Que les enfans de Mars ont un différent air

De la Fille de Jupiter!

Songe, par qui me fut son image tracée,

N'attendez-vous plus l'effrit à ma pensée?

En finissant trop tôt vous causez trop d'ennuis,
 Faites de vos faveurs un plus juste partage,
 Et revenez toutes les nuits,
 Ou durez un peu davantage.



LXVI.

Pour le Portrait de M. Bertin.

Ces Dessesins à BERTIN, des beaux Arts Protecteur,
 Sont dédiés avec justice:
 Le portrait & le nom de leur adorateur,
 Conviennent à leur frontispice.

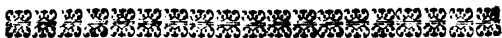


LXVII.

Pour M. Vandebroege.

Ce juste admirateur des desseins de la Fage,
 D'un Auteur si parfait multipliant l'ouvrage,
 En va rendre le fruit désormais plus commun.
 Il veut que son Héros devienne aussi le nôtre,
 Et que le monde entier puisse apprendre de l'un,
 Par les soins que s'est donné l'autre.





LXVIII.

*A Madame de la Fayette , en lui envoyant un
petit Billard.*

CE Billard est petit, ne l'en prisez pas moins,
 Je prouverai par bons témoins,
 Qu'autrefois Vénus en fit faire
 Un tout semblable pour son Fils.
 Ce plaisir occupoit les Amours & les Ris,
 Tout le peuple enfin de Cythère.
 Au joli jeu d'aimer je pourrois aisément
 Comparer après tout ce divertissement,
 Et donner au Billard un sens allégorique,
 Le But est un cœur fier; la Bille un pauvre Amant.
 La Passé & les Billards, c'est ce que l'on pratique
 Pour toucher au plutôt l'objet de son amour.
 Les Belouses, ce sont maint périlleux détour,
 Force pas dangereux où souvent de soi-même
 On s'en va se précipiter,
 Où souvent un Rival s'en vient nous y jeter
 Par adresse & par stratagème,
 Toute comparaison cloche; à ce que l'on dit,
 Celle-ci n'est qu'un jeu d'esprit
 Au dessous de votre génie.
 Que vous dirai-je donc pour vous plaire, Uranie?
 Le Faste & l'Amitié sont deux Divinitez
 Enclinés, comme on fait, aux libéralitez.

Dis-

Discerner leurs présens n'est pas petite affaire,
 L'Amitié donne peu, le Faste beaucoup plus,
 Beaucoup plus aux yeux du vulgaire.
 Vous jugez autrement de ces dons superflus,
 Mon Billard est succint, mon billet ne l'est guere.
 Je n'ajouterais donc à tout ce long discours,
 Que ceci seulement, qui part d'un cœur sincere,
 Je vous aime, aimez-moi toujours.



L X I X.

Discours à Madame de la Sabliere.

DEormais que ma Muse, aussi bien que mes
 jours,
 Touche de son déclin l'inévitable cours,
 Et que de ma Raison le flambeau va s'éteindre,
 Irai-je en consumer les restes à me plaindre?
 Et prodigue d'un temps, par la Parque attendu,
 Le perdre à regretter celui que j'ai perdu?
 Si le Ciel me réserve encor quelque étincelle
 Du feu dont je brillois en ma saison nouvelle,
 Je la dois employer, suffisamment instruit
 Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
 Le Temps marche toujours; ni force, ni priere,
 Sacrifices ni vœux n'allongent la carriere;
 Il faudroit ménager ce qu'on va nous ravir;
 Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir?
 Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nom-
 bre;

Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre.
 J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens;
 Les pensers amusans, les vagues entretiens,
 Vains enfans du loisir, délices chimériques,
 Les Romans & le jeu, peste des Républiques,
 Par qui sont dévoyez les esprits les plus droits,
 Ridicule fureur qui se moque des loix,
 Cent autres passions des Sages condamnées,
 Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
 L'usage des vrais biens répareroit ces maux;
 Je le fais, & je cours encore à des biens faux;
 Je voi chacun me suivre; on se fait une idole
 De trésors, ou de gloire, ou d'un plaisir frivole:
 Tantales obstinez nous ne portons les yeux
 Que sur ce qui nous est interdit par les Cieux.
 Si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent;
 Je ne voi plus d'instans qui ne m'en sollicitent.
 Je recule, & peut-être attendrai-je trop tard;
 Car qui fait les momens prescrits à son départ?
 Quels qu'ils soient, ils sont courts; à quoi les em-
 ploirai-je?

Si j'étois sage, Iris (mais c'est un privilege
 Que la Nature accorde à bien peu d'entre nous)
 Si j'avois un esprit aussi réglé que vous,
 Je suivrois vos leçons, au moins en quelque chose,
 Les suivre en tout c'est trop; il faut qu'on se pro-
 pose

Un plan moins difficile à bien exécuter,
 Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
 Ne point errer est chose au-dessus de mes forces;

Mais

Mais aussi de se prendre à toutes les amorces.

Pour tous les faux brillans courir & s'empressez,
J'entends que l'on me dit; quand donc veux-tu cesser?

Douze lustres & plus ont roulé sur ta vie;

De soixante Soleils la course entresuivie

Ne t'a pas vû goûter un moment de repos;

Quelque part que tu sois, on voit à tous propos

L'inconstance d'une ame en ses plaisirs légère,

Inquiète, & par tout hôtesse passagere;

Ta conduite & tes vers, chez toi tout s'en ressent,

On te veut là-dessus dire un mot en passant.

Tu changes tous les jours de maniere & de stile;

Tu cours en un moment de TERENCE à VIRGILE;

Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains;

Hé bien, pren si tu veux encor d'autres chemins,

Invoque des neuf Sœurs la troupe toute entiere,

Tente tout, au hazard de gêter la matiere,

On le souffre, excepté tes contes d'autrefois.

J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix;

J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.

Vous ne parleriez pas ni mieux ni d'autre sorte;

Seroit-ce point de vous qu'elle viendroit aussi?

Je m'avouë, il est vrai, s'il faut parler ainsi,

Papillon du Parnasse, & semblable aux abeilles

A qui le bon Platon compare nos merveilles.

Je suis chose légère, & vole à tout sujet:

Je vais de fleur en fleur, & d'objet en objet;

A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
 J'irois plus haut peut-être au Temple de Mémoire;
 Si dans un genre seul j'avois usé mes jours,
 Mais quoi ? je suis volage en vers comme en a-
 mours,

En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
 Et ne veux point donner mes défauts pour excuse:
 Je ne prétends ici que dire ingénument
 L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
 A peine la Raison vint éclairer mon ame,
 Que je sentis l'ardeur de ma première flamme.
 Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
 Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
 Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne
 voye

Les plus chers de mes jours aux vains désirs en
 proie.

Que me servent ces vers avec soin composez ?
 N'en attens-je autre fruit que de les voir prizez ?
 C'est peu que leurs conseils, si je ne sai les suivre,
 Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vi-
 vre:

Car je n'ai pas vécu; j'ai servi deux tyrans;
 Un vain bruit & l'amour ont partagé mes ans.
 Qu'est-ce que vivre. Iris? vous pouvez nous l'ap-
 prendre.

Votre réponse est prête; il me semble l'entendre.

C'est

C'est jouir des vrais biens avec tranquillité;
 Faire usage du tems & de l'oïfiveté;
 S'acquiter des honneurs dûs à l'Etre fuprême,
 Renoncer aux Philis en faveur de foi-même;
 Bannir le fol amour, & les vœux impuiffans,
 Comme hydres dans nos cœurs fans cefle renaiffans.



LXX.

A M. L'EVEQUE D'AVRANCHES,

En lui donnant un Quintilien de la Traduction d'Horatio Tofcanella.

JE vous fais un préfent capable de me nuire,
 Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire
 Car enfin qui le fuit? qui de nous aujourd'hui
 S'égale aux Anciens tant eftimez chez lui?
 Tel eft mon fentiment, tel doit être le vôtre;
 Mais fi votre fuffrage en entraîne quelqu'autre,
 Il ne fait pas la foule, & je vois des Auteurs
 Qui plus favans que moi, font moins admirateurs.
 Si vous les en croyez, on ne peut fans foibleffe,
 Rendre hommage aux Efprits de Rome & de la
 Grece.

Craindre ces Ecrivains! on écrit tant chez nous,
 La France excelle aux Arts, ils y fleuriffent tous.

No-

Notre Prince avec art nous conduit aux alarmes,
Et sans art nous louïrions le succès de ses armes.

Dieu n'aimeroit-il plus à former des talens?
Les Romains & les Grecs sont-ils seuls excellens?
Leurs discours sont fort beaux; mais fort souvent
frivoles.

Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles,
Et faute d'admirer les Grecs & les Romains,
On s'égaré en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, sôt bétail, je l'avouë,
Suivent en vrais moutons le Pasteur de Mantouë:
J'en usé d'autre sorte, & me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'osé me hasarder.
On me verra touïjours pratiquer cet usage,
Mon imitation n'est point un esclavage,
Je ne prends que l'idée, & les tours & les loix,
Que nos Maîtres suivoient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence,

Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte & veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

Je vois avec douleur ces routes meprisées.
Art, & guides, tout est dans les Champs Elisées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits;
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace,

Homere & son Rival sont mes Dieux du Parnasse;
Je le dis aux Rochers: on veut d'autres discours.

Ne pas louer son ficcle; est parler à des fourds.
Je le loue, & je fai qu'il n'est pas fans mérite:
Mais près de ces grands noms notre gloire est peti-
 te:

Tel de nous, dépourvû de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément fans nul fond de beauté.
Je ne nomme personne, on peut tous nous connoi-
 tre.

Je pris certain *a* Auteur autrefois pour mon Maître:
 Il pensa me gêter; à la fin, grace aux Dieux,
 Horace par bonheur me défilla les yeux.
 L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
 Estimoit dans ses vers le tour & la cadence.
Qui ne les eût prisez? j'en demeurai ravi:
 Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.
 Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses.
b Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont ro-
 ses:

On me dit là-dessus: dequoi vous plaignez-vous?
 Dequoi? Voilà mes gens aussi-tôt en courroux,
 Ils se moquent de moi, qui plein de ma lecture,
 Vais par tout prêchant l'art de la simple nature.
 Ennemi de ma gloire & de mon propre bien,
 Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.

Qu'a

a Quelques Auteurs de ce temps-là affectoient les Anti-
 theses, & ces sortes de pensées qu'on appelle *Concetti*, ce-
 la a suivi immédiatement Malherbe.

b Vers de Malherbe,

Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers soit en
prose?

L'antiquité des noms ne fait rien à la chose;

L'autorité non plus, ni tout Quintilien.

Confus à ces propos j'écoute, & ne dis rien.

J'avoûrai cependant qu'entre ceux qui les tiennent.

J'en vois dont les écrits sont beaux & se soutien-
nent,

Je les prise, & prétends qu'ils me laissent aussi

Révérer les Héros du Livre que voici.

Recevez leur tribut des mains de Toscanelle,

Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modele

A des Ultramontains un Auteur sans brillans.

Tout peuple peut avoir du goût & du bon sens.

Ils sont tous d'un país, du fond de l'Amérique,

Qu'on y mene un Rhéteur habile & bon critique,

Il fera des Savans. Hélas! qui fait encor,

Si la Science à l'homme est un si grand trésor?

Je chéris l'Arioste, & j'estime le Tasse,

Plein de Machiavel, entêté de Bocace,

J'en parle si souvent qu'on en est étourdi,

J'en lis qui sont du Nort, & qui sont du Midi:

Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux
ouvrages.

Quand notre siecle auroit ses Savans & ses Sages,

En trouverai-je un seul approchant de Platon.

La Grece en fourmilloit dans son moindre canton.

La France a la satire & le double théâtre,

Des

• Des Bergeres d'Urfé chacun est idolâtre,
 On nous promet l'Histoire, & c'est un haut projet,
 J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet.
 Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse,
 Il me feroit trembler pour Rome & pour la Grece.
 Quant aux autres talens, l'Ode qui baïsse un peu
 Veut de la patience, & nos gens ont du feu.
 Malherbe avec Racan parmi les Chœurs des Anges,
 Là-haut de l'Eternel célébrant les louanges,
 Ont emporté leur Lyre, & j'espere qu'un jour
 J'entendrai leur concert au céleste séjour.
 Digne & savant Prélat, vos soins & vos lumieres.
 Me feront renoncer à mes erreurs premieres,
 Comme vous je dirai l'Auteur de l'Univers.
 Cependant agréez mon Rhéteur & mes vers.



LXXI.

A MONSIEUR DE VENDOME.

Epître: 1690.

PRince, qui faites les délices,
 Et de l'Armée & de la Cour,
 Du vieux Soldat & des Milices,
 Et de toute la Gent qu'assemble le tambour;

Le

✻ Honore d'Urfé, Auteur de l'Astrée.

Le bruit de votre maladie
A fait trembler pour votre vie.

Il n'est pèlerinage où nous n'ayons songé.

Que si personne n'a bougé,
C'est que le Monarque lui-même
Rassûra d'abord les esprits;

Et ce qu'il dit vint à Paris
Avec une vitesse extrême.

Sans cela tout étoit perdu.

Le Poëte avoit l'air d'un Rendu.

Comment, d'un Rendu? D'un Hermite,

D'un Santoron, d'un Santena, ^a

D'un déterré, bref d'un qui n'a

Vû de long-temps plat ni marmite.

Il sembloit, à me voir, que je fusse aux abois.

Fieubet ^b auprès de Gros-bois

Tient contenance moins contrite;

Non qu'il se soit du tout privé

Des commoditez de la vie:

Même on dit qu'il s'est réservé

Sa cuifine & son écurie,

Des gens pour le servir, le nécessaire enfin;

Un peu d'agréable; & lui fin:

Cet exemple est fort bon à suivre.

J'en fais un meilleur; c'est de vivre:

Car est-ce vivre, à votre avis,

Que

^a Courtisans qui se sont retirez.

^b Conseiller d'Etat, retiré aux Camaldules.

Que de fuir toutes compagnies,
 Plaisans repas, menus devis,
 Bon vin, chansonnettes jolies,
 En un mot, n'avoir goût à rien ?
 Dites que non, vous direz bien.
 Je veux de plus qu'on se comporte
 Sans faire mal à son prochain;
 Qu'on quitte aussi tout mauvais train,
 Je ne l'entends que de la sorte.
 Tant que Votre Altesse, Seigneur,
 Et celle encore du Grand Prieur,
 Aurez une santé parfaite,
 Je renonce à toute retraite.
 Mais dès qu'il vous arrivera
 Le moindre mal, on me verra
 Vite à Saint Germain de la Truite,
 Frere servant d'un autre Hermite,
 Qui sera l'Abbé de Chau lieu *b*.
 Sur ce je vous commande à Dieu.

a Prieuré de l'Abbé de Chau lieu.

b Favori & Intendant de M. de Vendôme,





LXXII.

A MONSIEUR DE VENDOME.

Épître. 1691.

QUand on croyoit la campagne achevée,
 Et toute chose au printems réservée,
 Arrive un fait sous les ordres d'un Roi
 Né pour donner au monde entier la loi;
 Sage & puissant, grand sur mer & sur terre;
 Voulant la paix, quoiqu'il fasse la guerre
 Avec succès depuis plus de trente ans;
 Très-bien servi par tous ses combattans,
 Craint au-dehors, au-dedans chacun l'aime,
 Tout se soumet à son pouvoir suprême.
 Or je croyois devoir m'étendre sur ceci,
 Car vous l'aimez, comme il vous aime aussi.
 Il vous l'écrit (c'est beaucoup que d'écrire,
 Pour un Roi tel qu'est le Roi notre Sire)
 Avec des mots d'estime & d'amitié,
 Et je n'en dis ençor que la moitié.
 Venons au fait. En Piémont notre armée,
 Sous Catinat à vaincre accoutumée,
 Complètement a battu l'ennemi,
 Et la Victoire a pris notre parti.
 De Catinat je dirai quelque chose

Sue

Sur lui le Prince à bon droit se repose ;
 Ce Général n'a guère son pareil :
 Bon pour la main , & bon pour le conseil.
 De vous , Seigneur , on en peut autant dire ,
 Et quelque jour je veux encor l'écrire ;
 C'est mon dessein. Sur ce je finirai ,
 Vous assurant que je suis & serai
 De Votre Altesse humble Servant & Poëte ,
 Qui tous honneurs & tous biens vous souhaite.
 Ce mot de biens , ce n'est pas un trésor ,
 Car chacun fait que vous méprisez l'or .
 J'en fais grand cas ; aussi fait Sire Pierre ,
 Et Sire Paul , enfin toute la terre :
 Toute la terre à peut-être raison.
 Si je savois quelque bonne oraison
 Pour en avoir , tant que la Paix se fasse ,
 Je la dirois de la meilleure grace
 Que j'en dis onc : grande stérilité
 Sur le Parnasse en a toujours été.
 Qu'y feroit-on , Seigneur ? Je me console ,
 Si vers Noël l'Abbé* me tient parole.
 Je serai Roi : le Sage l'est-il pas ?
 Souhaiter l'or , est-ce l'être ? Ce cas
 Mérite bien qu'à vous je m'en rapporte.
 Je tiens la chose à résoudre un peu forte.

* L'Abbé de Chaulieu , chargé de faire toucher à M. de la Fontaine ce qu'avoit ordonné M. de Vendôme.



LXXIII.

DAPHNIS ET ALCIMADURE.

IMITATION DE THEOCRITE.

A MADAME DE LA MESANGERE.

A Imable fille d'une mere
 A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
 Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
 Et quelques-uns encor que vous garde l'amour.
 Je ne puis qu'en cette Préface
 Je ne partage entre elle & vous
 Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
 Et que j'ai le secret de rendre exquis & doux.
 Je vous dirai donc.... Mais tout dire;
 Ce seroit trop, il faut choisir,
 Ménageant ma voix & ma lyre,
 Qui bientôt vont manquer de force & de loisir.
 Je lourai seulement un cœur plein de tendresse.
 Ces nobles sentimens, ces graces, cet esprit;
 Vous n'aurez en cela ni maître ni maîtresse,
 Sans celle dont sur vous l'éloge rejailit.
 Gardez d'environner ces roses
 De trop d'épines, si jamais
 L'Amour vous dit les mê mes choses,

Il les dit mieux que je ne fais.
 Aussi fait-il punir ceux qui ferment l'oreille
 A ses conseils: Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
 Méprisoit de ce Dieu le souverain pouvoir;
 On l'appelloit Alcimadure,
 Fier & farouche objet, toujours courant aux bois,
 Toujours sautant aux prez, dansant sur la verdure,
 Et ne connoissant autres loix
 Que son caprice; au reste égalant les plus belles,
 Et surpassant les plus cruelles;
 N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs;
 Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs?
 Le jeune & beau Daphnis, berger de noble race,
 L'aima pour son malheur: jamais la moindre grace,
 Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
 Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
 Las de continuer une poursuite vaine,
 Il ne songea plus qu'à mourir;
 Le désespoir le fit courir
 A la porte de l'inhumaine.
 Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;
 On ne daigna lui faire ouvrir
 Cette maison fatale, où parmi ses compagnes
 L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
 Joignoit aux fleurs de sa beauté
 Les trésors des jardins & des vertes campagnes:
 J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux.
 Mais je vous suis trop odieux,

Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
 Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
 Mon pere après ma mort, & je l'en ai chargé,
 Doit mettre à vos pieds l'héritage
 Que votre cœur a négligé.

Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
 Tous mes troupeaux avec mon chien,
 Et que du reste de mon bien
 Mes compagnons fondent un Temple,
 Où votre image se contemple,
 Renouvellans de fleurs l'Autel à tout moment;
 J'aurai près de ce Temple un simple monument;
 On gravera sur la bordure:

*Daphnis mourut d'amour: Passant, arrête-toi:
 Pleure, & di: Celui-ci succomba sous la loi
 De la cruelle Alcimadure.*

A ces mots par la Parque il se sentit atteint;
 Il auroit poursuivi, la douleur le prévint:
 Son ingrate sortit triomphante & parée.
 On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
 Pour donner quelques pleurs au fort de son amant.
 Elle insulta toujours au Fils de Cythérée,
 Menant dès ce soir même au mépris de ses loix,
 Ses compagnes danser autour de sa statuë;
 Le Dieu tomba sur elle, & l'accabla du poids;
 Une voix sortit de la nuë;

Echo redit ces mots dans les airs épanchus:
Que tout aime à présent, l'insens.ble n'est plus.
 Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descenduë
 Frémit, & s'étonna la voyant accourir,

Tout

Tout l'Erebe entendit cette Belle homicide
 S'excuser au Berger, qui ne daigna l'ouïr,
 Non plus qu'Ajax Ulyffe, & Didon son perfide.

L X X I V.

*Paraphrase du Pſeume XVII. Diligam te,
 Domine.*

OU font ces troupes animées?
 Où font-ils ces fiers ennemis?

Je les ai vaincus & ſoumis:
 Gloire en ſoit au Dieu des armées.

Par lui je me vois triomphant,
 Il me protege, il me défend;

Je n'ai qu'à l'invoquer, comme il n'a qu'à m'en-
 tendre.

Que de l'aimer toujours louable eſt le deſſein!
 Quelle place en mon cœur ne doit-il point préten-
 dre,

Après m'avoir offert un aſyle en ſon ſein?

De leur triſte & ſombre demeure,
 Les Démons, Eſprits malheureux,

Venoient d'un poiſon dangereux
 Menacer mes jours à toute heure:

Ils entroient juſqu'en mes Sujets,
 Juſqu'en mon Fils, dont les projets

Me font encor frémir de leur cruelle envie;

Jusqu'en moi-même enfin par un secret effort;
 Et mon esprit troublé des horreurs de ma vie,
 M'a plus causé de maux, que l'enfer ni la mort.

Les méchans enflés de leurs ligués,
 Contre moi couroient irritez,
 Comme torrens précipitez,
 Dont les eaux emportent les digues;
 Lorsque Dieu touché de mes pleurs,
 De mes soupirs, de mes douleurs,
 Arrêta cette troupe à me perdre obstinée.
 Ma priere parvint aux Temples étoilez,
 Parut devant sa face, & fut entérinée
 D'un mot qui fit trembler les Citoyens aïlez.

Tout frémit; sa voix qui balance
 Les rochers sur leurs fondemens,
 Alla troubler des monumens
 Le profond & morne silence.
 Que d'éclairs sortans de ses yeux;
 Et sur la terre & dans les cieus,
 Fîrent étinceler le feu de sa colere!
 Que son front en brilloit! qu'il en fut allumé!
 Et qu'avecque raison l'un & l'autre hémisphère
 Craignit devant les temps d'en être consumé!

N'approche pas; car notre vûë
 Ne peut souffrir tant de rayons:

Sans te voir , Seigneur , nous croyons .

Que ta présence en est pourvûë .

Quoi tu viens pour tes alliez ! ,

Les Cieux s'abaissent sous tes pieds :

Les Vents , les Chérubins , te portent sur leurs ailes :

Et ce nuage épais qui couvre ta grandeur ,

Veut rendre supportable à nos foibles prunelles ,

De ton Trône enflammé l'éclatante splendeur .

Tel tu trompas la gent nèircie ,

Dont le Nil arrose les champs ,

Quand la foule de ces méchants

Fut par les vagues éclaircie :

Tel ton courroux suivi d'éclairs ,

Fondit sur eux du haut des airs ,

Envoya dans leur camp la terreur & la foudre ,

Frappa leur appareil d'orages redoublez .

Le brisa comme verre , & fit mordre la poudre

Aux Tyrans d'Israël sous leurs chars accablez .

Que les tiens ont de priviléges !

La mer fit rempart aux Hébreux ,

Noyant les peuples ténébreux ,

De l'Ost aux têtes sacriléges .

On vit , & furent découverts

Les fondemens de l'Univers ,

Dn liquide élément les canaux & les sources ;

Le centre de la terre : & l'enfer obligé
 D'abandonner ces chars à leurs aveugles courses,
 Dans ses murs de métal craignit d'être assiégé.

Ainsi les torrens de l'envie
 Croyoient m'arrêter en chemin,
 Quand tu m'as conduit par la main,
 En des lieux plus sûrs pour ma vie,
 Ainsi monstroient leurs cœurs félons,
 Les Saûls & les Absalons,

Quand tu les a soumis à celui qui t'adore;
 Qui péche quelquefois, mais se repent toujours;
 Et qui pour te louer n'attend pas que l'Aurore
 Se leve par ton ordre & commence les jours.

Où, Seigneur, ta bonté divine
 Est toujours présente à mes yeux;
 Soit que la nuit couvre les Cieux,
 Soit que le jour nous illumine.
 Je ne sens d'amour que pour toi,
 Je crains ton nom, je suis ta Loi,

Ta Loi pure & contraire aux Loix des Infidèles:
 Je fais des voluptez le charme décevant,
 M'éloigne des méchans, prends les bons pour mo-
 dèles.

Sachant qu'on devient tel que ceux qu'on voit sou-
 vent.

Non que jé veuille en tirer gloire :
 Par toi l'humble acquiert du renom ,
 Et peut des temps & de ton nom
 Pénétrer l'ombre la plus noire ,
 A leurs erreurs par toi rendus ,
 Sages & forts sont confondus ,
 S'ils n'ont mis à tes pieds leur force & leur sagesse ,
 Ce que j'en puis avoir , je le fais rapporter
 Au don que m'en a fait ton immense largesse ,
 Par qui je vois le mal & peux lui résister .

Par toi je vaincrai des obstacles ,
 Dont d'autres Rois sont arrêtés ;
 Plus tard offerts que surmontés ;
 Ils me feront jeux & spectacles .
 Par toi j'ai déjà des mutins ,
 Dont les cœurs étoient si hautains ;
 Evité comme un cerf les dents pleines d'envie ;
 Puis retournant sur eux frappé d'un bras d'airain
 Ceux qui d'un œil cruel envisageant ma vie ,
 Voyoient d'un œil jaloux mon pouvoir souverain .

Qu'ils soient jaloux , il ne m'importe :
 D'entre leurs pièges échappé ,
 J'ai des rebelles dissipé
 L'union peu juste & peu forte .
 Par mon bras vaincus & réduits ,
 Un Dieu vengeur les a conduits

Aux châtimens gardez pour les têtes impies :
 Leurs desseins tôt conçûs, se font tôt avortez :
 Et n'ont beaucoup duré leurs sacrilèges vies
 Après les vains projets qu'ils avoient concertez.

Cette hydre aux têtes renaissantes,
 Prête à mourir de son poison,
 A vers le Ciel hors de saison
 Pouffé des clameurs impuissantes,
 Ni Bélial ni ses suppôts,
 N'ont sù l'assûrer du repos ;

Aussi n'est-il de Dieu que le Dieu que j'adore,
 Que le Dieu qui commande à l'une & l'autre gent,
 Depuis les Peuples noirs, jusqu'à ceux que l'Aurore
 Recueille les derniers par son cours diligent.

C'est lui qui par des soins propices.
 Au combat enseigne mes mains,
 Qui pour mes pieds fait des chemins
 Sur le panchant des précipices :
 C'est lui qui comble avec honneur
 Mes jours de gloire & de bonheur,
 Mon ame de vertus, mon esprit de lumieres ;
 Il me dicte ses loix, me les fait observer ;
 Jusqu'aux derniers secrets de leurs beautez pre-
 mieres
 Ses Oracles divins ont daigné m'élever.

Dès qu'il m'aura prêté sa foudre,
 Les méchans pour lui sans respect,
 S'écarteront à mon aspect,
 Comme au vent s'écarte la poudre.
 Pour fuir, ils n'auront qu'à me voir,
 Déjà mon nom & mon pouvoir
 Sont connus des voisins du Gange & de l'Euphra-
 te:

Israël redouté de cent peuples divers,
 Me craint & m'obéit; & sans que l'on me flate,
 On me peut appeller le Chef de l'Univers.

Rendons-en des graces publiques
 Au Dieu jaloux de son renom:
 Faisons en l'honneur de son nom
 Retentir l'air par nos cantiques:
 Que ses bienfaits soient étalez;
 Peuples voisins & reculez,

Jusqu'aux voutes du Ciel portez-en les nouvelles:
 Dites qu'il est un Dieu qui répond à mes vœux,
 Et que m'ayant comblé de graces immortelles,
 Il en reserve encor pour nos derniers neveux.





LXXV.

Traduction paraphrasée de la Prose, Diés iræ.

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.
 Un vaste embrasement fera l'avant-cœur;
 Des faites du péché long & juste salaire.
 Le feu ravagera l'Univers à son tour.
 Terre & Cieux passeront, & ce temps de colere.
 Pour la dernière fois fera naître le jour.



Cette dernière Aurore éveillera les morts.
 L'Ange rassemblera les débris de nos corps:
 Il les ira citer au fond de leur asyle.
 Au bruit de la trompette en tous lieux dispersé
 Toute gent accourra. David & la Sibylle.
 Ont prévu ce grand jour, & nous l'ont annon-
 cé.



De quel frémissement nous nous verrons fai-
 sis!
 Qui se croira pour lors du nombre des choisis?
 Le registre des cœurs, une exacte balance

Pa-

Paraîtront aux côtez d'un Juge rigoureux.
 Les Tombeaux s'ouvriront, & leur triste silence
 Aura bientôt fait place aux cris des malheureux.



La nature & la mort pleines d'étonnement,
 Verront avec effroi sortir du monument
 Ceux que dès son berceau le monde aura vû vi-
 vre.
 Les Morts de tous les temps demeureront surpris
 En lisant leurs secrets aux Annales d'un Livre,
 Où même leurs pensers se trouveront écrits.



Tout sera revelé par ce Livre fatal:
 Rien d'impuni. Le Juge assis au Tribunal.
 Marquera sur son front sa volonté suprême.
 Qui prierai-je en ce jour d'être mon défenseur?
 Sera-ce quelque juste? Il craindra pour lui-mê-
 me,
 Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.



Roi qui fais tout trembler devant ta Majesté,
 Qui sauves les Elûs par ta seule bonté,
 Source d'actes benins & remplis de clémence,

Souviens-toi que pour moi tu descendis des Cieux ;
 Pour moi te dépouillant de ton pouvoir immen-
 se.

Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.



J'eus part à ton passage, en perdras-tu le fruit ?
 Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
 Moi pour qui ta bonté fit cet effort infigne ?
 Tu ne t'es reposé que las de me chercher :
 Tu n'as souffert la Croix que pour me rendre di-
 gne
 D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.



Tu pourrais aisément me perdre & te venger.
 Ne le fais point, Seigneur, viens plutôt soula-
 ger
 Le faix sous qui je sens que mon ame succombe.
 Assûre mon salut dès ce monde incertain,
 Empêche malgré moi que mon cœur ne retom-
 be,
 Et ne te force enfin de retirer ta main.



Avant le jour du compte efface entier le mien !
 L'illustre péchereffe en présentant le sien,

Se fit remettre tout par son amour extrême.
 Le Larron te priant fut écouté de toi:
 La priere & l'amour ont un charme suprême.
 Tu m'as fait espérer même grace pour moi.



Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur:
 La honte de me voir infidèle & menteur,
 Ainsi que mon péché se lit sur mon visage.
 J'insiste toutefois, & n'aurai point cessé,
 Que ta bonté mettant toute chose en usage,
 N'éclate en ma faveur, & ne m'ait exaucé.



Fais qu'on me place à droite, au nombre des
 brebis.
 Sépare-moi des boucs réprouvez & maudits.
 Tu vois mon cœur contrit, & mon humble prie-
 re.
 Fais-moi persévérer dans ce juste remords:
 Je te laisse le soin de mon heure dernière;
 Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.





LXXVI.

Epitaphe de M. DE LA FONTAINE,
faite par lui-même.

J Ean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le fût dispenser.
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.



POEMES

DE

M. DE LA FONTAINE.





L

ADONIS, POÈME.

AVERTISSEMENT.

IL y a long-temps que cet Ouvrage est com-
 posé; & peut-être n'en est-il pas moins digne
 de voir la lumière. Quand j'en conçus le des-
 sein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai
 aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé
 en ce genre de Poësie que nous nommons Heroï-
 que; c'est assurément le plus beau de tous, le
 plus fleuri, le plus susceptible d'ornemens, &
 de ces figures nobles & hardies qui font une lan-
 gue à part, une langue assez charmante pour
 mériter qu'on l'appelle la langue des Dieux.
 Le fonds que j'en avois fait, soit par la lectu-
 re des Anciens, soit par celle de quelques-uns
 de nos Modernes, s'est presque entièrement con-
 sumé dans l'embellissement de ce Poëme, bien
 que l'Ouvrage soit court, & qu'à proprement
 parler, il ne mérite que le nom d'Idile. Je
 l'avois fait marcher à la suite de Psyché, cro-
 yant qu'il étoit à propos de joindre aux Amours
 du Fils celles de la Mere. Beaucoup de person-

nes m'ont dit que je faisois tort à l'*Adonis*. Les raisons qu'ils en apportent sont bonnes ; mais je m'imagine que le Public se soucie très-peu d'en être informé : ainsi je les laisse à part. On est tellement rebuté des Poëmes à présent, que j'ai toujours craint que celui-ci ne reçût un mauvais accueil, & ne fût enveloppé dans la commune disgrâce. Il est vrai que la matière n'y est pas sujette : si d'un côté le goût du temps m'est contraire, de l'autre il m'est favorable. Combien y a-t-il de gens aujourd'hui qui ferment l'entrée de leur cabinet aux Divinités que j'ai coutume de célébrer ? Il n'est pas besoin que je les nomme, on sait assez que c'est l'*Amour* & *Vénus* ; ces Puissances ont moins d'ennemis qu'elles n'en ont jamais eu. Nous sommes en un siècle où l'on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille : pour moi qui lui dois les plus doux momens que j'aye passés jusqu'ici, j'ai crû ne pouvoir moins faire que de raconter ses aventures de la façon la plus agréable qu'il m'est possible.



Je vous peindrai si belle & si pleine de charmes,
 Que chacun benira le sujet de mes larmes,
 Voilà l'unique but où tendent mes souhaits,
 Cependant recevez le don que je vous fais,
 Ne le dédaignez pas, lisez cette aventure,
 Dont pour vous divertir, j'ai tracé la peinture.

Aux monts Idaliens un bois délicieux
 De ses arbres chenus semble toucher les Cieux.
 Sous ses ombrages verts loge la Solitude.
 Là le jeune Adonis exempt d'inquiétude,
 Loïn du bruit des Citez s'exerçoit à chasser,
 Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser.
 A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,
 Qu'aux plus fiers animaux il montre son courage.
 Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des Cieux;
 Il semble être formé pour le plaisir des yeux.
 Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Hélène,
 Ni celui qui jadis aimoit une ombre vaine,
 Ni tant d'autres Héros fameux par leurs appas;
 Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras.
 Déjà la Renommée en naissant inconnüe,
 Nymphé qui cache enfin sa tête dans la nuë,
 Par un charmant récit amusant l'Univers,
 Va parler d'Adonis à cent peuples divers;
 A ceux qui sont sous l'Ourse, aux voisins de l'Aurore,
 Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More:
 Paphos sur ses Autels le voit presque élever,

Et

Et le cœur de Vénus ne fait où se sauver.
 L'image du Héros qu'elle a toujours présente,
 Verse au fond de son ame une ardeur violente:
 Elle invoque son Fils, elle implore ses traits,
 Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
 Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire;
 Rien ne lui semble bien, les Graces ont beau faire.
 Enfin s'accompagnant des plus discrets Amours,
 Aux monts Idaliens elle dresse son cours.
 Son char qui trace en l'air de longs traits de lumiere
 A bientôt achevé l'amoureuse carriere.
 Elle trouve Adonis près des bords d'un ruisseau.
 Couché sur des gazons, il rêve au bruit de l'eau;
 Il ne voit presque pas l'onde qu'il considere;
 Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythère
 L'a bientôt retiré d'un penser si profond:
 Cet objet le surprend, l'étonne & le confond.
 Il admire les traits de la Fille de l'Onde.
 Un long tissu de fleurs ornant sa tresse blonde
 Avoit abandonné ses cheveux aux Zéphirs:
 Son écharpe qui vole au gré de leurs soupirs,
 Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.
 Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,
 Quand aux champs de l'Olympe on célébra des jeux
 Pour les Titans défaits par son bras valeureux.
 Rien ne manque à Vénus, ni les lys, ni les roses,
 Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
 Ni ce charme secret dont l'oeil est enchanté,
 Ni la grace plus belle encor que la beauté.
 Telle on vous voit, Amynte, une glace fidelle

Vous

Vous peut de tous ces traits présenter un modèle;
 Et s'il falloit juger de l'objet le plus doux,
 Le sort seroit douteux entre Vénus & vous.

Tandis que le Héros admire Cythérée,
 Elle rend par ces mots son ame rassurée;
 Trop aimable mortel, ne crains point mon aspect;

Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect;
 En ces lieux écartez c'est lui seul qui m'amene.

Le Ciel est ma patrie, & Paphos mon domaine:

Je les quitte pour toi, vois si tu veux m'aimer.

Le transport d'Adonis ne se peut exprimer.

O Dieux! s'écria-t-il, n'est-ce point quelque songe?

Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me plonge?

Charmante Déesse, vous dois-je ajoûter foi?

Quoi, vous quittez les Dieux, & les quittez pour
 moi?

Il me seroit permis d'aimer une Immortelle!

Amour rend ses Sujets tous égaux, lui dit-elle;

La beauté dont les traits même aux Dieux sont si
 doux,

Est quelque chose encor de plus divin que nous.

Nous aimons, nous aimons, ainsi que toute chose:

Le pouvoir de mon Fils de moi-même dispose:

Tout est né pour aimer. Ainsi parle Vénus,

Et ses yeux éloquens en disent beaucoup plus.

Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.

Ses regards, truchemens de l'ardeur qui la touche;

Sa beauté souveraine, & les traits de son Fils

Ont

Ont contraint Mars d'aimer ; que peut faire Adonis ?

Il aime , il sent couler un brasier dans ses veines ;
 Les plaisirs qu'il attend sont accrûs par ses peines.
 Il désire , il espere , il craint , il sent un mal
 A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.
 Vénus s'en apperçoit , & feint qu'elle l'ignore :
 Tous deux de leurs amours semblent douter enco-
 re ,

Et pour s'en assurer , chacun de ces Amans
 Mille fois en un jour fait les mêmes sermens.
 Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûte-
 rent !

O vous de qui les voix jusqu'aux astres monterent ,
 Lorsque par vos chansons tout l'Univers charmé
 Vous ouït célébrer ce couple bien-aimé ;
 Grands & nobles esprits , chantres incomparables ,
 Mêlez parmi ces sons vos accords admirables :
 Echo qui ne tait rien , vous conta ces amours ;
 Vous les vites gravez au fond des antres sourds ;
 Faites que j'en retrouve au Temple de Mémoire
 Les monumens sacrez , sources de votre gloire ,
 Et que m'étant formé sur vos savantes mains ,
 Ces vers puissent passer au dernier des humains.
 Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire ,
 Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on sou-
 pire ,

Et que de la contrainte ayant banni les loix ,

On se peut assurer au silence des bois;
 Jours devenus momens, momens filez de foye,
 Agréables soupirs, pleurs enfans de la joye,
 Vœux, sermens, & regards, transports, ravisse-
 mens,

Mélange dont se fait le bonheur des amans,
 Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
 Tantôt ils choissoient l'épaisseur d'un ombrage;
 Là sous des chênes vieux, où leurs chiffres gravez
 Se font avec les troncs accrûs & conservez,
 Mollement étendus ils consumoient les heures,
 Sans avoir pour témoins en ces sombres demeures
 Que les chantres des bois, pour confidens qu'A-
 mour,

Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux séjour.
 Tantôt sur des tapis d'herbe tendre & sacrée
 Adonis s'endormoit auprès de Cythérée,
 Dont les yeux enyvrez par des charmes puissans,
 Attachent au Héros leurs regards languissans.
 Bien souvent ils chantoient les douceurs de leurs pei-
 nes;

Et quelquefois assis sur les bords des fontaines,
 Tandis que cent cailloux luitans à chaque bond
 Suivoient les longs replis du cristal vagabond,
 Voyez, disoit Vénus, ces ruisseaux & leur course;
 Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source:
 Vainement pour les Dieux il fuit d'un pas léger,
 Mais vous autres mortels je devez ménager,
 Consacrant à l'Amour la saison la plus belle.

Sou-

Souvent pour divertir leur ardeur mutuelle
 Ils dansoient aux chansons de Nymphes entourez :
 Combien de fois la Lune a leurs pas éclairez !
 Et couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
 Les a vûs à l'envi fouler l'herbe fleurie !
 Combien de fois le jour a vû les antres creux
 Complices des larcins de ce couple amoureux !
 Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
 De ces plaisirs amis du silence & de l'ombre.
 Il est temps de passer au funeste moment
 Où la triste Vénus doit quitter son amant.
 Du bruit de ses amours Paphos est allarmée.
 On dit qu'au fond d'un bois la Déesse charmée,
 Inutile aux mortels, & sans soin de leurs vœux,
 Renonce au culte vain de ses Temples fameux.
 Pour dissiper ce bruit, la Reine de Cythère,
 Veut quitter pour un temps ce séjour solitaire.
 Que ce cruel dessein lui donne de douleurs !
 Un jour que son Amant la voyoit toute en pleurs,
 Déesse, lui dit-il, qui causez mes allarmes,
 Quel ennui si profond vous oblige à ces larmes ?
 Vous aurois-je offensée, ou ne m'aimez-vous plus ?
 Ah! dit-elle, quittez ces soupçons superflus.
 Adonis tâcheroit en vain de me déplaire ;
 Ces pleurs naissent d'amour, & non pas de colere.
 D'un déplaisir secret mon cœur se sent atteint ;
 Il faut que je vous quitte. & le sort m'y contraint.
 Il le faut ; vous pleurez ; du moins en mon absence
 Conservez-moi toujours un cœur plein de constan-
 ce :

Ne pensez qu'à moi seule, & qu'un indigne choix
 Ne vous attache point aux Nymphes de ces bois:
 Leurs fers après les miens ont pour vous de la hon-
 te.

Sur-tout, de votre sang il me faut rendre compte.
 Ne chassez point aux ours, aux sangliers, àux lions;
 Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons.
 Laissez les animaux, qui fiers & pleins de rage,
 Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur coura-
 ge:

Les daims & les chevreuils, en fuyant devant vous,
 Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.
 Je vous aime, & ma crainte a d'assez justes causes;
 Il sied bien en amour de craindre toutes choses:
 Que deviendrois-je, hélas! si le sort rigoureux
 Me privoit pour jamais de l'objet de mes vœux?
 Là se fondant en pleurs on voit croître ses charmes.
 Adonis lui répond seulement par des larmes,
 Elle ne peut partir de ces aimables lieux;
 Cent humides baisers achevent ses adieux.
 O vous tristes plaisirs où leur ame se noye,
 Vains & derniers efforts d'une imparfaite joye,
 Momens pour qui le sort rend leurs vœux super-
 flus,

Délicieux momens, vous ne reviendrez plus.

Adonis voit un char descendre de la nuë:

Cythérée y montant disaroit à sa vûë.

C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs;

Rien

Rien ne s'offre à ses yeux que l'horreur des déserts.
 Les vents sourds à ses cris renforcent leur haleine.
 Tout ce qu'il vient de voir lui semble une ombre
 vaine.

Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
 Et n'entend qu'un Echo qui répond à sa voix.
 C'est lors que repassant dans sa triste mémoire
 Ce que n'aguere il eut de plaisir & de gloire,
 Il tâche à rappeler ce bonheur sans pareil,
 Semblable à ces amans trompez par le sommeil,
 Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure
 Le souvenir confus d'une douce imposture.
 Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu:
 Il le conte aux forêts, & n'est point entendu.
 Tout ce qui l'environne est privé de tendresse:
 Et soit que des douleurs la nuit enchanteresse
 Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
 Soit que l'astre du jour ramene leurs travaux,
 Adonis sans relâche aux plaintes s'abandonne;
 De sanglots redoublez sa demeure résonne;
 Cet amant toujours pleure, & toujours les Zéphirs
 En volant vers Paphos sont chargez de soupirs.
 La molle oisiveté, la triste solitude,
 Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
 Le livrent tout entier au vain ressouvenir
 Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir,
 Enfin pour divertir l'ennui qui le possède,

On lui dit que la chasse est un puissant remede.
 Dans ces lieux pleins de paix seul avecque l'Amour
 Ce plaisir occupoit les Héros d'alentour.

Adonis les assemble, & se plaint de l'outrage.
 Que ces champs ont reçu d'un sanglier plein de rage.

Ce tyran des forêts porte par-tout l'effroi :
 Il ne peut rien souffrir de sûr autour de soi :
 L'avare laboureur se plaint à sa famille
 Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille :
 L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses gué-
 rets ;

Il foule aux pieds les dons de Flore & de Cérés.
 Monstre énorme & cruel qui souille les fontaines,
 Qui fait bruire les monts, qui désole les plaines,
 Et sans craindre l'effort des voisins allarmez,
 S'apprête à recueillir les grains qu'ils ont semez.
 Tâcher de le surprendre est tenter l'impossible :
 Il habite en un fort épais, inaccessible.
 Tel on voit qu'un brigand fameux & redouté
 Se cache après ses vols en un antre écarté,
 Fait des champs d'alentour de vastes cimetières,
 Ravage impunément les Provinces entières,
 Laisse gronder les Loix, se rit de leur courroux,
 Et ne craint point la mort qu'il porte au sein de
 tous :

L'épaisseur des forêts le dérobe aux supplices.

C'est

C'est ainsi que ce monstre a ces bois pour compli-
ces:

Mais le moment fatal est enfin arrivé,
Où malgré sa fureur en son sang abreuvé,
Des dégâts qu'il a faits, il va payer l'usure:
Hélas! qu'il rendra cher sa mortelle blessure!
Un matin que l'Aurore au teint frais & riant
A peine avoit ouvert les portes d'Orient,
La jeunesse voisine autour du bois s'assemble.
Jamais tant de Héros ne s'étoient vûs ensemble.
Anténor le premier fort des bras du sommeil,
Et vient au rendez-vous attendre le Soleil.
La Déesse des bois n'est pas si matinale;
Cent fois il a surpris l'amante de Céphale;
Et sa plaintive épouse a maudit mille fois
Les véneurs & les chiens, le gibier & les bois.
Il est bientôt suivi du Satrape Alcamene;
Dont le long attirail couvre toute la plaine.
C'est en vain que ses gens se sont chargez de rets,
Leur nombre est assez grand pour ceindre les fo-
rêts.

On y voit arriver Bronte au cœur indomptable,
Et le vieillard Capis, chasseur infatigable,
Qui depuis son jeune âge ayant aimé les bois,
Rend & chiens & véneurs attentifs à sa voix.
Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
Il n'auroit pas si-tôt traversé l'onde noire:
Comment l'auroit-il crû, puisqu'en vain ses amours
L'avoient sollicité d'avoir soin de ses jours?
Par le beau Callion la troupe est augmentée.

Gilippe vient après fils du riche Acantée.

Le premier pour tous biens n'a que les dons du
corps.

L'autre pour tous appas possède des trésors ;

Tous deux aiment Cloris, & Cloris n'aime qu'elle ;

Ils sont pourtant parez des faveurs de la Belle.

Phlégre accourt, & Mimas, Palmire aux blonds che-
veux,

Le robuste Crantor aux bras durs & nerveux,

Le Licica Télame, Agénor de Carie,

Le vaillant Triptolème, honneur de la Syrie ;

Paphe expert à luter, Mopse à lancer le dard,

Lycaste, Palémon, Glauque, Hibus, Amilcar,

Cent autres que je tais, troupe épaisse & confuse ;

Mais peut-on oublier la charmante Aréthuse,

Aréthuse au teint vif, aux yeux doux & perçans,

Qui pour le blond Palmire a des feux innocens ?

On ne l'instruit point à manier la laine ;

Courir dans les forêts, suivre un cerf dans la plai-
ne,

Ce sont tous ses plaisirs ; heureuse si son cœur

Eût pu se garentir d'amour comme de peur !

On la voit arriver sur un cheval superbe

Dont à peine les pas sont imprimez sur l'herbe.

D'une charge si belle il semble glorieux ;

Et comme elle Adonis attire tous les yeux.

D'une fatale ardeur déjà son front s'allume ;

Et marche avec un air plus fier que de coûtume.
 Tel Apollon marchoit, quand l'énorme Python
 L'obligea de quitter l'ombre de l'Hélicon.
 Par l'ordre de Capis la troupe se partage.
 De tant de gens épars le nombreux équipage,
 Leurs cris, l'aboi des chiens, les cors mêlez de
 voix

Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces bois.
 Le Ciel en retentit, les Echos se confondent,
 De leurs Palais voutez tous ensemble ils répondent.
 Les Cerfs au moindre bruit à se sauver si prompts,
 Les timides troupeaux des Daims aux larges fronts,
 Sont contraints de quitter leurs demeures secrètes ;
 Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres retraites.
 On court dans les sentiers, on traverse les forêts,
 Chacun pour les percer redouble ses efforts.
 Au fond du bois croupit une eau dormante & sale ;
 Là le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale ;
 Il s'y veautre sans cesse, & chérit un séjour
 Jusqu'alors ignoré des mortels & du jour.
 On ne l'en peut chasser; du souci de sa vie:
 Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie ;
 Les cors ont beau sonner, l'air a-beau retentir,
 Rien ne sauroit encor l'obliger à partir.
 Cependant les destins hâtent sa dernière heure:
 Dryope la première évente sa demeure:
 Les autres chiens par elle aussi-tôt avertis

Répondent à sa voix, frappent l'air de leurs cris,
 Entraînent les chasseurs, abandonnent leur quête,
 Toute la meute accourt, & vient lancer la bête,
 S'anime en la voyant, redouble son ardeur;
 Mais le fier animal n'a point encor de peur.

Le courrier d'Adonis né sur les bords du Xante
 Ne peut plus retenir son ardeur violente.

Une jument d'Ida l'engendra d'un des Vents;
 Les forêts l'ont nourri pendant ses premiers ans.

Il ne craint point des monts les puissantes barrières,

Ni l'aspect étonnant des profondes rivières,

Ni le panchant affreux des rocs & des vallons;

D'haleine en le suivant manquent les Aquilons.

Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.

Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la
 race

Vient du vîte Lelaps qui fut l'unique prix

Des larmes dont Céphale appaisa sa Procris.

Ces deux chiens sont Mélampe & l'ardente Syl-
 vage;

Leur fort fut différent, mais non pas leur cou-
 rage;

Par l'homicide dent Mélampe est mis à mort;

Sylvage au poil de tigre attendoit même fort,

Lors que l'un des chasseurs se présente à la bête;

Sur lui tourne aussi-tôt l'effort de la tempête;

Il connoît, mais trop tard, qu'il s'est trop avan-
 éc;

Son visage pâlit, son sang devient glacé,
 L'image du trépas en ses yeux est empreinte;
 Sur le teint des mourans la mort n'est pas mieux
 peinte.

Sa peur est pourtant vaine, & sans être blessé
 Du Monstre qui le heurte il se sent terrassé.
 Nifus ayant cherché son salut sur un arbre,
 Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un mar-
 bre;

Mais lui-même a sujet de trembler à son tour;
 Le Sanglier coupe l'arbre, & les lieux d'alentour
 Résonnent du fracas dont sa chute est suivie;
 Nifus encor en l'air fait des vœux pour sa vie.
 Conterai-je en détail tant de puissans efforts?
 Des chiens & des chasseurs les différentes morts?
 Leurs exploits avec eux cachez sous l'ombre noi-
 re?

Seules vous les savez, ô filles de Mémoire;
 Venez donc m'inspirer, & conduisant ma voix
 Faites-moi dignement célébrer ces exploits.
 Deux liccs d'Antéonor, Lycoris, & Niphale
 Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se si-
 gnale:

Le vieux Capis lui-même eut soin de les dresser;
 Au sanglier l'une & l'autre est prête à se lancer;
 Un matin les devance, & se jette en leur place;
 C'est Phlégon, qui souvent aux loups donne la
 chasse:

Armé d'un fort collier qu'on a semé de clous,
 A l'oreille du Monstre il s'attache en courroux;

Mais il sent aussi-tôt le redoutable yvoire ;
 Ses flancs sont découfus, & pour comble de gloire
 Il combat en mourant, & ne veut point lâcher
 L'endroit où sur le Monstre il vient de s'attacher.
 Cependant le Sanglier passe à d'autres trophées :
 Combien voit-on sous lui de trames étouffées !
 Combien en coupe-t-il ! que d'hommes terrassés !
 Que de chiens abattus, mourans, morts, & blessés !

Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage.
 Tel passe un tourbillon messager de l'orage ;
 Telle descend la foudre, & d'un soudain fracas
 Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.
 Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête :
 Elle en frémit de rage, écume, & tourne tête,
 Et son poil hérissé semble de toutes parts
 Présenter au chasseur une forêt de dards.
 Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte :

Par deux fois du Sanglier il évite l'atteinte ;
 Deux fois le Monstre passe, & ne brise en passant
 Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.
 Il revient au chasseur : la fuite est inutile ;
 Crantor aux environs n'apperçoit point d'asile ;
 En vain du coup fatal il veut se détourner ;
 Ne pouvant que mourir il meurt sans s'étonner.
 Pour punir son vainqueur toute la troupe approche

L'un

L'un lui présente un dard, l'autre un trait lui décoche :

Le fer, ou se rebouche, ou ne fait qu'entamer
Sa peau que d'un poil dur le Ciel voulut armer.
Il se lance aux épieux, il prévient leur atteinte;
Plus le péril est grand, moins il montre de crainte ;

C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes parts
Ne songe qu'à périr au milieu des hazards.
De soldats entassez son bras jonche la terre ;
Il semble qu'en lui seul se termine la guerre ;
Certain de succomber il fait pourtant effort,
Non pour ne point mourir, mais pour vanger sa mort.

Tel & plus valeureux le Monstre se présente :
Plus le nombre s'accroît, plus sa fureur s'augmente :

L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins rompus :

Il mâche & foule aux pieds ceux qui sont abattus.
La troupe des chasseurs en devient moins hardie.
L'ardeur qu'ils témoignent est bien-tôt refroidie.

Palmite toutefois s'avance malgré tous :
Ce n'est pas du Sanglier que son cœur craint les coups ;

Aréthuse lui fut jadis plus redoutable ;

Jadis fourde à ses vœux, mais alors favorable
 Elle voit son Amant poussé d'un beau desir,
 Et le voit avec crainte autant qu'avec plaisir.
 Quoi, mes bras, lui dit-il, sont conduits par les
 vôtres,

Et vous me verriez fuir aussi bien que les autres!
 Non, non, pour redouter le Monstre & son ef-
 fort,

Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort.
 Il dit, & ce fut tout: l'effet suit la parole;
 Il ne va pas au Monstre, il y court, il y vole,
 Tourne de tous côtes, esquive en l'approchant,
 Hausse le bras vengeur, & d'un glaive tranchant
 S'efforce de punir le Monstre de ses crimes:
 Sa dent alloit d'un coup s'immoler deux victi-
 mes:

L'une eût senti le mal que l'autre en eût reçu,
 Si son cruel espoir n'eût point été déçu.
 Entre Palmire & lui l'Amazone se lance:
 Palmire craint pour elle, & court à sa défense:
 Le sanglier ne fait plus sur qui d'eux se vanger;
 Toutefois à Palmire il porte un coup léger,
 Léger pour le Héros, profond pour son amante.
 On l'emporte; elle suit inquiète & tremblante.
 Le coup est sans danger; cependant les esprits
 En foule avec le sang de leurs prisons sortis.
 Laisent faire à Palmire un effort inutile;
 Il devient aussi-tôt pâle, froid, immobile,
 Sa Raison n'agit plus, son œil se sent voiler,

Heu-

Heureux s'il pouvoit voir les pleurs qu'il fait couler!

La moitié des chasseurs à le plaindre employée
Suit la triste Aréthuse en ses larmes noyée.

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours.

Adonis s'y repose après mille détours.

Les Nymphes de qui l'œil voit les choses futures,
L'avoient fait égarer en des routes obscures.

Le son des cors se perd par un charme inconnu,

C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.

Ne sachant où porter sa course vagabonde,

Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.

Mais les Nymphes ont beau s'opposer aux destins :

Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.

Adonis en ce lieu voit apporter Palmire :

Ce spectacle l'émeut, & redouble son ire.

A tarder plus long-tems on ne peut l'obliger :

Il regarde la gloire & non pas le danger.

Il part, se fait guider, rencontre le carnage.

Cependant le Sanglier s'étoit fait un passage ;

Et courant vers son fort il se lançoit par fois

Aux chiens qui dans le Ciel pouffoient de vains abois :

On ne l'ose approcher ; tous les traits qu'en lui lance,

Etant poussez de loin perdent leur violence.

Le Héros seul s'avance, & craint peu son courroux :

Mais

Mais Capis l'arrêtant, s'écrie, Où courez-vous ?
 Quelle bouillante ardeur au péril vous engage ?
 Il est besoin de ruse, & non pas de courage ;
 N'avancez pas, fuyez, il vient à vous, ô Dieux !
 Adonis sans répondre au Ciel leve les yeux.
 Déesse, ce dit-il, qu'adore ma pensée,
 Si je cours au péril n'en fais point offensée ;
 Guide plutôt mon bras, redouble son effort,
 Fais que ce trait lancé donne au Monstre la mort.
 A ces mots dans les airs le trait se fait entendre.
 A l'endroit où le Monstre a la peau la plus tendre,
 Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs,
 De rage & de douleur, frémit, grince les dents,
 Rappelle sa fureur, & court à la vengeance.
 Plein d'ardeur & léger Adonis le devance.
 On craint pour le Héros, mais il fait éviter
 Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.
 Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage,
 Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,
 Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
 Tous ensemble au Sanglier voudroient lancer leurs
 dards ;
 Mais peut être Adonis en recevroit l'atteinte.
 Du cruel animal ayant chassé la crainte,
 En foule ils courent tous droit aux fiers assaillans.
 Courez, courez Chasseurs un peu trop tard vaillans ;
 Détournez de vos noms un éternel reproche ;
 Vos efforts sont trop lents, déjà le coup approche.
 Que n'en si-je oublié les funestes momens !

Pour :

Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monumens!
Faut-il qu'à nos Neveux j'en raconte l'Histoire!
Enfin de ces forêts l'ornement & la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferme dans ses armes,
Et d'un coup aussi-tôt il détruit mille charmes,
Ses derniers attentats ne sont pas impunis;
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et lui poussant au flanc sa défense cruelle
Meurt & porte en mourant une atteinte mortelle:
D'un sang impur & noir il purge l'Univers;
Ses yeux d'un somme dur sont pressés & couverts;
Il demeure plongé dans la nuit la plus noire;
Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,
Joui de la vengeance, & goûté ses transports;
Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps;
De ses yeux si brillans la lumière est éteinte;
On ne voit plus l'éclair dont sa bouche étoit peinte;
On n'en voit que les traits, & l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits où regnoient tant d'appas.
Ainsi l'honneur des prez, les fleurs, présent de Flore,
Filles du blond Soleil & des pleurs de l'Aurore,
Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.
La troupe des Chasseurs au Héros accourue
Par des cris redoublez lui fait ouvrir la vuë:
Il cherche encore un coup la lumière des Cieux,
Il pousse un long soupir, il referme les yeux,
Et le dernier moment qui retient sa belle ame

S'em-

S'employe au souvenir de l'objet qui l'enflâme.
 On fait pour l'arrêter des efforts superflus;
 Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.
 Prêtez-moi des soupirs, ô Vents qui sur vos ailes
 Portates à Vénus de si tristes nouvelles.
 Elle accourt aussi-tôt, & voyant son Amant
 Remplit les environs d'un vain gémissement.
 Telle sur un osmeau se plaint la tourterelle,
 Quand l'adroit giboyeur a d'une main cruelle
 Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours;
 Elle passe à gémir & les nuits & les jours,
 De moment en moment renouvelant sa plainte:
 Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte;
 Tout ce bruit quoi que juste au vent est répandu;
 L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu.
 On ne le peut fléchir, les cris dont il est cause
 Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.
 Vénus l'implore en vain par de tristes accens;
 Son désespoir éclate en regrets impuissans;
 Ses cheveux sont épars, ses yeux noyez de larmes;
 Sous d'humides torrens ils resserrent leurs charmes:
 Comme on voit au Printemps les beautez du Soleil
 Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
 Après mille sanglots enfin elle s'écrie:
 Mon amour n'a donc pû te faire aimer la vie!
 Tu me quittes, cruel! au moins ouvre les yeux;
 Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux;

Voi de quelles douleurs ton amante est atteinte :
Hélas j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte ;
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter :
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres !
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !
Destins, si vous vouliez le voir si-tôt périr,
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir ?
Malheureuse Vénus ! que te servent ces larmes !
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes :
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours ;
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle
Prit à filer leur trame une peine éternelle ;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, & ne puis l'obtenir.
Noires Divinités du ténébreux Empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon Amant
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point, le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.
Quoi, vous me refusez un présent si léger ?
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous Antres cachez, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes,
Grottes qui tant de fois avez vû mon Amant

Me raconter des yeux son fidele tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,
Déserts, rendez-le moi: deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le Monstre auteur de mon ennui?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame,
Emporte chez les morts ce baiser tout de flâme ;
Je ne te verrai plus, adieu cher Adonis.
Ainsi Venus cessa: les rochers à ses cris.
Quittant leur dureté répandirent des larmes,
Zéphire en sôûpira; le jour voila ses charmes;
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.





II.

P O È M E

DE LA CAPTIVITÉ

D E

SAINT MALC.

*A son Altesse Monseigneur le Cardinal de
BOUILLON, Grand Aumônier de France.*

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse Eminentissime ne refusera pas sa protection au Poëme que je lui dédie ; tout ce qui porte le caractère de piété est auprès de Vous d'une recommandation trop puissante. C'est pour moi un juste sujet d'espérer dans l'occasion qui s'offre aujourd'hui : mais si j'ose dire la vérité, mes souhaits ne se bornent point à cet avantage. Je voudrois
que

que cet Idylle outre la sainteté du sujet ne vous parût pas entièrement dénué des beautés de la Poësie. Vous ne les dédaignez pas ces beautés divines, & les graces de cette Langue que parloit le Peuple Prophete. La lecture des Livres Saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la Sageſſe divine rend ſes oracles avec plus d'élévation, plus de majesté & plus de force que n'en ont les Virgiles & les Homeres. Je ne veux pas dire que ces derniers vous ſoient inconnus; ignorez-vous rien de ce qui merite d'être ſû par une perſonne de votre rang? Le Parnaffe n'a point d'endroits où vous ſoyez capable de vous égarer. Certes, MONSEIGNEUR, il eſt glorieux pour vous de pouvoir ainſi démêler les diverſes routes d'une contrée où vous vous êtes arrêté ſi peu. Que ſi votre goût peut donner le prix aux beautés de la Poëſie, il le peut bien mieux donner à celles de l'Eloquence. Je vous ai entendu juger de nos Orateurs avec un diſcernement qu'on ne peut aſſez admirer; tout cela ſans autre ſecours que celui d'une bien-heureuſe naiſſance, & par des talens que vous ne tenez ni des Précepteurs ni des Livres. C'eſt aux lumières nées avec vous, que vous êtes redevable de ces progrès dont tout le monde s'eſt étonné. Ce qui conſume la vie de pluſieurs

Vieil-

Vieillards enchaînez aux Livres dès leur enfance, la jeunesse d'un Prince l'a fait : & nous l'avons vû , & la Renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de votre savoir celui de ces mœurs si pures, & d'une sagesse qui est la fille du tems chez les autres, & qui le devance chez vous. Un mérite si singulier a été universellement reconnu. Celui qui dispense les trésors du Ciel , & le Monarque qui par ses armes victorieuses s'est rendu l'Arbitre de l'Europe , ont concouru de faveurs & d'estime pour vous élever. Après des témoignages d'un si grand poids , mes louanges seroient inutiles à votre gloire. Je ne dois ajouter ici qu'une protestation respectueuse d'être toute ma vie, &c.





DE LA CAPTIVITE' DE S. MALC.

REINE des esprits purs , Protectrice puissante ,
 Qui des dons de ton Fils rends l'ame jouissante ,
 Et de qui la faveur se fait à tous sentir ,
 Procurant l'innocence ou bien le repentir ;
 Mere des Bien-heureux ; Vierge enfin , je t'implore :
 Fais que dans mes Chançons aujourd'hui je t'honore :
 Bannis-en ces vains traits , criminelles douceurs
 Que j'allois mendier jadis chez les neuf Sœurs.
 Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire.
 Je chante d'un Héros la vertu solitaire ,
 Ces déserts , ces forêts , ces antres écartez ,
 Des favoris du Ciel autrefois habitez .
 Les Lions & les Saints ont eu même demeure .
 Là , Malc prioit , jefûnoit , soupiroit à toute heure ,
 Pleuroit , non ses péchez , mais ceux qu'en notre cœur
 A versez le serpent dont Christ est le vainqueur .
 Malc avoit dans ces lieux confiné sa jeunesse ,
 Vivoit sous les conseils d'un Saint plein de sagesse ,
 Conservoit avec soin le trésor précieux
 Que nous tenons d'une eau dont la source est aux
 Cieux .

Les auteurs de ses jours descendus sous la tombe,
 Aux trésors temporels le jeune Saint succombe;
 Croit qu'on en peut jouir sans être criminel,
 Que souvent on tient d'eux l'héritage éternel;
 Qu'on n'a qu'à faire entrer par un pieux usage
 Les membres du Seigneur, & leur chef en partage.
 Funeste appas de l'or, moteur de nos desseins,
 Que ne peux-tu sur nous, si tu plais même aux
 Saints;

Malc annonce au vieillard censeur de sa jeunesse,
 Qu'il va de ses ayeux recueillir la richesse;
 Qu'il tâche d'empêcher que des biens assez grands
 Ne soient mal dispensés par d'avares parens;
 Qu'il veut fonder un cloître & destine le reste
 A vivre sans éclat, toujours simple & modeste,
 Donnant un saint exemple, & par ses soins pieux
 Peut-être plus utile au siècle qu'en ces lieux.
 Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise
 Je vous ouvre mon cœur touchant votre entreprise
 Où vous exposez-vous, & qu'allez-vous tenter?
 En de nouveaux périls pourquoi vous rejeter?
 De triompher toujours seriez-vous bien capable?
 Ah! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable;
 Sinon, votre imprudence a déjà mérité
 Les reproches d'un Dieu justement irrité.
 Fuyez, fuyez, mon Fils, le monde & ses amorces:
 Il est plein de dangers qui surpassent vos forces.

Fuyez l'or: mais fuyez encor d'autres appas:
 On ne fort qu'en fuyant vainqueur de ces combats.
 La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes?
 Quoi! vous hazarderiez le fruit de tant de larmes,
 Et celui de ce sang qu'un Dieu versa pour vous!
 A ces mots le vieillard se jette à ses genoux.
 Malc le quitte en pleurant; triste & funeste absence.
 Il abandonne au sort sa fragile innocence;
 S'engage en des chemins pleins de périls & longs.
 D'Edesse à Béroé sont de vastes sablons:
 L'Astre dont les clartez font esclaves du monde,
 Parcourt avec ennui cette plaine inféconde.
 S'il y voit quelque objet, c'est un objet d'horreur.
 Maint Arabe voisin y portoit la terreur.
 Du Passant égorgé le corps sans sépulture
 D'un ventre carnassier devenoit la pâture.
 On voyoit succéder en ces cruels séjours
 Aux brigands les Lions, aux Lions les Vautours.
 Marcher seul en ces lieux eût eu de l'imprudence:
 La Fortune joint Malc à des gens sans défense.
 Peu de jeunesse entre eux, force vieillards craintifs.
 Femmes, famille, enfans aux cœurs déjà captifs.
 Ils traversoient la plaine aux Zéphirs inconnue,
 Un gros de Sarrazins vient s'offrir à leur vûe,
 Milice du Démon, gens hideux & hâgards,
 Engeance qui portoit la mort dans ses regards.
 La cohorte du Saint d'abord est dispersée.

Equi-

Equipage, trésors, jeune épouse est laissée.
Telle fuit la Colombe, oubliant ses amours
A l'aspect du Milan qui menace ses jours.
Telle l'ombre d'un Loup dans les verds pâturages,
Ecarte les troupeaux attentifs aux herbages.
Les Compagnons de Malc épanchés par ces champs,
Tomboient sans résister sous le fer des brigands.
De toutes parts l'horreur regnoit en ce spectacle.
La proie apportoit seule au meurtre de l'obstacle.
Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer,
Perdoient d'un an de peine en un jour le loyer.
Les Peres chargez d'ans laissant leurs tendres gages,
Fuyoient leur propre mort en ces funestes plages,
Et pour deux jours de vie abandonnoient un bien
Près de qui vivre un siècle aux vrais Peres n'est rien.
L'Amant & la Compagne à ses vœux destinée,
Quittoient le doux espoir d'un prochain hymenée;
Malheureux ! l'un fuyoit ; on eût vu ses amours
Lui tendre en vain les bras implorans son secours.
Une Dame encor jeune & sage en sa conduite,
Aux yeux de son Epoux dans les fers fut réduite.
Le Mari se sauva regrettant sa moitié.
La femme alla servir un Maître sans pitié.
Au Chef de ces brigands elle échût en partage ;
Cet homme possédoit un fertile héritage,
Et de plusieurs troupeaux dans l'ardente saison

Vendoit à ses voisins le croît & la toison.

Notre Héros suivit la Dame en servitude.

Ce fut lors; mais trop tard, que pour sa solitude,

Pour son cher Directeur, & ses sages avis

Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.

Forêts, s'écrioit-il, retraites du silence,

Lieux, dont j'ai combattu la douce violence,

Angéliques Citez d'où je me suis banni,

Je vous ai méprisés, déserts, j'en suis puni.

Ne vous verrai-je plus ? Quoi, songe, tu t'envoles!

O Malc, tu vois le fruit de tes desseins frivoles:

Verse des pleurs amers, puisque tu t'es privé

De ces pleurs bienheureux où ton cœur s'est lavé.

Ainsi Malc regrettoit sa fortune passée.

Cependant des brigands la proye est entassée.

On l'emporte à grand bruit: ils s'en vont triomphans.

Leur Chef voulut que Malc adorât ses enfans,

Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques,

Qu'en voyant sous ses pieds les têtes des Monarques.

Un Arabe exigea ce superbe tribut.

Si Malc s'en défendit, s'il l'osa, s'il le pût,

S'il en subit la loi sans peine & sans scrupule,

C'est ce qu'en ce récit l'Histoire dissimule.

Bien qu'à peine la Dame achevât son printemps,

Que son teint eût des jours aussi frais qu'éclatans,

L'Arabe n'en fit voir qu'une estime légère.

Il lui donna l'emploi d'une simple Bergere,

Avec

Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux.
 Bien-tôt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.
 Le saint couple cherchoit les lieux les plus sauvages,
 S'approchoit des rochers, s'éloignoit des rivages;
 Lui-même il se fuyoit; & jamais dans ces bois
 Les Echos n'ont formé de concerts de leur voix.
 Aux jours où l'on faisoit des vœux pour l'abondance,
 Ils ne paroissent point aux jeux ni dans la danse:
 On ne les voyoit point à l'entour des hameaux
 Mollement étendus dormir sous les ormeaux.
 Les entretiens oisifs & féconds en malicés,
 Du mercenaire esclave ordinaires délices,
 Etoient fuis avec soin de nos nouveaux Bergers;
 Ils n'envioient point l'heur des troupeaux étrangers.
 Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prieres,
 Ni la main du sommeil n'abbaissa leurs paupieres.
 La nuit se passoit toute en vœux, en oraison.
 Dès que l'Aube empourproit les bords de l'horison,
 Ils menoient leurs troupeaux loin de toutes approches.
 Malc aimoit un ruisseau coulant entre des roches.
 Des cédres le couvroient d'ombrages toujours verts:
 Ils défendoient ce lieu du chaud & des hyvers.
 De degrez en degrez l'eau tombant sur des marbres
 Méloit son bruit aux vents engouffrez dans les arbres.
 Jamais désert ne fut moins connu des Humains.
 A peine le Soleil en favoit les chemins.
 La Bergere cherchoit les plus vastes campagnes:

Là ses seules Brebis lui servoient de compagnes.
 Les vents en sa faveur leur offroient un air doux.
 Le Ciel les préservoit de la fureur des Loups ;
 Et gardant leurs toisons exemptes de rapines,
 Ne leur laissoit payer nul tribut aux épines.
 Dans les Dédales verds que formoient les hailliers,
 L'herbe tendre, le thim, les humbles violiers,
 Présentent aux troupeaux une pâture exquise.
 En des lieux découverts notre Bergere assise,
 Aux injures du hâle exposoit ses attraits,
 Et des pensers d'autrui se vengeoit sur ses traits.
 Sa beauté lui donnoit d'éternelles alarmes.
 Ses mains avec plaisir auroient détruit ses charmes.
 Mais, n'osant attenter contre l'œuvre des Cieux,
 Le Soleil se chargeoit de ce crime pieux.
 O vous, dont la blancheur est souvent empruntée,
 Que d'un soin différent votre âme est agitée!
 Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,
 De ses dons naturels au moins contentez-vous.
 Tandis que la Bergere en extase ravie
 Prioit le Saint des Saints de veiller sur sa vie,
 Les Ministres divins veilloient sur son troupeau.
 Quelquefois la quenouille & l'artiste fuseau
 Lui délassoient l'esprit, & pour reprendre haleine
 De ses propres moutons elle filoit la laine.
 Pendant qu'elle goûtoit ce plaisir innocent,
 Tournant par fois les yeux sur son troupeau paissant,

Que

Que vous êtes heureux, peuple doux ! disoit-elle ;
 Vous passez sans péché cette course mortelle.
 On louë en vous voyant celui qui vous a faits :
 Et nous, de qui les cœurs sont enclins aux forfaits,
 Laissons languir sa gloire ; & d'un foible suffrage
 Ne daignons relever son nom ni son ouvrage.
 Cheres Brebis, passez ; cueillez l'herbe & les fleurs.
 Pour vous l'Aube nourrit la terre de ses pleurs.
 Vivez de leurs présens ; inspirez-nous l'envie
 D'éviter les repas qui vous coûtent la vie ;
 Misérables Humains, semence de Tyrans,
 En quoi différez-vous des monstres dévorans ?
 Tels étoient les pensers de la sainte Héroïne.
 Pour Malc, il méditoit sur la triple origine
 De l'homme florissant, déchû, puis rétabli.
 Du premier des Mortels la faute est en oubli :
 Le Ciel pour Lucifer garde toujours sa haine.
 Dieu tout bon, disoit Malc, si ton Fils par sa peine
 M'a sauvé de l'Enfer, m'a remis dans mes droits,
 Garde-moi de les perdre une seconde fois.
 Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent.
 Je suis dans les périls, mille maux m'environnent,
 L'esclavage, la crainte, un Maître menaçant ;
 Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant.
 Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente
 Une Compagne sainte, il est vrai ; mais charmante.
 Son exemple est puissant, ses yeux le sont aussi ;
 De conduire les micas, Seigneur, prends le souci.

Le Ciel combloit de dons cette humble modestie.
 L'ame de nos Bergers du péché garentie
 Ne se contentoit pas de l'avoir évité.
 Qu'avons-nous, disoient-ils, jusques-là mérité ?
 Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.
 Aide-nous, rends nos cœurs en vertu plus fertiles.
 Fais-nous suivre la main qui nous a secourus.
 Tu combattis pour nous, tu souffris, tu mourus ;
 Nous vivons, nous passons nos jours dans l'espérance :
 Nos délices feront le prix de ta souffrance.
 Ne nous feras-tu point imiter ces travaux ?
 Quand auras-tu, Seigneur, tes enfans pour rivaux ?
 Si cette ambition te semble condamnable,
 C'est l'amour qui la cause ; il rend tout pardonnable.
 Oui, Seigneur, nous t'aimons, nous l'osons protester :
 Mais si l'effet ne suit, que sert de s'en vanter ?
 Il faut porter ta Croix, goûter de ton Calice,
 Couvrir son front de cendre, & son corps d'un cilice.
 Tandis qu'ils se matoient par ces saintes rigueurs,
 Leurs troupeaux prospéroient aussi-bien que leurs
 cœurs.
 L'Arabe en profitoit sans en savoir la cause.
 Ce brigand pour le gain employant toute chose ;
 Vouloit les engager par de plus forts liens.
 Il crut que de s'enfuir ayans mille moyens,
 Ils se pourroient enfin soustraire à l'esclavage ;
 Qu'il falloit joindre aux fers les nœuds du mariage.
 Leur amour lui seroit un gage suffisant,
 Les doux fruits dont l'hymen leur seroit un présent

Augmenteroient ses biens , l'auroient encor pour
Maître.

Humains, cruels Humains, faut-il procurer l'être
Afin que ce bien-fait enchaîne un innocent ?

Et ne se sauroit-il affranchir en naissant ?

L'Arabe ayant ainsi double profit en vûë,

Donne aux chastes Bergers une alarme imprévûë;

Leur propose à tous deux un lien plein d'horreur.

Ne nous fais point , dit Malc , tomber dans cette
erreur.

Celle que tu me veux joindre par l'hyménée

D'un légitime Epoux suivoit la destinée.

Tu la lui vins ravir; tu le pus par ta Loi.

Nous ne nous plaignons point de nos fers ni de toi.

Redouble la rigueur d'un joug involontaire:

Mais puisque notre Dieu nous défend l'adultère,

Laisse-nous résister à ton vouloir impur.

Notre innocence t'est un gage bien plus sûr.

Quel service attends-tu de nous, quand notre zèle

N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle ?

Si tu crains qu'étant bons nous ne quittions tes chams;

Te fieras-tu sur nous, quand nous serons méchans ?

L'Arabe à ce discours se sent transporter d'ire:

Vil esclave, dit-il, tu m'oses contredire !

Meurs ou cède; obéis; & garde désormais

De m'alléguer ton Dieu que je ne crus jamais.

Aussi-tôt de son glaive il dépouille la lame:

Et Malc épouvanté s'approche de la Dame.

Le soir on les enferme en un lieu sans clartez.

Leur mariage n'eut que ces formalitez.

On n'y vit point d'Hymen ni de Junon paroître.

Friboles Déitez qui nous devez votre être,

Vous n'accourutes pas, comment l'auriez-vous pu?

Vous n'êtes que des noms dont le charme est rompu.

Notre couple étant seul eut recours aux prières.

Tous deux avoient besoin de grâces singulieres.

Ils ne s'étoient point vûs encor dans ces dangers;

Non que portant leurs pas loin des autres Bergers,

L'Enfer n'eût quelquefois leur perte conspirée,

Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée,

Ne s'écartoit jamais de la divine Loi.

Le Berger cette nuit se défia de soi.

Sa crainte incontinent de désespoir suivie,

Pour sauver sa pudeur mit en danger sa vie:

Et le même couteau qui dans mille besoins

L'aidoit à s'acquitter de ses champêtres soins;

Ce couteau, dis-je, alloit du Saint couper la trame;

L'Imprudent Malc voulant mettre à couvert son ame,

S'en alloit de sa main la livrer au Démon;

Fureur qui n'étoit pas indigne de pardon.

La lueur de l'acier avertit la Bergere.

Que vois-je, cria-t-elle! O Ciel? qu'allez-vous faire?

Je vais, répondit Malc, prévenir les combats

D'un œil toujours présent, & toujours plein d'appas.

Nous ne nous fuirons plus: notre ame est condamnée

Aux dangers qu'à sa suite entraîne l'hymenée.

Malgré nous désormais nous vivrons en commun:

Deux parcs nous hébergeoient, nous n'en aurons

plus qu'un,

He-

Helas ! qui l'auroit cru que cette inquiétude
 Nous chercherait au fond d'un âpre solitude ?
 J'apprends à la fin que le Ciel irrité
 N'abandonne nos cœurs à leur fragilité.
 Cette faute entre Epoux nous semblera légère.
 Il faut espérer mieux, dit la chaste Bergère.
 Dieu ne quittera pas ses enfans au besoin.
 Si mon sexe est fragile il en prendra le soin.
 Vous ai-je donné lieu d'en être en défiance ?
 Qu'ai-je fait pour causer cette injuste croyance ?
 Votre soupçon m'outrage ; & vous avez dû voir
 Que je fais sur mes sens garder quelque pouvoir.
 Quand mon cœur auroit peine à s'en rendre le maître,
 Êtes-vous mon Epoux, & le pouvez-vous être ?
 Nous a-t-on pu lier sans savoir si la mort
 M'a ravi ce mari qui m'attache à son sort ?
 Vous vous alarmez trop pour un vain hymenée.
 Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
 Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous
 Comme frère en secret, en public comme époux.
 Ainsi vécut toujours mon mari véritable ;
 Et si la qualité de Vierge est souhaitable,
 Je la suis : j'en fis vœu toute petite encor.
 Malgré les loix d'Hymen j'ai gardé ce trésor.
 Après l'avoir sauvé d'un amour légitime,
 Voudrois-je maintenant le perdre par un crime ?
 Non, Malc, je ne crois pas que le Ciel le souffre.
 Il m'en empêcheroit, quelque appas qui s'offre.
 Ne craignez plus, vivez ; l'Eternel vous pardonne.

Estimez-vous si peu cet être qu'il vous donne ?
 Votre corps est à lui ; ses mains l'ont façonné :
 Le droit d'en disposer ne vous est point donné.
 Quelle imprudence à vous de finir votre course
 Par le seul des péchez qui n'a point de ressource !
 Toute faute s'expie ; on peut pleurer encor :
 Mais on ne peut plus rien s'étant donné la mort.
 Vivez donc ; & tâchons de tromper ces barbares.
 Le Saint ne put trouver de termes assez rares
 Pour rendre grace au Ciel , & louer cette Sœur
 Dont la sagesse étoit égale à la douceur.
 Cette nuit s'acheva comme les précédentes ,
 Dieu leur fit employer en prieres ardentes
 Des momens que l'on croit innocemment perdus ,
 Quand le somme a sur nous ses charmes répandus ,
 Le lendemain l'Arabe en ses champs les renvoye
 Là montrant aux Bergers une apparente joye ,
 Les larmes , les soupirs , & les austéritez ,
 Quand ils se trouvoient seuls , faisoient leurs voluptez ,
 En eux-mêmes souvent ils cherchoient des retraites.
 On ne s'apperçût point de ces peines secrètes :
 Chacun crut qu'ils s'aimoient d'un amour conjugal
 Aucun plaisir au leur ne sembloit être égal.
 On se le proposoit tous les jours pour exemple ;
 Et lorsque deux Epoux étoient conduits au Temple ,
 Que le Ciel , disoit-on , afin de vous combler ,
 Fasse à l'hymen de Malc le vôtre ressembler.
 Le saint couple à la fin se lassé du mensonge.
 En de nouveaux ennuis l'un & l'autre se plonge.

Toute

Toute feinte est fujet de scrupule à des Saints:
 Et quel que soit le but où tendent leurs desseins,
 Si la candeur n'y regne ainsi que l'innocence,
 Ce qu'ils font pour un bien leur semble être une
 offense.

Malç à ces sentimens donnoit un jour des pleurs.
 Les larmes qu'il verfoit, faisoient courber les fleurs.
 Il vit auprès d'un tronç des légions nombreuses
 De fourmis qui sortoient de leurs cavernes creuses.
 L'une pouffoit un faix; l'autre prêtoit son dos,
 L'amour du bien public empêchoit le repos.
 Les chefs encourageoient chacun par leur exemple.
 Un du peuple étant mort, notre Saint le contemple
 En forme de convoi soigneusement porté
 Hors les toits fourmillans de l'avare Cité.
 Vous m'enseigniez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre.
 Ce n'est pas pour soi seul qu'ici bas on doit vivre.
 Vos greniers sont témoins que chacune de vous
 Tâche à contribuer au commun bien de tous.
 Dans mon premier désert j'en pouvois autant faire;
 Et sans contrevenir aux vœux d'un Solitaire,
 L'exemple, le conseil, & le travail des mains
 Me pouvoient rendre utile à des troupes de Saints.
 Aujourd'hui je languis dans un lâche esclavage.
 Je fers pour conserver des jours de peu d'usage.
 Le monde a bien besoin que Malc respire encor!
 Vil esclave, tu ments pour éviter la mort!

Que ne résistois-tu, quand on força ton ame
 A se voir exposée aux beautés d'une femme ?
 Lorsqu'il ne fut plus temps tu courus au trépas.
 Quitte, quitte des lieux où Christ n'habite pas.
 Avec ses ennemis veux-tu passer ta vie ?
 Il déclare à la Sainte aussi-tôt son envie,
 Va s'asseoir auprès d'elle, & lui parle en ces mots.
 Ma Sœur, je me souviens que vos sages propos
 Déjà plus d'une fois m'ont retiré de peine.
 N'aguere, en conduisant mon troupeau dans la plai-
 ne,

Je songeois à l'état où le fort nous réduit.
 Quel est de nos travaux l'espérance & le fruit ?
 Rien que de prolonger le cours de nos miseres,
 Et vieillir, s'il se peut, sous des ordres sévères.
 Voilà dedans ces lieux le but de notre emploi.
 Nous y vivons pour vivre; est-ce assez ? Dites-moi.
 Faut-il pas consacrer à l'auteur de son être
 Tous ses soins, tout son temps, enfin tout ce qu'un
 Maître

Et qu'un Pere à la fois uniquement chéri
 Exige de devoirs d'un couple favori ?
 Dieu nous comble tous deux de ses faveurs célestes.
 Il nous a dégagés de cent pièges funestes.
 Sa grace est notre guide ainsi que notre appui.
 Nous ne perséverons dans le bien que par lui.
 Allons nous acquitter de ce bien-fait immense.
 Ici le jour finit, & puis il recommence,
 Sans que nous bénissions le saint Nom qu'à demi,
 Ne vivant pas pour Dieu, mais pour son ennemi.

Ma

Ma Sœur, si nous cherchions de plus douces demeures ?

Je vous ai fait récit quelquefois de ces heures,
Qu'en des lieux séparés de tout profane abord
Je passois à louet l'arbitre de mon sort.

Alors j'avois pitié des heureux de ce monde.
Maintenant j'ai perdu cette paix si profonde.
Mon cœur est agité malgré tous vos avis.

Je ne me repens pas de les avoir suivis.
Mais enfin jetez l'œil sur l'état où nous sommes.
Vous êtes exposée aux malices des hommes.

Je n'ai plus de mes bois les saintes voluptez.
Ne reviendront-ils point ces biens que j'ai quittez ?
Ah, si vous jouissiez de leur douceur exquise !

La fuite, direz-vous, ne nous est pas permise.
De notre liberté l'Arabe est possesseur.

Et quel droit a sur nous un cruel ravisseur ?
Brisons ses fers, fuyons sans avoir de scrupule.
Le mal est bien plus grand, lorsque l'on dissimule.

Quelque prétexte qu'ait un mensonge pieux,
Il est toujours mensonge, & toujours odieux.
Allons vivre sans feinte en ces forêts obscures,

Où j'ai trouvé jadis des retraites si sûres.
Ne tentons plus le Ciel: ayons une humble peur.

Je vous promets des jours tout remplis de douceur.
Il se tut, aussi-tôt la prudente Bergère

Approuve les conseils que le Saint lui suggère.

Il fait choix de deux boucs les plus grands du troupeau.

Les tuë, ôte les chairs ; change en outre leur peau.
 Notre couple s'en sert à traverser des ondes
 Dont il falloit franchir les barrières profondes.
 Le courant les poussa bien loin sur l'autre bord.
 Tous deux marchent en hâte où les guide leur sort.
 Ils avoient achevé quatre stades à peine,
 Quand trahis par leurs pas imprimez sur l'arene
 Ils entendent de loin des chameaux & du bruit ;
 Tournent tête ; & voyant que leur Maître les suit
 Se pressent, mais en vain ; tout ce qu'ils pûrent fai-
 re

Fut de gagner un antre affreux & solitaire ;
 Triste séjour de l'ombre : en ses détours obscurs
 Regnoit une Lionne hôtesse de ses murs.
 Elle y conçût un Fan unique & tendre gage
 Des brûlantes ardeurs du Roi de cette plage.
 Mere nouvellement on l'eût vûë allaiter
 Celui qu'elle venoit en ces lieux d'enfanter.
 Mais comment l'eût-on vûë ? A peine la lumière
 Osoit franchir du seuil la démarche première.
 Par cent cruels repas cet antre diffamé
 Se trouvoit en tout temps de carnage semé.
 Le saint couple frémit, & s'arrête à l'entrée.
 Ils n'osent pénétrer cette horrible contrée,
 Ils cherchent quelque coin en tâtant & craintifs.
 L'Arabe croit déjà tenir ses fugitifs.
 Il n'avoit avec lui pour escorte & pour guide
 Qu'un Esclave fidèle, adroit, & peu timide.
 Va me querir, dit-il, ce couple qui s'enfuit,

Le cimenterre au poing l'Esclave entre avec bruit.
 La Lionne l'entend, rugit, & pleine d'ire
 Accourt, se lance à lui, l'abbat, & le déchire.
 De son séjour si long le Maître est étonné;
 Et d'un courroux aveugle aussi-tôt entraîné,
 Est-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde?
 Quoi, je n'ai pas encor cette troupe fuyarde?
 Enfans de l'infortune, esprits nez pour les fers,
 Je vous irai chercher tous trois jusqu'aux enfers.
 Dans le goufre à ces mots l'ardeur le précipite.
 Sa colere a bien-tôt le sort qu'elle mérite.
 A peine il est entré que les cruelles dents
 Et les ongles félons s'impriment dans ses flanca.
 Les Saints, loin d'en avoir une secrète joye,
 Du parti le plus fort craignent d'être la proye,
 Font des vœux pour l'Arabe, & tous deux soupirans
 Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans:
 Mais des supôts de Bél l'ame aux feux consacrée,
 Victime nécessaire à l'Enfer est livrée.
 Le Maître & son Esclave attendans le trépas
 Gisent ensanglantez, la mort leur tend les bras.
 La cruelle moitié du monstre de Libye
 Traîne en ses magazins leurs deux corps où la vie
 Cherche encore un refuge, & quitte en gémissant
 Les hôtes que du Ciel elle obtint en naissant.
 Le lionceau se baigne en leur sang avec joye.
 Il ne fait pas rugir, & s'instruit à la proye.
 Digne de ces leçons il commence à goûter
 Les meurtres qu'il ne peut encore exécuter.

Après

Après qu'il a joui du crime de sa mere,
 Et qu'ils ont assouvi leur faim & leur colere,
 La lionne repense à ces actes sanglans,
 Emporte en d'autres lieux son fan avec les dents,
 Quitte l'obscur séjour, & se sentant coupable,
 Encor que faite au meurtre & de crainte incapable
 Elle fait, & confie aux plus âpres rochers
 Du cruel nourriffon les jours qui lui sont chers.
 Malc cherche aussi-bien qu'elle un plus certain azile.
 L'abord de ce séjour lui semble trop facile.
 L'odeur des animaux, la piste de leurs pas,
 La vengeance & le bruit de ces cruels trépas,
 Tout lui fait redouter qu'une troupe infidelle
 N'évente les secrets que cet antre recèle,
 Ne trouve l'innocent, en cherchant les auteurs
 De l'attentat commis sur les persécuteurs.
 La faim même qui rend les Saints ses tributaires,
 Fait sortir nos Héros de ces lieux solitaires.
 Loin du peuple profane ils vont finir leurs jours.
 Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.
 Là le couple pieux aussi-tôt se sépare,
 De leur mensonge saint l'offense se répare.
 Cet hymen se dissoud; la Dame entre en un lieu.
 Où cent Vierges ont pris pour Epoux le vrai Dieu.
 Dans un Cloître éloigné Malc s'occupe au silence;
 Et s'il n'alloit par fois régler la violence
 Dont la chaste recluse embrasse l'oraison,
 Sa retraite pourroit s'appeller sa prison.
 Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence :

C'est

C'est le seul dont ses vœux demandent l'abondance.
 Plus Ange que Mortel, il se prive des biens
 Qui font de notre corps agréables soutiens.
 Ce jeûne rigoureux n'accourcit point sa vie.
 Des deux flambeaux du Ciel la course entre-suivie,
 A long-temps ramené la peine & le repos,
 Le repos aux Humains, la peine au saint Héros,
 Sans qu'il semble approcher du terme de sa course.
 De son zèle fervent l'inépuisable source
 Fomente la chaleur qui retarde sa mort.
 Près d'un siècle d'hivers n'a pû l'éteindre encor.
 Jérôme en est témoin, ce grand Saint dont la plume
 Des faits du Dieu vivant expliqua le volume.
 Il vit Malc, il apprit ces merveilles de lui;
 Et mes légers accords les chantent aujourd'hui.
 Qui voudra les savoir d'une bouche plus digne,
 Lise chez Dandilli cette aventure insigne.
 Jérôme l'écrivoit, lorsque le Peuple Franc
 Du bonheur des Romains arrêtoit le torrent.
 Je la chante en un tems où sur tous les Monarques
 Loù-Is de sa valeur donne d'illustres marques;
 Cependant qu'à l'envi sa rare piété,
 Fait au sein de l'Erreur regner la Vérité.
 Prince qui par son choix remis le culte aux Tem-
 ples,
 Qui t'acquis cet honneur par tes pieux exemples,
 Et que le haut savoir, le sang, & la vertu,

Ont

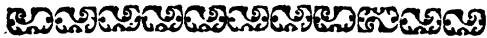
Ont dès les jeunes ans de pourpre revêtu,
Je t'offre ce récit foible fruit de mes veilles;
Mais s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,
Quel Homere osera placer devant ses vers
Ton Nom digne de vivre autant que l'Univers.





III.

P O È M E
DU QUINQUINA.



A MADAME LA DUCHESSE
DE BOUILLON.



C H A N T P R E M I E R.

JE ne voulois chanter que les Héros d'Esopé.
 Pour eux seuls en mes Vers j'invoquois Calliope.
 Même j'allois cesser, & regardois le port.
 La Raison me disoit que mes mains étoient lasses:
 Mais un ordre est venu plus puissant & plus fort
 Que la Raison: cet ordre accompagné de graces,
 Ne laissant rien de libre au cœur ni dans l'esprit,
 M'a fait passer le but que je m'étois prescrit.

Vous

Vous vous reconnoissez à ces traits, Uranie :
 C'est pour vous obéir, & non point par mon choix,
 Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,
 Disciple de Lucrece une seconde fois.
 Favorisez cet œuvre ; empêchez qu'on ne die
 Que mes Vers sous le poids languiront abatus :
 Protegez les enfans d'une Muse hardie,
 Inspirez-moi ; je veux qu'ici l'on étudie
 D'un présent d'Apollon la force & les vertus.

Après que les humains, œuvre de Prométhée,
 Furent participans du feu qu'au sein des Dieux
 Il déroba pour nous d'une audace effrontée,
 Jupiter assembla les Habitans des Cieux.
 Cette engeance, dit-il, est donc notre rivale !
 Punissons des humains l'infidèle artisan :
 Tâchons par tout moyen d'altérer son présent
 Sa main du feu divin leur fut trop libérale,
 Désormais nos égaux, & tout fiers de nos biens,
 Ils ne fréquenteront vos Temples ni les miens.
 Envoïons-leur de maux une troupe fatale,
 Une source de vœux, un fonds pour nos autels.
 Tout l'Olympe applaudit : aussi-tôt les mortels
 Virent courir sur eux avecque violence
 Pestes, fièvres, poisons répandus dans les airs.
 Pandore ouvrit sa boîte ; & mille maux divers
 S'en vinrent au secours de notre intempérance.

Un des Dieux fut touché du malheur des humains :
 C'est celui qui pour nous sans cesse ouvre les mains ;
 C'est Phœbus Apollon, de lui vient la lumière.

La chaleur qui descend du sein de notre mere,
 Les simples, leur emploi, la musique, les vers,
 Et l'or, si c'est un bien que l'or pour l'Univers.

Ce Dieu, dis-je, touché de l'humaine misere,
 Produit un remede au plus grand de nos maux :
 C'est l'écorce du Kin, seconde Panacée.

Loin des peuples connus Apollon l'a placée.
 Entre elle & nous s'étend tout l'empire des flots.
 Peut-être il a voulu la vendre à nos travaux ;
 Peut-être il la devoit donner pour récompense
 Aux hôtes d'un climat où régné l'innocence.

O toi qui produisis ce trésor sans pareil,
 Cet arbre ainsi que l'Or digne Fils du Soleil,
 Prince du double mont, commande aux neuf Pu-
 celles,

Que leur chœur pour m'aider députe deux d'entre
 elles.

J'ai besoin aujourd'hui de deux talens divers ;
 L'un est l'Art de ton Fils, & l'autre les beaux vers.

Le mal le plus commun ; & quelqu'un même as-
 sûre

Que seul on se peut dire ; un mal à bien parler,
 C'est la fièvre, autrefois espérance trop sûre
 A Cloton, quand ses mains se laissoient de filer.

Nous

Nous en avions en vain l'origine cherchée.
 On prédisoit son cours, on savoît son progrès,
 On déterminoit ses effets,
 Mais la cause en étoit cachée.

La fièvre, disoit-on, a son siège aux humeurs.
 Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs
 Jusqu'au cœur qui les distribue.
 Dans le sang dont la masse en est bientôt imbuë.
 Ces amas enflammez, pernicieux trésors,
 Sur l'aîle des esprits aux familles errantes,
 S'en vont infecter tout le corps,
 Sources de fièvres différentes.

Si l'humeur bilieuse a causé ces transports :
 Le sang véhicule fluide.
 Des esprits ainsi corrompus,
 Par des accès de tierce à peine interrompus,
 Va d'artere en artere attaquer le solide.
 Toutes nos actions souffrent un changement.
 Le têt & le cerveau piquez violemment
 Joignent à la douleur les songes, les chimeres,
 L'appétit de parler, effets trop ordinaires.
 Que si le venin dominant
 Se puise en la mélancolie,
 J'ai deux jours de repos, puis le mal survenant
 Jette un long ennui sur ma vie.

Ainsi parle l'Ecole, & tous ses Sectateurs.

Leurs

Leurs malades debout après force lenteurs
 Donnoient cours à cette doctrine,
 La Nature, ou la Médecine,
 Ou l'union des deux, sur le mal agissoit
 Qu'importe qui? l'on guérissoit.
 On n'exterminoit pas la fièvre, on la laissoit.
 Le bon tempérament, le féné, la saignée.
 Celle-ci, disoient-ils, ôtant le sang impur,
 Et non comme aujourd'hui des mortels dédaignée;
 Celui-là purgatif innocent & très-sûr ;
 (Ils l'ont toujours cru tel) & le plus nécessaire,
 J'entends le bon tempérament,
 Rendu meilleur encor par le bon aliment,
 Remettoient le malade en son train ordinaire.
 On se rétablissoit, mais toujours lentement.
 Une cure plus prompte étoit une merveille.
 Cependant la longueur minoit nos facultez.
 S'il restoit des impuretez,
 Les remedes alors de nouveau répétez,
 Cassé, rhubarbe, enfin mainte chose pareille,
 Et sur tout la diete, achevoient le surplus,
 Chassoient ces restes superflus,
 Relâchoient, resserroient, faisoient un nouvel hom-
 me;
 Un nouvel homme! un homme usé;
 Lors qu'avec tant d'apprêts cet œuvre se consom-
 me,

Le trésor de la vie est bientôt épuisé.

Je ne veux pour témoins de ces expériences,
 Que les peuples sans loix, sans art, & sans sciences.
 Les remèdes fréquens n'abrogent point leurs jours,
 Rien n'en hâte le long & le paisible cours.
 Telle est des Iroquois la gent presque immortelle.
 La vie après cent ans chez eux est encor belle.
 Ils lavent leurs enfans aux ruisseaux les plus froids.
 La Mère au trouc d'un arbre, avecque son carquois,
 Attache la nouvelle & tendre créature;
 Va sans art apprêter un mets non acheté:
 Ils ne trafiquent point des dons de la nature,
 Nous vendons cher les biens qui nous ont peu coûté.
 L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.
 Enfin il faut mourir; car sans ce commun sort
 Peut-être ils se mettroient à l'abri de la mort
 Par le secours de l'ignorance.

Pour nous, fils du savoir, ou pour en parler
 mieux,
 Esclaves de ce don que nous ont fait les Dieux,
 Nous nous sommes prescrit une étude infinie.
 L'art est long, & trop courts les termes de la vie;
 Un seul point négligé fait errer aisément.
 Je prendrai de plus haut tout cet enchaînement,
 Matière non encor par les Muses traitée,

Rouj

Route qu'aucun mortel en ses Vers n'a tentée ;
 Le dessein en est grand, le succès mal aisé ;
 Si je m'y perds, au moins j'aurai beaucoup osé.

Deux portes sont au cœur ; chacune a sa valvule.
 Le sang , source de vie, est par l'une introduit ;
 L'autre huisserie permet qu'il sorte & qu'il circule.
 Des veines sans cesser aux arteres conduit.
 Quand le cœur l'a reçu, la chaleur naturelle
 En forme ces esprits qu'animaux on appelle.
 Ainsi qu'en un creuset il est raréfié.
 Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié ;
 En atomes extrait quitte la masse entière,
 S'exhale, & fort enfin par le reste attiré.
 Ce reste r'entre encore, est encore épuré ;
 Le Chile y joint toujourns matiere sur matiere.
 Ces atomes font tout ; par les uns nous croissons,
 Les autres des objets touchez en cent façons,
 Vont porter au cerveau les traits dont ils s'empren-
 gnent,

Produisent la sensation.

Nulles prisons ne les contraignent ;

Ils sont toujourns en action.

Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuent,
 C'est l'état de la veille ; & réciproquement,
 Si têt que moins nombreux en force ils diminuent.
 Les fils des nerfs lâchez font l'assoupissement.

Le sang s'acquitte encor chez nous d'un autre
office.

En passant par le cœur il cause un battement.

C'est ce qu'on nomme pouls, sûr & fidele indice

Des degrez du fiévreux tourment.

Autant de coups qu'il réitere;

'Autant & de pareils vont d'artere en artere

Jusqu'aux extrémitez porter ce sentiment.

Notre santé n'a point de plus certaine marque

Qu'un pouls égal & modéré;

Le contraire fait voir que l'être est altéré,

Le foible & l'étouffé confine avec la Parque,

Et tout est alors déploré.

Que l'on ait perdu la parole,

Ce trucheman pour nous dit assez notre mal,

'Assez il fait trembler pour le moment fatal:

Esculape en fait sa bouffole.

Si toujourn le Pilote a l'œil sur son aimant,

Toujourn le Médecin s'attache au battement,

C'est sa guide; ce point l'assûre & le console

En cetté mer d'obscuritez,

Que son art dans nos corps trouve de tous côtez.

Ayant parlé du pouls, le frisson se présente.

Un froid avant-coureur s'en vient nous annoncer.

Que le chaud, de la fièvre, aux membres va passer.

Le cœur le fomentoit, c'est au cœur qu'ils augmentent.

Et

Et qu'enfin parvenant jusqu'à certain excès,
Il acquiert un degré qui forme les accès.

Si j'excellois en l'art où je m'applique,
Et que l'on pût tout réduire à nos sons,
J'expliquerois par raison mécanique
Le mouvement convulsif des frissons,
Mais le talent des doctes nourrissons
Sur ce sujet veut une autre manière.
Il semble alors que la machine entière
Soit le jouët d'un démon furieux.
Mufe, aide-moi, vien sur cette matière
Philosopher en langage des Dieux.

Des portions d'humeur grossière
Quelquefois compagnes du sang
Le suivent dans le cœur sans pouvoir en passant
Se subtiliser de manière
Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.
Un sang plus pur s'échauffe avec plus de vitesse.
L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôtesse.
Le temps l'y fait aussi beaucoup mieux imprimer.
Le bois verd, plein d'humeurs, est long à s'alu-
mer:
Quand il brûle l'ardeur en est plus véhémente.
Ainsi ce sang chargé repassant par le cœur

S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente.

Ce degré c'est la fièvre. A l'égard des retours
A certaine heure, en certains jours,
C'est un point inscrutable, à moins qu'on ne le
fonde

Sur les momens prescrits à cuire ou consumer
L'aliment ou l'humeur qui s'en est pu former.

Il n'est merveille qui confonde
Notre Raïson aveugle en mille autres effets
Comme ces temps marquez où nos maux sont su-
jets.

Vous qui cherchez dans tout une cause sensible,
Dites-nous comme il est possible

Qu'un corps dans le désordre amène réglément.
L'accès, ou le redoublement.

Pour moi, je n'oserois entrer dans ce Dédale;
Ainsi de ces retours je laisse l'intervalle:

Je reviens au frisson, qui du défaut d'esprits
Tient sans doute son origine.

Les muscles moins tendus comme étant moins rem-
plis,

Ne peuvent lors dans la machine
Tirer leurs opposez de même qu'autrefois,
Ni ceux-ci succéder à de pareils emplois.
Tout le peuple mutin, léger, & téméraire,
Des vaisseaux mal fermés en tumulte sortant,

Cause chez nous dans cet instant

Un mouvement involontaire.

Le peu qui s'en produit sort du lieu non gonflé,
 Comme on voit l'air fortir d'un balon mal enflé.
 La valvule en la veine au balon la languette,
 Geoliere peu soigneuse à fermer la prison
 Laisse enfin échaper la matiere inquiète,
 Aussi-tôt les esprits agitent sans raison,
 Deçà, delà, par tout où le hazard les pousse,
 Notre corps qui frémit à leur moindre secousse.
 Le malade ressemble alors à ces vaisseaux
 Que des vents opposez, & de contraires eaux
 Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent;
 Les Ministres d'Æole & le flot les agitent,
 Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous mo-
 mens,

Frêle & triste jouët de la vague & des vents.

En tel & pire état le frisson vient réduire
 Ceux qu'un chaud véhément menace de détruire.
 Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier
 Qui ne semble être près du naufrage dernier.
 De divers ennemis à l'envi nous traversent,
 Malheureuse carriere où ces Démonz s'exercent.

Si le mal continuë, & que d'aucun repos

La fièvre n'ait borné ses funestes complots,

Dans les Fébricitans il n'est rien qui ne pêche:

Le palais se noircit, & la langue se sèche,
 On respire-avec peine, & d'un fréquent effort
 Tout s'altere : & bien-tôt la Raison prend l'effort.
 Le Médecin confus redouble ses allarmes.

Une famille toute en larmes
 Consulte ses regards : il a beau deguifer,
 Aucun des assistans ne s'y laisse abuser.
 Le malade lui-même a l'œil sur leur visage.
 Tout ce qui l'environne est d'un triste présage;
 Sa moitié, des enfans, l'un l'appui de ses jours,
 Un autre entre les bras de ses chastes amours,
 Une fille pleurante, & déjà destinée
 Aux prochaines douceurs d'un heureux hymenée.
 Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.
 L'âme en soi se ramene, encor que nos desirs
 Rendroient à regret à des restes de vie.
 Douce lumière, hélas, me feras-tu ravie!
 Ame où t'envoies-tu sans espoir de retour?
 Le malade arrivé près de son dernier jour,
 Rappelle ces momens où personne ne songe
 Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.
 Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser :
 En vain ; car le transport à ce foible penser
 Fait bien-tôt succéder les folles rêveries,
 Le délire, & souvent le poison des furies.
 On tente l'émétique alors infructueux ;

Puis

Puis l'art nous abandonne au remede des vœux.
 Pandore, que ta boëte en maux étoit feconde!
 Que tu fûs tempérer les douceurs de ce monde!
 A peine en sommes-nous devenus habitans,
 Qu'entourez d'ennemis dès les premiers instans;
 Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière.
 On n'a pas le loisir de goûter la lumiere.
 Misérables humains, combien possédez-vous

Un présent si cher & si doux ?

Retranchez-en le tems dont Morphée est le maître,

Retranchez ces jours superflus

Où notre ame ignorant son être

Ne se sent pas encore, ou bien ne se sent plus:

Otez le tems des soins, celui des maladies,

Intermede fatal qui partage nos vies.

La fièvre quelquefois fait que dans nos maisons

Nous passons sans soleil trois retours de saisons.

Ce mal a le pouvoir d'étendre

Autant & plus encor son long & triste cours;

Un de ces trois cercles de jours

Se passe à le souffrir, deux autres à l'attendre.

Mais c'est trop s'arrêter à des sujets de pleurs,

Allons quelques momens dormir sur le Parnasse,

Nous en célébrerons avecque plus de grace

Le présent qu'Apollon oppose à ces malheurs.



S E C O N D C H A N T.

ENfin grace au démon qui conduit mes ouvrages,
 Je vais offrir aux yeux de moins tristes images,
 Par lui j'ai peint le mal, & j'ai lieu d'espérer
 Qu'en parlant du remede il viendra m'inspirer.
 On ne craint plus cette hydre aux têtes renaissantes,
 La fièvre exerce en vain ses fureurs impuissantes,
 D'autres tems sont venus, Louis regne; & les Dieux
 Reservoient à son siecle un bien si précieux;
 A son siecle ils gardoient l'heureuse découverte
 D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque
 perte.

Nous n'avons pas toujours triomphé de nos maux:
 Le Ciel nous a souvent envoyé des travaux:
 D'autres tems sont venus; Louis regne: & la Parque
 Sera lente à trancher nos jours sous ce Monarque.
 Son mérite a gagné les arbitres du sort.
 Les destins avec lui semblent être d'accord.
 Durez bienheureux tems; & que sous ses auspices
 Nous portions chez les morts plus tard nos sacrifices.
 J'en conjure le Dieu qui m'inspire ces vers,
 Je t'en conjure aussi, Pere de l'Univers,
 Et vous, Divinitez aux hommes bienfaisantes,
 Qui tempérez les airs, qui regnez sur les plantes,

Cou-

Concurrez pour lui plaire; empêchez les humains:
 D'avancer leur tribut au Roi des peuples vains.
 J'enseigne là-dessus une nouvelle route:
 C'est le bien des mortels; que tout mortel m'écoute.

J'ai fait voir ce que croit l'Ecole & ses suppôts.
 On a laissé longtems leur erreur en repos.
 Le Quina l'a détruite, on suit des loix nouvelles.
 Arrête les humeurs; qu'elles péchent ou non,
 La fièvre est un levain qui subsiste sans elles:
 Ce mal si craint n'a pour raison
 Qu'un sang qui se dilate, & boût dans sa prison.

On s'est formé jadis une semblable idée
 Des eaux dont tous les ans Memphis est inondée.
 Plus d'un Naturaliste a cru
 Que les esprits nitreux d'un ferment prétendu
 Faisoient croître le Nil, quand toute eau se renferme;
 Et n'ose outrepasser le terme
 Que d'invisibles mains sur ses bords ont écrit:
 Celle-ci seule échappe, & dédaigne son lit.
 Les Nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes
 Sous les signes brûlans, & pendant plusieurs jours:
 D'où vient, dit un Auteur, qu'il enfle alors son cours?
 Le climat est sans pluye; on n'entend aux montagnes
 Bruire en ces lieux aucuns torrens;
 En ces lieux nuls ruisseaux courans
 N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines.

Si l'on croit cet Auteur, certain bouillonnement
Par le nitre causé fait ce débordement.

C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,
Qu'il y boût, qu'il s'y meut, dilaté par le cœur.

Les esprits alors en fureur

Tâchent par tous moyens d'ébranler la machine.

On frissonne, on a chaud. J'ai déduit ces effets

Selon leur ordre & leur progrès.

Dès qu'un certain acide en notre corps domine,

Tout fermente, tout boût, les esprits, les liqueurs;

Et la fièvre de-là tire son origine

Sans autre vice des humeurs.

Que faisoient nos ayeux pour rendre plus tranquille

Ce sang ainsi bouillant? ils saignoient, mais en vain;

L'eau qui reste en l'kolipile

Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.

L'airain soufflant fait voir que la liqueur enclose

Augmente de chaleur déchuë en quantité:

Le souffle alors redouble, & cet air irrité

Ne trouve de repos qu'en consumant sa cause.

Du sentiment fiévreux on trenche ainsi le cours,

Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.

Tout mal a son remede au sein de la Nature.

Nous n'avons qu'à chercher: de-là nous sont venus

L'Antimoine avec le Mercure,

Trésors autrefois inconnus.

Le Quin regne aujourd'hui: nos habiles s'en servent.

Quelques-uns encore conservent,

Com-

Comme un point de religion,
 L'intérêt de l'Ecole & leur opinion.
 Ceux-là même y viendront; & désormais ma veine
 Ne plaindra plus des maux dont l'art fait son domaine.
 Peu de gens, je l'avoue, ont part à ce discours:
 Ce peu c'est encor trop. Je reviens à l'usage
 D'une écorce fameuse, & qui va tous les jours
 Rappeller des mortels jusqu'au sombre rivage.
 Un arbre en est couvert, plein d'esprits odorans,
 Bas de tige, étendu, Protecteur de l'ombrage:
 Apollon a doué de cent dons différens
 Son bois, son fruit, & son feuillage:
 Le premier sert à maint ouvrage;
 Il est ondé d'aurore; on en pourroit orner
 Les maisons où le luxe a droit de dominer.
 Le fruit a pour pepins une graine onctueuse,
 D'ample volume, & précieuse:
 Elle a l'effet du baume, & fournit aux humains,
 Sans le secours du tems, sans l'adresse des mains,
 Un remede à mainte blessure.
 Sa feuille est semblable en figure
 Aux trésors toujours verts que mettent sur leur front
 Les Héros de la Thrace, & ceux du double mont.

Cet arbre ainsi formé se couvre d'une écorce
 Qu'au Cinamome on peut comparer en couleur.
 Quant à ses qualitez principes de sa force,
 C'est l'âpre, c'est l'amer, c'est aussi la chaleur.
 Celle-ci cuit les sucs de qualité louable,

Laissez un peu de tems agir la maladie ;

Cela fait, tranchez court ; quelquefois un moment
Est maître de toute une vie.

Ce détail est écrit ; il en court un Traité,

Je louerois l'Auteur & l'ouvrage,

L'amitié le défend, & retient mon suffrage,

C'est assez à l'Auteur de l'avoir mérité.

Je lui dois seulement rendre cette justice

Qu'en nous découvrant l'art il laisse l'artifice,

Le mystere, & tous ces chemins

Que suivent aujourd'hui la plûpart des humains.

• Nulle liqueur au Quina n'est contraire :

L'onde insipide, & la cervoise amere,

Tout s'en imbibe ; il nous permet d'user

D'une boisson en ptisanne aprêtée ;

Diverses gens l'ayant su déguiser,

Leur intérêt en a fait un Protée.

Même on pourroit ne le pas infuser,

L'extrait suffit : préférez l'autre voye,

C'est la plus sûre ; & Bacchus vous envoie

De pleins vaisseaux d'un jus délicieux,

Autre antidote, autre bienfait des Cicux.

Le moût sur tout, lorsque le bon Silene

Bouillant encor le puise à tasse pleine,

Sait au remede ajoûter quelque prix,

Soit qu'étant plein de chaleur & d'esprits

Il le sublime, & donne à sa nature

D'autres degrez qu'une simple teinture,

Soit

Soit que le vin par ce chaud véhément
S'empaigne alors beaucoup plus aisément,
Ou que bouillant il rejette avec force
Tout l'inutile & l'impur de l'écorce,
Ce jus enfin pour plus d'une raison
Partagera les honneurs d'Apollon.
Nez l'un pour l'autre ils joindront leur puissance:
Entre Bacchus & le sacré Vallon
Toujours on vit une étroite alliance.
Mais comme il faut au Quina quelque choix,
Le vin en veut aussi-bien que ce bois,
Le plus léger convient mieux au remede,
Il porte au sang un baume précieux,
C'est le nectar que verse Ganymede
Dans les festins du Monarque des Dieux.

Ne nous engageons point dans un détail immense;
Les longs travaux pour moi ne sont plus de saison;
Il me suffit ici de joindre à la raison

Les succès de l'expérience.

Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers
Qui des deux amena les Arts dans l'Univers;
Nos besoins proprement en font leur appanage:
Les Arts sont les enfans de la Nécessité;
Elle aiguise le soin qui par elle excité

Met aussi tôt tout en usage:

Et qui fait si dans maint ouvrage
L'instinct des animaux, Precepteur des humains,
N'a point d'abord guidé notre esprit & nos mains,
Rendons grace au hazard; cent machines sur l'onde
Promenoient l'avarice en tous les coins du monde:

L'or

L'or entouré d'écueils avoit des poursuivans :
 Nos mains l'alloient chercher au sein de sa patrie,
 Le Quina vint s'offrir à nous en même tems,
 Plus digne mille fois de notre idolatrie.
 Cependant, près d'un siècle on l'a vû sans honneurs.
 Depuis quelques étés qu'on brigue ses faveurs,
 Quel bruit n'a-t-il point fait ? de quoi fument nos
 Temples

Que de l'encens promis au succès de ses dons ?
 Sans me charger ici d'une foule d'exemples,
 Je me veux seulement attacher aux grands noms.
 Combien a-t-il sauvé de précieuses têtes !
 Nous lui devons Condé ; Prince dont les travaux,
 L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquêtes,
 Serviroient de matière à former cent Héros.
 Le Quin fera longtems durer ses destinées.
 Son fils digne héritier d'un nom si glorieux,
 Eut aussi sans ce bois languï maintes journées,
 J'ai pour garands deux demi-Dieux.
 Arbitres de nos jours, prolongez les années
 De ce couple vaillant & né pour les hazards,
 De ces chers nourrissons de Minerve & de Mars.
 Puisse mon ouvrage leur plaire,
 Je toucherai du front les bords du firmament.
 Et toi que le Quina guerit si promptement,
 Colbert, je ne dois point te taire,
 Je laisse tes travaux, ta prudence, & le choix
 D'un Prince que le Ciel prendra pour exemplaire
 Quand il voudra former de grands & sages Rois.

D'autres que moi diront ton zele & ta conduite,
 Monument éternel aux Ministres suivans,
 Ce sujet est trop vaste, & ma Muse est reduite
 A dire les faveurs que tu fais aux Savans.
 Un jour j'entreprendrai cette digne matiere,
 Car pour fournir encor une telle carriere,
 Il faut reprendre haleine, aussi bien aujourd'hui
 Dans nos chants les plus courts on trouve un long
 ennui.

J'ajouterais sans plus que le Quina dispense
 De ce regime exact dont on suivoit la loi:
 Sa chaleur contre nous agit faute d'emploi:
 Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence.
 Si le Quina servoit à nourrir nos defaux,
 Je tiendrois un tel bien pour le plus grand des maux.
 Les Muses m'ont appris que l'enfance du monde,
 Simple, sans passions; en desirs inféconde,
 Vivant de peu, sans luxe, évitoit les douleurs:
 Nous n'avions pas en nous la source des malheurs
 Qui nous font aujourd'hui la guerre:
 Le Ciel n'exigeoit lors nuls tributs de la terre:
 L'homme ignoroit les Dieux qu'il n'apprend qu'au
 besoin.

De nous les enseigner Pandore prit le soin:
 Sa boîte se trouva de poisons trop remplie.
 Pour dispenser les biens & les maux de la vie,
 En deux tonneaux à part l'un & l'autre fut mis.
 Ceux de nous que Jupin regarde comme amis

Puisseut

Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales
 Un mélange des deux par portions égales,
 Le reste des humains abonde dans les maux.
 Au seuil de son palais Jupin mit ces tonneaux.
 Ce ne fut ici bas que plainte & que murmure,
 On accusa des maux l'excessive mesure.
 Fatigué de nos cris le Monarque des Dieux
 Vint lui même éclaircir la chose en ces bas lieux.
 La Renommée en fit aussi-tôt le message,
 Pour lui représenter nos maux & nos langueurs
 On députa deux harangueurs
 De tout le genre humain le couple le moins sage.
 Avec un discours ampoulé
 Exagérans nos maladies,
 Jupiter en fut ébranlé :

Ils firent un portrait si hideux de nos vies
 Qu'il inclina d'abord à réformer le tout.
 Momus alors présent reprit de bout en bout
 De nos deux Envoyez les harangues frivoles,
 N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles,
 Qu'ils imputent leurs maux à leur déreglement,
 Et non point aux Auteurs de leur tempérament.
 Cette race pourroit avec quelque sagesse
 Se faire de nos biens à soi-même largesse.
 Jupiter crut Momus ; il fronça les sourcils,
 Tout l'Olympe en trembla sur ses poles assis.
 Il dit aux Orateurs : va ; malheureuse enfance ,

C'est

C'est toi seulè qui rends ce partage inégal,
 En abusant du bien tu fais qu'il devient mal,
 Et ce mal est accru par ton impatience.

Jupiter eut raison, nous nous plaignons à tort :

La faute vient de nous aussi bien que du fort.

Les Dieux nous ont jadis deux vertus députées,

La constance aux douleurs, & la sobriété :

C'étoit rectifier cette inégalité,

Comment les avons-nous traitées ;

Loin de loger en nos maisons

Ces deux filles du Ciel, ces sages Conseilleres,

Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent gueres

Qu'en des lieux que nous méprisons.

L'homme se porte en tout avecque violence,

A l'exemple des animaux,

Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux

Les conseils de la tempérance.

Corrigez-vous, humains ; que le fruit de mes vers
 Soit l'usage réglé des dons de la Nature.

Que si l'excès vous jette en ces fermens divers,

Ne vous figurez pas que quelque humeur impure
 Se doive avec le sang épuiser dans nos corps.

Le Quina s'offre à vous, usez de ses trésors :

Eternisez mon nom : qu'un jour on puisse dire,

Le chantre de ce bois sût choisir ses sujets,

Phœbus ami des grands projets
Lui prêta son savoir aussi-bien que sa lire.
J'accepte cet augure à mes vers glorieux.
Tout concourt à flatter là-dessus mon génie,
Je les ai mis au jour sous Louis, & les Dieux
N'oseroient s'opposer au vouloir d'Uranie.





IV.

PHILÉMON ET BAUCIS.

Sujet tiré des Métamorphoses d'Ovide.



Poème dédié à Monseigneur le Duc DE VENDÔME.

NI l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux,
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux.
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.

Des fous dévorans c'est l'éternel asile;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste;
Le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne

Que

Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
 Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
 Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
 Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,
 Tous deux virent changer leur cabane en un Tem-
 ple.

Hyménée & l'Amour par des désirs constants
 Avoient uni leurs cœurs dès leurs plus doux prin-
 temps :

Ni le tems, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
 Cloton prenoit plaisir à filer cette trame.
 Ils sûrent cultiver, sans se voir assistez,
 Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Etez.
 Eux seuls ils composoient toute leur République,
 Heureux de ne devoir à pas un domestique
 Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient.
 Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient ;
 L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
 Et par des traits d'amour sût encor se produire.
 Ils habitoient un Bourg plein de gens dont le cœur
 Joignoit aux duretez un sentiment moqueur.
 Jupiter résolut d'abolir cette engeance,
 Il part avec son fils le Dieu de l'Eloquence ;
 Tous deux en Pélerins vont visiter ces lieux :
 Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
 Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
 Ils virent à l'écart une étroite cabane ;

Demeu-

Demeure hospitaliere, humble & chaste maison;
 Mercure frappe, on ouvre; aussi-tôt Philémon
 Vient au devant des Dieux, & leur tient ce lan-
 gage:

Vous me semblez tous deux fatiguez du voyage;
 Reposez vous, usez du peu que nous avons;
 L'aide des Dieux a fait que nous le conservons:
 Usez-en; saluez ces Pénates d'argile;
 Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile,
 Que quand Jupiter même étoit de simple bois,
 Depuis qu'on l'a fait d'or il est sourd à nos vœux.
 Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde,
 Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
 Nos Hôtes agréront les soins qui leur sont dûs.
 Quelques restes de feu sous la cendre épanus
 D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent;
 Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.
 L'onde tiède, on lava les pieds des Voyageurs,
 Philémon les pria d'excuser ces longueurs:
 Et pour tromper l'ennui d'une attente importune
 Il entretint les Dieux, non point sur la fortune,
 Sur ses jeux; sur la pompe & la grandeur des Rois.
 Mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
 Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare;
 Cependant par Baucis le festin se prépare.
 La table où l'on servit le champêtre repas,
 Fut d'ais non façonnez à l'aide du compas;

Encore assure-t-on, si l'histoire en est crüe,
 Qu'en un de ses supports le tems l'avoit rompuë.
 Baucis en égala les appuis chancelans
 Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
 Un tapis tout usé couvrit deux escabelles:
 Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
 Le linge orné de fleurs fut couvert pour tous mets
 D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérés.
 Les divins Voyageurs altérez de leur course,
 Méloient au vin grossier le cristal d'une source.
 Plus le vase versoit; moins il s'alloit vidant.
 Philémon reconnut ce miracle évident,
 Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillè-
 rent,

A ce signe d'abord leurs yeux se défilèrent.
 Jupiter leur parut avec ces noirs sourcis
 Qui font trembler les Cieux sur leurs Poles assis.
 Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre suite.
 Quels humains auroient crû recevoir un tel Hôte?
 Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux,
 Mais quand nous serions Rois, que donner à des
 Dieux?

C'est le cœur qui fait tout; que la terre & que l'onde
 Apprétent un repas pour les Maitres du Monde,
 Ils lui préféreront les seuls présens du cœur.
 Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur,
 Dans le vergier couroit une perdrix privée,

Et

Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
 Elle en veut faire un mets, & la poursuit en vain,
 La volatile échape à sa tremblante main ;
 Entre les pieds des Dieux elle cherche un asile
 Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile ;
 Jupiter intercede. Et déjà les valons
 Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des
 monts.

Les Dieux sortent enfin, & font sortir leurs hôtes.
 De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes ;
 Suivez-nous, toi Mercure, appelle les vapeurs.
 O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs.
 Il dit : Et les Autans troublent déjà la plaine.
 Nos deux Époux suivoient, ne marchans qu'avec
 peine.

Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans ;
 Moitié secours des Dieux, moitié peur se hâtant,
 Sur un mont assez proche enfin ils arriverent ;
 A leurs pieds aussitôt cent nuages creverent.
 Des Ministres du Dieu les escadrons flottans
 Entraînerent sans choix animaux, habitans,
 Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;
 Sans vestige de Bourg, tout disparut sur l'heure.
 Les vieillards déploroient ces sévères destins.
 Les animaux périr ! car encor les humains,
 Tous avoient dû tomber sous les célestes armes ;
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient Temple, & ses
murs

Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.

De pilâstres massifs les cloisons revêtues.

En moins de deux instans s'élevent jusqu'aux nuës.

Le chaume devient or; tout brille en ce pourpris;

Tous ces événemens sont peints sur le lambris.

Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,

Ceux-ci furent tracez d'une main immortelle.

Nos deux Epoux surpris, étonnez, confondus,

Se crurent par miracle en l'Olympe rendus.

Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures;

Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures

Pour présider ici sur les honneurs divins?

Et Prêtres vous offrir les vœux des Pèlerins?

Jupiter exauça leur priere innocente.

Hélas! dit Phiémon, si votre main puissante

Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,

Ensemble nous mourrions en servant vos autels;

Cloton feroit d'un coup ce double sacrifice,

D'autres mains nous rendroient un vain & triste of-

fice:

Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux

Ne troubleroit non plus de leurs larmes ces lieux:

Jupiter à ce vœu fut encor favorable:

Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?

Un jour, qu'assis tous deux dans le sacré parvis,

Ils contotent cette histoire aux Pélerins ravis,
 La troupe à l'entour d'eux debout prètoit l'oreille :
 Philémon leur disoit : Ce lieu plein de merveille
 N'a pas toujours servi de Temple aux Immortels,
 Un Bourg étoit autour ennemi des autels,
 Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies ;
 Du céleste courroux tous furent les hosties ;
 Il ne resta que nous d'un si triste débris :
 Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris.
 Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
 Philémon regardoit Baucis par intervalles ;
 Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras ;
 Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas ;
 Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée ;
 L'un & l'autre se dit adieu de la pensée :
 Le corps n'est tantôt plus que feuillage & que bois.
 D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix,
 Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;
 Baucis devient Tilleul, Philémon devient Chêne.
 On les va voir encore, afin de mériter
 Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
 Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre
 Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
 Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
 Ah si ! mais autre part j'ai porté mes présens.
 Célébrons seulement cette métamorphose,
 De fideles témoins m'ayant conté la chose,

Clio me conseille de l'étendre en ces vers,
 Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'Univers,
 Quelque jour on verra chez les races futures
 Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
 Vendôme, consentez au los que j'en attens:
 Faites-moi triompher de l'Envie & du Temps.
 Enchaînez ces démons; que sur nous ils n'attendent,
 Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
 Je voudrois pouvoir dire en un stile assez haut.
 Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
 Toutes les célébrer serpit œuvre infinie;
 L'entreprise demande un plus vaste génie;
 Car quel mérite enfin de vous fait estimer;
 Sans parler de celui qui force à vous aimer?
 Vous joignez à ces dons l'amour des beaux outrages,
 Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
 Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présens
 Que nous font à regret le travail & les ans.
 Peu de gens élèvez, peu d'autres encor même
 Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
 Si quelque enfant des Dieux les possède, c'est vous;
 Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous:
 Clio sur son giron, à l'exemple d'Homère,
 Vient de les retoucher attentive à vous plaire:
 On dit qu'elle & ses Soeurs, par l'ordre d'Apollon.

Trans-

Transportent dans Anet tout le sacré Vallon;
 Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
 Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
 Puissent-ils tout d'un coup élever leurs fourcis,
 Comme on vit autrefois Philémon & Baucis!





LES FILLES DE MINE'E.

Sujet tiré des Métamorphoses d'Ovide.



JE chante dans ces vers les filles de Minée,
 Troupe aux Arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
 Et de qui le travail fit entrer en courroux
 Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
 Tout Dieu veut aux humains se faire reconnaître.
 On ne voit point les champs répondre aux soins du
 maître,

Si dans les jours sacrez autour de ses guérets
 Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérés.
 La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémelé.
 Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zele.
 Alcithoé l'aînée ayant pris ses fuseaux
 Dit aux autres: quoi donc toûjours des Dieux nou-
 veaux?

L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
 Ni l'an fournir de jours assez pour tant de Fêtes.
 Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
 De ce Dieu qui purgea de monstres l'Univers;

Maia

Mais à quoi fert Bacchus, qu'a causer des querelles?
 Affoiblir les plus sains? enlaidir les plus belles?
 Souvent mener au Styx par de tristes chemins?
 Et nous irions chommer la peste des humains?
 Pour moi j'ai résolu de poursuivre ma tâche,
 Se donne qui voudra ce jour-ci du relâche;
 Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
 Que nous rendions le temps moins long par des récits.
 Toutes trois tour à tour racontons quelque histoire;
 Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
 Du Monarque des Dieux les divers changemens;
 Mais comme chacun fait tous ces événemens,
 Difons ce que l'Amour inspire à nos pareilles:
 Non toutefois qu'il faille en contant ses merveilles
 Accoûtumer nos cœurs à goûter son poison;
 Car, ainsi que Bacchus, il trouble la Raison.
 Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
 Alcithoé se tût, & ses sœurs applaudirent.
 Après quelques momens, hauffant un peu la voix;
 Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
 Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse:
 Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse:
 Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux;
 L'un bien-fait, l'autre belle, agréables tous deux,
 Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine,
 D'autant plutôt épris, qu'une invincible haine,
 Divisant leurs parens, ces deux amans unit,

Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
 Le hazard, non le choix, avoit rendu voisines
 Leurs maisons où regnoient ces guerres intestines;
 Ce fut un avantage à leurs desirs naissans.
 Le cours en commença par des jeux innocens;
 La premiere étincelle eut embrasé leur ame
 Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flâme.
 Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
 Mais c'étoit à l'insçu de leurs parens cruels.
 La défense est un charme, on dit qu'elle affaïsonne
 Les plaisirs & sur tout, ceux que l'Amour nous donne.
 D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
 Nos Amans à se dire avec signes leurs soins.
 Ce léger réconfort ne les put satisfaire;
 Il falut recourir à quelque autre mystere.
 Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons,
 Le temps avoit miné ses antiques cloïsons.
 Là souvent de leurs maux ils déploroient la cause,
 Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
 Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour,
 Chere Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour;
 Nous avons à nous voir une peine infinie;
 Fuyons de nos parens l'injuste tyrannie:
 J'en ai d'autres en Grece, ils se tiendront heureux
 Que vous daigniez chercher un azile chez eux;
 Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
 A prendre le parti dont je vous sollicite.

C'est

C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
 Car je n'ose parler, hélas! de mon désir;
 Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?
 De crainte des vains bruits faut-il que je languisse?
 Ordonnez, j'y consens, tout me semblera doux;
 Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour
 vous.

J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante;
 Votre amour étant pur, encor que véhément,
 Je vous suivrai par tout: notre commun repos
 Me doit mettre au dessus de tous les vains propos;
 Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
 Je rirai des discours d'une langue indiscrete;
 Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
 Contenté que je suis des soins de ma pudeur.
 Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles;
 Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
 Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moi:
 Vous-même peignez-vous cet Amant hors de soi.
 Demain, dit-il, il faut sortir avant l'Aurore;
 N'attendez point les traits que son char fait éclore;
 Trouvez-vous aux degrez du Terme de Cerès:
 Là nous nous attendrons, le rivage est tout près;
 Une barque est au bord; Les Rameurs, le vent
 même,
 Tout pour notre départ montre une hâte extrême;
 L'augure en est heureux, notre sort va changer;

Et les Dieux font pour nous, si je fais bien juger.
 Thisbé consent à tout; elle en donne pour gage
 Deux baisers par le mur arrêtez au passage.
 Heureux mur, tu devois servir mieux leur désir;
 Ms n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
 Le lendemain Thisbé sort & prévient Pyrame;
 L'impatience, hélas! maîtresse de son ame,
 La fait arriver seule & sans guide aux degrez;
 L'ombre & le jour lutoient dans les champs azurez.
 Une lionne vient, monstre imprimant la crainte;
 D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
 Thisbé fuit, & son voile emporté par les airs,
 Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
 La lionne le voit, le fouille, le déchire:
 Et l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
 Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
 Pyrame arrive, & voit ces vestiges tout frais:
 O Dieux que devient-il! un froid court dans ses veines;
 Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines:
 Il le leve; & le sang joint aux traces des pas,
 L'empêche de douter d'un funeste trépas.
 Thisbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perduë,
 Te voilà par ma faute aux Enfers descenduë;
 Je l'ai voulu, c'est moi qui suis le monstre affreux.
 Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux:
 Attens moi, je te vais rejoindre aux rives sombres;
 Mais m'oserai-je à toi présenter chez les Ombres;

Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
 Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
 Il dit, & d'un poignard coupe aussi-tôt sa trame.
 Thisbé vient; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
 Que devient-elle aussi? tout lui manque à la fois,
 Les sens, & les esprits, aussi bien que la voix.
 Elle revient enfin; Cloton pour l'amour d'elle
 Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
 Il ne regarde point la lumière des Cieux;
 Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
 Il voudroit lui parler, sa langue est retenuë;
 Il témoigne mourir content de l'avoir vûë.
 Thisbé prend le poignard, & découvrant son sein;
 Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein;
 Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée;
 Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée;
 Je ne t'aime pas moins: tu vas voir que mon cœur
 N'a non plus que le tien mérité son malheur.
 Cher amant, reçois donc ce triste sacrifice,
 Sa main & le poignard font alors leur office,
 Elle tombe, & tombant range ses vêtements,
 Dernier trait de pudeur, même aux derniers mo-
 mens.
 Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes;
 Et du sang des amans teignirent par des charmes
 Le fruit d'un mûrier proche, & blanc jusqu'à ce jour,
 Eternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les Filles de Minée :

L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée,

Et toutes d'une voix conclurent que nos cœurs

De cette passion devoient être vainqueurs.

Elle meurt quelquefois avant qu'être contente.

L'est-elle; elle devient aussi-tôt languissante :

Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit;

Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.

Il y joint, dit Climene, une âpre jalousie;

Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie.

Je-n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.

Alcithoé, ma sœur, attachant vos esprits,

Des tragiques amours vous a conté l'élite :

Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.

J'acourcirai le temps ainsi qu'elle, à mon tour.

Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour,

A ses rayons perçans opposons quelques voiles :

Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.

Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,

Un progrès tout nouveau se fasse appercevoir :

Cependant donnez-moi quelque heure de silence;

Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;

Souffrez-en les défauts; & songez seulement

Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle;

Chacun se proposoit leur hymen pour modèle;

Ce qu'Amour fait sentir de piquant & de doux

Combloit abondamment les vœux de ces Epoux :
 Ils ne s'aimoient que trop ; leurs soins & leur tendresse.
 Aprochoient des transports d'amant & de maîtresse ;
 Le Ciel même envia cette félicité :
 Céphale eut à combattre une Divinité.
 Il étoit jeune & beau , l'Aurore en fut charmée ;
 N'étant pas à ces biens , chez elle , accoutumée.
 Nos belles cacheroient un pareil sentiment :
 Chez les Divinités on en use autrement.
 Celle-ci déclara ses penfers à Céphale.
 Il eut beau lui parler de la foi conjugale ,
 Les jeunes Deitez qui n'ont qu'un vieil époux ,
 Ne se soumettent point à ces loix comme nous.
 La Déesse enleva ce Héros si fidele :
 De modérer ces feux il pria l'Immortelle.
 Elle le fit , l'amour devint simple amitié ,
 Retournez , dit l'Aurore , avec votre moitié :
 Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne.
 Recevez seulement ces marques de la mienne.
 (C'étoit un javalot toujours sûr de ses coups.)
 Un jour cette Procris , qui ne vit que pour vous ,
 Fera le defespoir de votre ame charmée ,
 Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
 Tout Oracle est douteux , & porte un double sens ;
 Celui-ci mit d'abord notre époux en fufpens :
 J'aurai regret aux vœux que j'ai formez pour elle ?
 Eh comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidelle ?

Ah

Ah finissent mes jours plutôt que de le voir !
 Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.
 Des Mages aussi-tôt consultant la science,
 D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
 S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
 Ses beautés qu'il soutient être dignes des Dieux,
 Joint les pleurs aux soupirs comme un amant fait
 faire,

Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
 Il fallut recourir à ce qui porte coup,
 Aux présens, il offrit, donna, promit beaucoup,
 Promit tant, que Procris lui parut incertaine.
 Toute chose a son prix : voilà Céphale en peine,
 Il renonce aux Citez, s'en va dans les forêts,
 Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets,
 S'imagine en chassant dissiper son martire ;
 C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
 Oblige d'implorer l'haleine des Zéphirs.
 Doux Vens, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs,
 Venez, légers démons, par qui nos champs fleurissent :

Aure fais-les venir ; je sai qu'ils t'obéissent ;
 Ton emploi dans ces lieux est de tout r'animer.
 On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
 Quelque objet de ses vœux autre que son épouse.
 Elle en est avertie, & la voilà jalouse.
 Maint voisin charitable entretient ses ennuis :

Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits!
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle?
Nous vous plaignons; il l'aime, & sans cesse il
l'appelle;

Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne;
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.
Elle en profite, hélas! & ne fait qu'y songer.
Les amans sont toujourns de légère croyance,
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours)
Ils seroient aux rapports insensibles & sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose:
Elle se leve un jour, & lors que tout repose,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque Chasseur,
Elle cherche Céphale; un bois l'offie à sa vûë.
Il invoquoit déjà cette Aure prétenduë.
Vien me voir, disoit-il, chere Déesse, accours:
Je n'en puis plus, je meurs, fai que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'Épouse se prétend par ces mots outragée;
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachotent,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie! & passion amere,
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere!

Ce qu'on voit par ses yeux cause assez d'embaras,
 Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
 Procris s'étoit cachée en la même retraite
 Qu'un fan de biche avoit pour demeure secrète:
 Il en sort, & le bruit trompe aussitôt l'Époux.
 Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
 Le lance, en cet endroit, & perce sa jalouse.
 Malheureux assassin d'une si chère épouse.
 Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur,
 Il accourt, voit sa faute, & tout plein de fureur,
 Du même javelot il veut s'ôter la vie:
 L'Aurore & les Destins arrêtent cette envie.
 Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent:
 L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant,
 Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
 Si la Déesse enfin, pour terminer ses peines,
 N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours;
 Triste fin d'un hymen bien divers en son cours.
 Fuyons ce noeud, mes sœurs, je ne puis trop le dire,
 Jugez par le meilleur quel peut être le pire:
 S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses loix,
 N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois,
 Toutes trois pour chasser de si tristes pensées,
 A-revoir leur travail se montrent empressées.
 Clémene en un tissu riche, pénible, & grand,
 Avoit presque achevé le fameux différent
 D'entre le Dieu des eaux & Pallas la savante.

On voyoit en lointain une ville naissante,
 L'honneur de la nommer entr'eux deux contesté,
 Dépendoit d'un présent de chaque Déesse.
 Neptune fit le sien d'un symbole de guerre,
 Un coup de son trident fit sortir de la terre
 Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur :
 Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
 Minerve l'effaça, donnant à la contrée
 L'Olivier, qui de paix est la marque assurée,
 Elle emporta le prix, & nomma la Cité.
 Athene offrit ses vœux à cette Déesse.
 Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
 Toutes sachant broder, aussi sages que belles :
 Les premières portoient force présents divers,
 Tout le reste entourait la Déesse aux yeux pers.
 Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.
 Climene ayant enfin repley son ouvrage,
 La jeune Iris commence en ces mots son récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réussit,
 Je suivrai toutefois la matière imposée.
 Télémon pour Cloris avoit l'ame embrasée,
 Cloris pour Télémon brûloit de son côté,
 La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,
 Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
 Font marcher avant tout dans le siècle où nous sommes.
 Ce sont les biens, c'est l'ex- mérite universel,

Ces amans, quoiqu'épris d'un désir mutuel,
 N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,
 Faute de ce métal que tout le monde adore :
 Amour s'en passeroit, l'autre état ne le peut,
 Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
 Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
 Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie :
 Le Demon des combats vint troubler l'Univers.
 Un pais contesté par des peuples divers
 Engagea Télamon dans un dur exercice ;
 Il quita pour un temps l'amoureuse milice ;
 Cloris y consentit, mais non pas sans douleur ;
 Il voulut mériter son estime & son cœur.
 Pendant que ses exploits terminent la querelle,
 Un parent de Cloris meurt & laisse à la Belle
 D'amples possessions & d'immenses trésors :
 Il habitoit les lieux où Mars regnoit alors.
 La Belle s'y transporte, & par tout révéree,
 Par tout, des deux partis Cloris considérée,
 Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
 Venoit de consacrer un trophée à son nom.
 Lui de sa part accourt, & tout couvert de gloire
 Il offre à ses amours les fruits de sa Victoire.
 Leur rencontre se fit non loin de l'élément
 Qui doit être évité de tout heureux amant.
 Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère,
 L'âge de fer en tout a coûtume d'en faire.

Cloris

Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
 Qu'au sein de sa patrie, & de l'aveu des siens.
 Tout chemin, hors la mer, alongeant leur souffrance,
 Ils commettent aux flots cette douce espérance.
 Zéphyre les suivoit, quand presque en arrivant
 Un Pirate survient, prend le dessus du vent,
 Les attaque, les bat. En vain par sa vaillance
 Télamon jusqu'au bout porte la résistance.
 Après un long combat son parti fut défait;
 Lui pris; & ses efforts n'eurent pour tout effet
 Qu'un esclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pu
 croire!

Le sort sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
 Ni son bon-heur prochain, ni les vœux de Cloris,
 Le fit être forçat aussi-tôt qu'il fut pris.
 Le destin ne fut pas à Cloris si contraire;
 Un célèbre Marchand l'achette du Corsaire;
 Il l'emmene; & bien-tôt la Belle, malgré soi,
 Au milieu de ses fers, range tout sous sa loi.
 L'épouse du Marchand la voit avec tendresse,
 Ils en font leur compagne, & leur fils sa maîtresse;
 Chacun veut cet hymen: Cloris à leurs désirs
 Répondoit seulement par de profonds soupirs.
 Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage;
 Vous soupirez toujours, toujours votre visage
 Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret.
 Qu'avez-vous? vos beaux yeux verroient-ils à regret

Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme?
 Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame;
 Cloris, c'est moi qui suis l'esclave & non pas vous;
 Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
 Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure;
 Mes parens m'ont promis de partir tout à l'heure,
 Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
 Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus!
 J'en sai qui l'agreroient; j'ai sù plaire à plus d'un;
 Pour vous, vous méritez toute une autre fortune;
 Quelle que soit la nôtre, usez-en, vous voyez
 Ce que nous possédons, & nous-même à vos pieds,
 Ainsi parle Damon, & Cloris toute en larmes,
 Lui répond en ces mots accompagnez de charmes:
 Vos moindres qualités, & cet heureux séjour
 Même aux Filles des Dieux donneroient de l'amour,
 Jugez donc si Cloris, esclave & malheureuse,
 Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
 Je sai quel est leur prix, mais de les accepter,
 Je ne puis, & voudrois vous pouvoir écouter.
 Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage,
 Si toujours la naissance éleva mon courage
 Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je
 puis
 Garder ces sentimens malgré tous mes ennuis.
 Je puis même avouer (hélas! faut-il le dire?)
 Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.

Je chéris un amant, ou mort ou dans les fers,
 Je prétens le chérir encor dans les enfers.
 Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante ?
 Je ne suis déjà plus aimable ni charmante,
 Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux ;
 Et doublement esclave est indigne de vous.
 Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle,
 Fuyons, dit il en soi, j'oublierai cette Belle,
 Tout passe, & même un jour ses larmes passeront :
 Voyons ce que l'absence & le temps produiront.
 A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
 Il court de mer en mer, aborde un lieu sauvage,
 Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
 Et sur le bord d'un bois à chasser occupez,
 Télamon de ce nombre, avoit brisé sa chaîne.
 Aux regards de Damon il se présente à peine,
 Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
 Fait qu'à l'abord Damon admire son destin,
 Puis le plaint, puis l'emmene, & puis lui dit sa
 flame.

D'une esclave, dit-il, je n'ai pû toucher l'ame :
 Elle chérit un mort ! un mort, ce qui n'est plus
 L'emporte dans son cœur ! mes vœux sont superflus.
 Là-dessus de Cloris il lui fait la peinture.
 Télamon dans son ame admire l'avanture,
 Dissimule, & se laisse emmener au séjour
 Où Cloris lui conserve un si parfait amour.

Comme

Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
 Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
 On apprend leur retour, & leur débarquement,
 Cloris se présentant à l'un & l'autre amant,
 Reconnoit Télamon sous un faix qui l'accable,
 Un œil indifférent à le voir eût erré,
 Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
 Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle,
 Cloris le reconnoit, & tombe à ce spectacle;
 Elle perd tous ses sens & de honte & d'amour.
 Télamon d'autre part tombe presque à son tour,
 On demande à Cloris la cause de sa peine;
 Elle la dit, ce fut sans s'attirer de haine,
 Son récit ingénu redoubla la pitié
 Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
 Damon dit que son zele avoit changé de face,
 On le crut; cependant, quoi qu'on dise & qu'on
 fasse,
 D'un triomphe si doux l'honneur & le plaisir
 Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
 On crut pourtant Damon, il restraints son zele
 A sceller de l'hymen une union si belle,
 Et par un sentiment, à qui rien n'est égal,
 Il pria ses parens de doter son Rival.
 Il l'obtint, renonçant dès lors à l'hyménée.
 Le soir étant venu de l'heureuse journée,
 Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:

L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;
 Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
 Perce les deux Epoux d'une atteinte subite:
 Cloris mourut du coup, non sans que son amant
 Attrirât ses regards en ce dernier moment;
 Il s'écrie en voyant finir ses destinées;
 Quoi, la Parque a tranché le cours de ses années?
 Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
 Que la haine du Sort avançât mon trépas?
 En achevant ces mots il acheva de vivre;
 Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
 Blessé légèrement il passa chez les morts;
 Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords;
 Même accident finit leurs précieuses trames,
 Même tombe eut leurs corps, même séjours leurs
 ames.

Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
 Que chacun d'eux devint statué & marbre dur.
 Le couple infortuné face à face repose.
 Je ne garantis point cette métamorphose;
 On en doute. On le croit plus que vous ne pensez;
 Dit Climene; & cherchant dans les siècles passez
 Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
 Tout ceci me fut dit par un sage interprete.
 J'admirai, je plains ces amans malheureux.
 On les alloit unir, tout concouroit pour eux,
 Ils touchoient au moment, l'attente en étoit sûre.

Hélas! si n'en est point de telle en la nature;
 Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains,
 Les Dieux se font un jeu de l'esprit des humains.
 Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
 La Fête est vers sa fin, grace au Ciel, avancée,
 Et nous avons passé tout ce temps en récits
 Capables d'affliger les moins sombres esprits.
 Effaçons, s'il se peut, leur image funeste:
 Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
 Et dire un changement, non de corps, mais de cœur:
 Le miracle en est grand; Amour en fut l'auteur:
 Il en fait tous les jours de diverse manière.
 Je changerai de stile en changeant de matière.

Zoon plaisoit aux yeux, mais ce n'est pas assez:
 Son peu d'esprit, son humeur sombre,
 Rendoient ces talens mal placez:
 Il fuyoit les Citez, il ne cherchoit que l'ombre,
 Vivoit parmi les bois concitoyen des ours,
 Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.
 Nous avons condamné l'amour, n'allez-vous dire;
 J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
 Qu'insensible aux plus doux appas,
 Jamais un homme ne soupire.
 Hé quoi, ce long repos est-il d'un si grand prix?
 Les morts sont donc heureux? ce n'est pas mon avis.
 Je veux des passions, & si l'état le pire
 Est le néant: je ne sai point.

De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
 Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
 Vit Iole endormie, & le voilà frappé,

Voilà son cœur développé.

Amour, par son savoir suprême,

Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.

Zoon rend grâce au Dieu qui troubloit son repos:

Il regarde en tremblant cette jeune merveille.

A la fin Iole s'éveille:

Surprise & dans l'étonnement,

Elle veut fuir, mais son amant

L'arrête, & lui tient ce langage;

Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?

Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage,

C'est l'effet de vos traits, aussi puissans que doux:

Ils m'ont l'ame & l'esprit & la raison donnée:

Souffrez que, vivant sous vos loix,

J'employe à vous servir des biens que je vous dois.

Iole à ce discours encor plus étonnée,

Rougit; & sans répondre elle court au hameau;

Et raconte à chacun ce miracle nouveau.

Ses compagnes d'abord s'assembent autour d'elle:

Zoon suit en triomphe, & chacun applaudit.

Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit;

Ni ses soins pour plaire à la Belle.

Leur hymen se conclut: un Satrape voisin,

Le propre jour de cette fête,

Enleve à Zoon sa conquête.

On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur & le joint, & l'engage

En un combat de main à main:

Iolé en est le prix, aussi-bien que le juge.

Le Satrape vaincu trouve encor du refuge

En la bonté de son rival: . . .

Hélas! cette bonté lui devint inutile;

Il mourut du regret de cet hymen fatal.

Aux plus infortunéz la tombe sert d'azile.

Il prit pour héritière, en finissant ses jours,

Fole qui mouilla de pleurs son Mausolée.

Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée?

Ce Satrape eût micux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire;
Et ses sœurs avoient qu'un chemin à la gloire.
C'est l'amour, on fait tout pour se voir estimé,
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui même sans s'ouvrir nous enchante & nous touche!
Ainsi disoient ces Sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remors dans leur profane sein.
Bacchus entre, & sa Cour, confus & long cortège,
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilege?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Opposer son Egide à ma juste fureur;

Rien

Rien ne m'empêchera de punir leur offense:
 Voyez; & qu'on se rie après de ma puissance.
 Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher;
 Allez, noirs, & velus en un coin s'attacher,
 On cherche les trois sœurs; on n'en voit nulle trace:
 Leurs métiers sont brisez, on élève en leur place
 Une Chapelle au Dieu, pere du vrai nectar.
 Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
 Au destin de ces sœurs par elle protégées.
 Quand quelque Dieu, voyant ses bontez négligées,
 Nous fait sentir son ire, un astre n'y peut rien:
 L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.
 Profitions, s'il se peut, d'un si fameux exemple:
 Chommons; c'est faire assez qu'aller de Temple en
 Temple
 Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui sont dûs:
 Les jours donnez aux Dieux ne sont jamais perdus.





AVERTISSEMENT.

UN de ces quatre récits que j'ai fait faire aux Filles de Minée contient un événement véritable, & tiré des antiquitez de Boissard. J'aurois pu mettre en la place la métamorphose de Cécix & d'Alcyon, ou quelque autre sujet semblable. Les Critiques m'alégueront qu'il le falloit faire, & que mon Ouvrage en seroit d'un caractère plus uniforme. Ce qu'Ovide conte a un air tout particulier, il est impossible de le contrefaire. Mais après avoir fait réflexion là-dessus, j'ai apprehendé qu'un Poëme de six cens vers ne fût ennuyeux, s'il n'étoit rempli que d'avantures connues. C'est ce qui m'a fait choisir celle dont je veux parler : & comme une chose en attire une autre, le malheur de ces Amans tuez le jour de leurs nôces, m'a été une occasion de placer ici une espece d'Epitaphe, qu'on pourra voir dans les mêmes Antiquitez. Quelquefois Ovide n'a pas plus de fondement pour passer d'une métamorphose à une autre. Les diverses liaisons dont il se sert ne m'en semblent que plus belles ; & selon mon goût ; elles plairoient moins si elles se

se suivoient davantage. Le principal motif qui m'a attaché à l'Inscription dont il s'agit, c'est la beauté que j'y ai trouvée. Il se peut faire que quelqu'un y en trouvera moins que moi. Je ne prétends pas que mon goût serve de règle à aucun particulier, & encore moins au public. Toutefois je ne puis croire que l'on en juge autrement. Il n'est pas besoin d'en dire ici les raisons; quiconque seroit capable de les sentir, ne le sera guere moins de se les imaginer de lui-même. J'ai traduit cet ouvrage en prose & en vers, afin de le rendre plus utile par la comparaison des deux genres. J'ai eu, si l'on veut, le dessein de m'éprouver en l'un & en l'autre: j'ai voulu voir par ma propre expérience, si en ces rencontres les vers s'éloignent beaucoup de la fidélité des traductions, & si la prose s'éloigne beaucoup des graces. Mon sentiment a toujours été que quand les vers sont bien composez, ils disent en une égale étendue plus que la prose ne sauroit dire. De plus habiles que moi le feront voir plus à fonds. J'ajouterai seulement que ce n'est point par vanité, & dans l'espérance de consacrer tout ce qui part de ma plume que je joins ici l'une & l'autre Traduction; l'utilité des expériences m'en a fait faire. Platon dans Phadrus fait dire à Socrate, qu'il seroit à souhaitter qu'on tournât en tant de manieres ce qu'on exprime

qu'à la fin la bonne fût rencontrée. Plût à Dieu que nos Auteurs en voulussent faire l'épreuve, & que le public les y invitât! Voici le sujet de l'Inscription.

Atimete Affranchi de l'Empereur fut le mari d'Homonée, Affranchie aussi; mais qui par sa beauté & par ses graces mérita qu'Atimete la préférât à de celebres partis. Il ne jouit pas long-temps de son bonheur; Homonée mourut qu'elle n'avoit pas vingt ans. On lui éleva un tombeau qui subsiste encore, & où ces Vers sont gravez.



Hoc Homonæa brevi condita sum tumulo,
 Cui formam Paphia, & Charites tribuere decorem,
 Quam Pallas cunctis artibus erudiit.
 Nondum bis denos ætas compleverat annos,
 Injecere manus invida fata mihi.
 Nec præ me queror, hoc mihi morte est tristius ipsa,
 Mœror Atimeti conjugis ille mihi.

* Sit tibi terra levis, mulier dignissima vitâ,
 Quæque tuis olim perfruerere bonis.

S'il suffisoit aux Destins qu'on donnât sa vie pour celle d'un autre, & qu'il fût possible de racheter ainsi ce que l'on aime, quel que soit le nombre d'années que les Parques m'ont accordé, je le donnois avec plaisir pour vous tirer du tombeau, ma chere Homonée; mais cela ne se pouvant; ce que je puis faire est de fuir le jour & la présence des Dieux, pour aller bien tôt vous suivre le long du Styx.

O mon cher époux, cessez de vous affliger; ne corrompez plus la fleur de vos ans; ne fatiguez plus ma destinée par des plaintes continuelles: toutes les larmes sont ici vaines; on ne sauroit émouvoir la Parque: me voilà morte, chacun arrive à ce terme-là. Cessez donc encore une fois: Ainsi puissiez-vous ne sentir jamais une semblable douleur! Ainsi tous les Dieux soient favorables à

* Ce sont les vœux du public, ou de celui qui a fait élever ce monument.

vos souhaits! & veuille la Parque ajouter à votre vie ce qu'elle a ravi à la mienne!

Et toi qui passes tranquillement; arrête ici je te prie un moment ou deux, afin de lire ce peu de mots.

Moi, cette Homonée que préféra Atimete à des filles considérables: moi, à qui Vénus donna la beauté, les Graces & les agrémens: que Pallas enfin avoit instruite dans tous les Arts, me voilà ici renfermée dans un monument de peu d'espace. Je n'avois pas encore vingt ans que le Sort jeta ses mains envieuses sur ma personne. Ce n'est pas pour moi que je m'en plains, c'est pour mon mari, de qui la douleur m'est plus difficile à supporter que ma propre mort.

Que la terre te soit légère, ô épouse digne de retourner à la vie, & de recouvrer un jour le bien que tu as perdu!

Si l'on pouvoit donner ses jours pour ceux d'un autre:

Et que par cet échange on contentât le Sort,
 Quels que soient les momens qui me restent encor,
 Mon ame, avec plaisir, rachèteroit la vôtre:
 Mais le Destin Payant autrement arrêté,
 Je ne saurois que fuir les Dieux & la clarté,
 Pour vous suivre aux Enfers d'une mort avancée.

Quittez, ô cher époux, cette triste pensée;
 Vous altérez en vain les plus beaux de vos ans:

376 INSCRIPTION DE BOISSARD.

Cessez de fatiguer par des cris impuissans
La Parque & le Destin, Déitez inflexibles.
Mettez fin à des pleurs qui ne les touchent point,
Je ne suis plus, tout tend à ce suprême point.
Ainsi nul accident, par des coups si sensibles
Ne vienne à l'avenir traverser vos plaisirs!
Ainsi l'Olympe entier s'accorde à vos desirs!
Veuille enfin Atropos; au cours de votre vie
Ajouter l'étenduë à la mienne ravie!

Et toi, passant tranquille, aprens quels sont
nos maux,

Daigne ici t'arrêter un moment à les lire.

Celle qui préférée aux partis les plus hauts,
Sur le cœur d'Atimete acquit un doux empire,
Qui tenoit de Vénus la beauté de ses traits,
De Pallas son savoir, des Graces ses attraits,
Gît sous ce peu d'espace en la tombe enferrée.
Vingt Soleils n'avoient pas ma carrière éclairée,
Le Sort jetta sur moi ses envieuses mains;
C'est Atimete seul qui fait que je m'en plains.
Ma mort m'afflige moins que sa douleur amere.

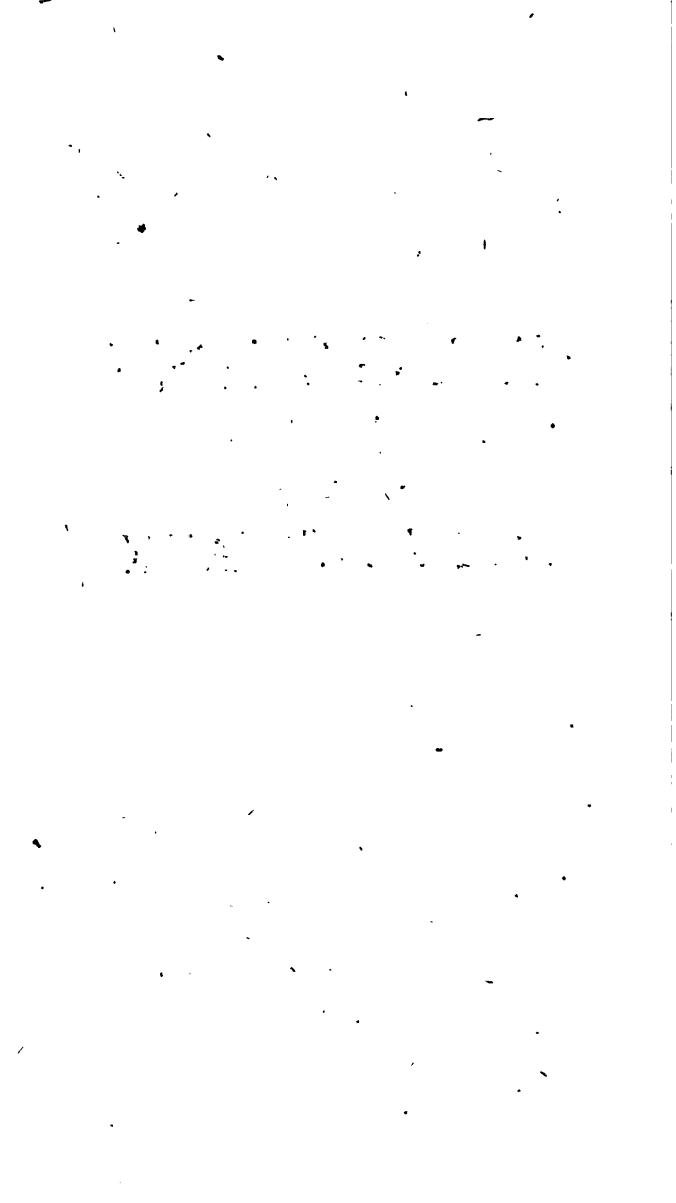
O femme, que la terre à tes os soit legeret
Femme digne de vivre; & bien-tôt puisses-tu
Recommencer de voir les traits de la lumiere,
Et recouvrer le bien que ton cœur a perdu!

FRAGMENS

D U

SONGE DE VAUX.

M 7





AVERTISSEMENT.

P A R M I les Ouvrages dont ce Recueil est composé, le Lecteur verra trois Fragmens d'une description de Vaux, laquelle j'entrepris de faire il y a environ douze ans. J'y consumai près de trois années. Il est depuis arrivé des choses qui m'ont empêché de continuer. Je reprendrois ce dessein, si j'avois quelque espérance qu'il réussit, & qu'un tel ouvrage pût plaire aux gens d'aujourd'hui : car la Poësie lyrique ni l'héroïque, qui doivent y regner, ne sont plus en vogue comme elles étoient alors. J'expose donc au public trois morceaux de cette description. Ce sont des échantillons de l'un & de l'autre stile : que j'aie bien fait ou non de les employer tous deux dans un même Poëme, je m'en dois remettre au goût du Lecteur, plutôt qu'aux raisons que j'en pourrois dire. Selon le jugement qu'on fera de ces

* Imprimé à Paris en 1671. sous le titre de *Fables nouvelles & autres Poësies.*

ces trois morceaux , je me résoudrai : si la chose plaît , j'ai dessein de continuer ; sinon , je n'y perdrai pas de temps davantage. Le temps est chose de peu de prix , quand on ne s'en sert pas mieux que je fais. Mais puisque j'ai résolu de m'en servir , je dois reconnoître qu'à mon égard la saison de le ménager est tantôt venue.

Passons à ce qu'il est nécessaire qu'on sache pour l'intelligence de ces Fragmens. Je ne la saurois donner au Lecteur sans exposer à ses yeux presque tout le plan de l'Ouvrage. C'est ce que je m'en vais faire ; moins succintement à la vérité que je ne voudrois , mais utilement pour moi ; car par ce moyen j'apprendrai le sentiment du public , aussi bien sur l'invention & sur la conduite de mon Poëme en gros , que sur l'exécution de chaque endroit en détail , & sur l'effet que le tout ensemble pourra produire.

Comme les jardins de Vaux étoient tout nouveau plantez , je ne les pouvois décrire en cet état , à moins que je n'en donnasse une idée peu agréable , & qui au bout de vingt ans auroit été sans doute peu ressemblante : il falloit donc prévenir le temps , cela ne se pouvoit faire que par trois moyens , l'enchantement , la Prophétie , & le Songe. Les deux premiers ne me plaisoient pas : car
pour

pour les amener avec quelque grace je me serois engagé dans un dessein de trop d'étendue ; l'accessoire auroit été plus considérable que le principal. D'ailleurs il ne faut point avoir recours au miracle , que quand la nature est impuissante pour nous servir. Ce n'est pas qu'un songe soit si suivi ni même si long que le mien fera ; mais il est permis de passer le cours ordinaire dans ces rencontres ; & j'avois pour me défendre, outre le Roman de la Rose, le Songe de Poliphile, & celui même de Scipion.

Je feins donc qu'en une nuit du Printemps m'étant endormi, je m'imagine que je vas trouver le Sommeil, & le prie que par son moyen je puisse voir Vaux en songe ; il commande aussi-tôt à ses Ministres de me le montrer. Voilà le sujet du premier Fragment.

A peine les Songes ont commencé de me représenter Vaux, que tout ce qui s'offre à mes Sens me semble réel : j'oublie le Dieu du sommeil, & les démons qui l'entourent ; j'oublie enfin que je songe. Les cours du Château de Vaux me paroissent jonchées de fleurs. Je découvre de tous les côtez l'appareil d'une grande cérémonie. J'en demande la raison à deux guides qui me conduisent. L'un d'eux me dit qu'en creusant les
fonde-

fondemens de cette maison on avoit trouvé sous des voutes fort anciennes une table de Porphyre , & sur cette table un écrain plein de pierreries , qu'un certain Sage nommé Zirzimir fils du Soudan Zaraziel avoit autrefois laissé à un Druide de nos Provinces. Au milieu de ces pierreries un diamant d'une beauté extraordinaire & taillé en cœur se faisoit d'abord remarquer , & sur les bords d'un compartiment qui le séparoit d'avec les autres bijoux se lisoit en lettres d'or cette devise, que l'on n'avoit pû entendre.

Je suis constant quoi que j'en aime deux.

On avoit porté à Oronte l'écrain ouvert , & au même état qu'il s'étoit trouvé. Il l'avoit laissé fermer en le maniant , sans que depuis il eût été possible de le r'ouvrir , tant la force de l'enchantement étoit grande. Sur le couvercle de cet écrain se voyoit le portrait du Roi ; & autour étoit écrit : *Soit donné à la plus savante des Fées.* Sous l'écrain cette prophétie étoit gravée.

*Quand celle-là qui plus vaut qu'on la prise
En fait de charme : & plus a de pouvoir ,
Aux assistans , dans Vaux en mainte guise ,
De son bel art aura fait apparoir ,*

Lors

Lors s'ouvrira l'écrain de forme exquise.

Que Zirzimir forgera par grand savoir,

Et l'on verra le sens de la devise

Qu'aucun mortel n'aura jamais su voir.

Pour satisfaire à l'intention du Mage, & pour l'accomplissement de la Prophétie, mais plus encore pour attirer les Maîtresses de tous les Arts, & leur donner par ce moyen l'occasion d'embellir la maison de Vaux, Oronte avoit fait publier que tout ce qu'il y avoit de savantes Fées dans le monde pouvoient venir contester le prix proposé; & ce prix étoit le portrait du Roi, qui seroit donné par des Juges sur les raisons que chacun apporteroit pour prouver les charmes & l'excellence de son art. Plusieurs étoient accouruës, mais la plupart ne pouvant contribuer aux beautés de Vaux, & par conséquent le prix n'étant pas pour elles apparemment, la plupart, dis-je, persuadées que la Prophétie ne les regardoit en aucune sorte, s'étoient retirées. Il n'en étoit demeuré que quatre, l'Architecture, la Peinture, l'Intendante du jardinage, & la Poésie; je les appelle Palatiane, Apellanire, Hortesie, & Calliopée. Le lendemain ce grand différent se devoit juger en la présence d'Oronte, & de force Demi-Dieux. Voilà ce que

Yun

284 AVERTISSEMENT.

l'un de mes deux guides me dit, & le sujet du second Fragment. Il contient les harangues des quatre Fées.

Et pour égayer mon Poëme, & le rendre plus agréable, car une longue suite de descriptions historiques seroit une chose fort ennuyeuse, je les voulois entremêler d'épisodes d'un caractère galant; il y en a trois d'achevez, l'avanture d'un Ecureuil, celle d'un Cygne prêt à mourir, celle d'un Saumon & d'un Eturgeon qui avoient été présentez vifs à Oronte; cette dernière avanture fait le sujet de mon troisième Fragment.

Le reste de ce Recueil* contient des Ouvrages que j'ai composez en divers temps sur divers sujets. S'ils ne plaisent par leur bonté, leur variété suppléera peut-être à ce qui leur manque d'ailleurs.



AUTRE AVERTISSEMENT.

DES piéces suivantes les trois premières sont des Fragmens de la description de Vaux, laquelle j'ai fait venir en un songe, à l'exemple d'autres sujets que l'on a ainsi traittez.

* Les autres Ouvrages que contenoit ce Recueil, ont été mis dans cette Edition, chacun en leur ordre.

rez. Ce n'est pas ici le lieu, ni l'occasion de faire savoir les raisons que j'en ai euës. L'Avertissement les contient : il est nécessaire de le lire pour bien entendre ces trois morceaux, & pour pouvoir tirer de leur lecture quelque sorte de plaisir. Le premier est le commencement de l'Ouvrage. Le Lecteur, si bon lui semble, peut croire que l'Aminte dont j'y parle, représente une personne particuliere : si bon lui semble, que c'est la beauté des femmes en général ; s'il lui plaît même, que c'est celle de toutes fortes d'objets. Ces trois explications sont libres. Ceux qui cherchent en tout du mystere, & qui veulent que cette sorte de Poëme ait un sens allégorique, ne manqueront pas de recourir aux deux dernieres. Quant à moi, je ne trouverai pas mauvais qu'on s'imagine que cette Aminte est telle ou telle personne ; cela rend la chose plus passionnée, & ne la rend pas moins heroïque.





FRAGMENS
DU SONGE
DE VAUX.



L.

Acante s'étant endormi une nuit du Printemps, songea qu'il étoit allé trouver le Sommeil, pour le prier que par son moyen il pût voir le Palais de Vaux, avec ses Jardins; ce que le Sommeil lui accorda, commandant aux Songes de les lui montrer.

Lorsque l'An se renouvelle,
En cette aimable saison,
Où Flore amène avec elle
Les Zéphirs sur l'Horison:
Une nuit que le silence
Charmoit tout par sa présence,
Je conjurai le Sommeil
De suspendre mon réveil

Bien

Bien loin par de-là l'Aurore.

Le Sommeil n'y manqua pas,

Et je dormirois encore,

Sans Aminte & ses appas.

Cette fière beauté, qui s'érige un trophée

Du cruel souvenir de mes vœux impuissans,

Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée

Aussi-bien que les siens regnassent sur mes sens.

Il me fit voir en songe un Palais magnifique,

Des grottes, des canaux, un superbe portique,

Des lieux que pour leurs beautez

J'aurois pû croire enchantez,

Si Vaux n'étoit point au monde :

Ils étoient tels, qu'au Soleil

Ne s'offre au sortir de l'onde

Rien que Vaux qui soit pareil.

C'étoit aussi cette maison magnifique avec ses accompagnemens & ses jardins, lesquels Sylvestre m'avoit montrez, & que ma mémoire conservoit avec un grand soin, comme étant les plus précieuses pièces de son trésor. Ce fut sur ce fondement que le Songe éleva son frêle édifice, & tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela tout ce qu'il y avoit de plus beau dans ses magasins; & afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fût mêlée d'aventures très-remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cri-

staux

ftaux liquides, je vis des animaux, & des hommes. Au commencement de mon fonge il m'arriva une chose qui m'étoit arrivée plusieurs autres fois, & qui arrive souvent à chacun; c'est qu'une partie des objets fur la penfée defquels je venois de m'endormir, me repaffa d'abord en l'efprit. Je m'imaginai que j'étois allé trouver le Sommeil pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avoit dit des chofes prefque incroyables. Le logis du Dieu eft au fond d'un bois où le f Silence & la folitude font leur féjour; c'eft un antre que la nature a taillé de fes propres mains, & dont elle a fortifié toute les avenues contre la clarté & le bruit.

Sous les lambris mouffus de ce fombre palais,
 Echo ne répond point, & femble être affoupie :
 La molle Oifiveté fur le feuil accroupie
 N'en bouge nuit & jour, & fait qu'aux environs,
 Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons
 Ne viennent au travail inviter la nature;
 Un ruiſſeau coule auprès, & forme un doux mur-
 mure.

Les fimples dédiez au Dieu de ce féjour
 Sont les feules moisſons qu'on cultive à l'entour.
 De leurs fleurs en tout temps fa demeure eft fémée,
 Il a prefque toujours la paupière fermée.
 Je le trouvai dormant fur un lit de pavots;
 Les Songes l'entouroient fans troubler fon repos.
 De fantômes divers une Cour menfongère,
 Vains,

Vains, & frères enfans d'une vapeur légère,
 Troupe qui fait charmer le plus profond ennui,
 Prête aux ordres du Dieu voloit autour de lui.
 Là cent figures d'air en leurs moules gardées,
 Là des biens & des maux les légères idées,
 Prévenant nos destins, trompant notre désir,
 Formoient des magasins de peine ou de plaisir.
 Je regardois sortir, & rentrer ces merveilles;
 Telles vont au butin les nombreuses abeilles;
 Et tel dans un Etat de fourmis composé
 Le peuple rentre & fort en cent parts divisé.
 Confus, je m'écriai: Toi que chacun réclame,
 Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flâme;
 Conte à d'autres que moi ces mensonges charmans;
 Dont tu flates les vœux des crédules Amans.
 Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Aminte;
 Fais que par ces démons leur beauté me soit peinte:
 Tu fais que j'ai toujours honoré tes autels;
 Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels;
 Doux Sommeil, rens-toi donc à ma juste prière.
 A ces mots je lui vis entr'ouvrir la paupière;
 Et refermant les yeux presque au même moment:
 Contentez ce mortel, dit-il languissamment.
 Tout ce peuple obéit sans tarder davantage:
 Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image;
 Comme marbres taillez leur troupe s'entassa;
 En colonne aussi-tôt celui-ci se plaça,

Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma vûe;
 L'un se fit piéd'estal, l'autre se fit statué;
 Artisans qui peu chers, mais qui prompts & subtils
 N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,
 Font croître en un moment des fleurs & des om-
 brages,
 Et sans l'aide du temps composent leurs ouvrages.



II.

Les vers suivans ne sont pas de la description de Vaux, je les envoyai à une personne qui en vouloit voir de moi, & lui envoyai en même temps le Fragment qui suit : comme ces vers y peuvent servir d'argument en quelque façon, j'ai crû qu'il ne seroit pas hors de propos de les mettre en tête.

ARiste, vous voulez voir des Vers de ma main,
 Vous qui du chantre Grec ainsi que du Romain,
 Pourriez nous étaler les beautez & les graces,
 Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
 Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art,
 Qui cache ce qu'il est, & ressemble au hazard:
 Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable,
 Qui rend le Dieu des vers sur tous autres aimable:
 C'est ce qu'il faut avoir, si l'on veut être admis
 Parmi ceux qu'Apollon compte entre ses amis.
 Homère épand toujours ses dons avec largesse:

Virgile

Virgile à ses trésors fait joindre la sagesse :
 Mes vers vous pourroient-ils donner quelque plaisir,
 Lorsque l'Antiquité vous en offre à choisir ?
 Je ne l'espère pas ; & cependant ma Muse
 N'aura jamais pour vous de secret ni d'excuse ;
 Ce que vous souhaitez , il faut vous l'accorder ;
 C'est à moi d'obéir , à vous de commander.
 Je vous présente donc quelques traits de ma lyre :
 Elle les a dans Vaux répétez au Zéphire.
 J'y fais parler quatre Arts fameux dans l'Univers,
 Les Palais , les Tableaux , les Jardins , & les Vers.
 Ces Arts vantent ici tour-à-tour leurs merveilles.
 Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
 Vous m'entendez , Ariste , & d'un cœur généreux ,
 Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux.
 Il déplût à son Roi , ses amis disparurent :
 Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.
 Malgré tout ce torrent je lui donnai des pleurs :
 J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs.
 Jadis en sa faveur j'assemblai quatre Fées.
 Il voulut que ma main leur dressât des trophées :
 Oeuvre long , & qu'alors jeune encor j'entrepris.
 Ecoutez ces quatre Arts , & décidez du prix.

*L'Architecture , la Peinture , le Jardinage , &
 la Poësie haranguent leurs Juges , & contestent
 le prix proposé.*



Un riche balustre faisoit la séparation de la chambre d'avec l'alcove ; l'estrade en étoit au moins élevée d'un pied, ce qui donnoit encore plus d'éclat à cette action. Là sur des tapis de Perse on avoit placé les sièges des demi-Dieux ; ceux des Juges y étoient aussi, mais à part & un peu éloignés de la Compagnie. Hors de l'alcove étoient assises l'une près de l'autre les quatre Fées. Ariste, Gelaste, & moi nous étions debout, vis-à-vis d'elles. On tira au sort pour savoir en quel rang elles parleroient. Ce fut à Palatiane de haranguer la première : elle se leva donc, & après s'être approchée du balustre, elle se retourna à demi devers ses rivales, & leur adressant sa voix, elle commença de cette sorte,

Quoi, par vous ces honneurs sont aussi contestez ?
 Vous prétendez le prix qu'on doit à mes beautez ?
 Ingrates, deviez-vous en avoir la pensée ?

A ces mots d'ingrates toutes se levèrent, & témoignèrent avoir quelque chose à dire ; mais les Juges pour éviter la confusion ayant ordonné qu'elles ne s'interromproient point ; Palatiane continua en ces termes.

Juges, pardonnez-moi cette plainte forcée :
 Je fais qu'en suppliante il falloit commencer ;
 C'est à vous que ma voix se devoit adresser :

Mais

Mais le dépit m'emporte, & puisqu'il faut tout dire,
 Enfin, voilà le fruit, trop vaine Appellanire,
 Dont vous reconnoissez mes bienfaits aujourd'hui.
 Contre les Aquilons mon art vous sert d'appui:
 N'en ayez point de honte; en sauvant votre ouvrage,
 J'oblige aussi les Dieux dont vous tracez l'image:
 Hé bien, vous la tracez; mais imparfaitement:
 Et moi je leur bâtis un second firmament.
 Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres;
 Tout ce qu'ont fait dans Vaux, les le Bruns, les le
 Nôtres,

Jets, cascades, canaux, & plafonds si charmans,
 Tout cela tient de moi ses plus beaux ornemens.
 Contempler les efforts de quelque main savante,
 Juger d'une Peinture, ou muette ou parlante,
 Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
 Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
 Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
 Ecouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
 Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux;
 Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux:
 Mais enfin on s'en passe, & je suis nécessaire.
 Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaire.
 Les autres se trouvoient des humains habitez:
 Avec les animaux ils formoient des Citez:
 Je bâtis des maisons, je composai des Villes:
 On ne vouloit alors que de simples aziles;

Sur la nécessité se regloient les souhaits :
 Aujourd'hui que l'on veut de superbes Palais,
 Je contente chacun en plus d'une manière :
 Des cinq ordres divers la grace singulière,
 Fait voir comme il me plaît l'éclat, la majesté,
 Ou les charmes divins de la simplicité.
 Je ne doute donc point qu'en présence d'Oronte,
 Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte :
 Confuses, vous allez recevoir cette loi,
 Si c'est honte pour vous d'être moindres que moi.
 Tant d'œuvres, dont je rends les Savans idolâtres,
 Colosses, monumens, cirques, amphithéâtres,
 Mille Temples par moi bâtis en mille lieux,
 Les demeures des Rois, celles même des Dieux,
 Rome, & tout l'Univers pour mon Art follicite :
 Juges, accordez-moi le prix que je mérite ;
 Car on n'auroit pas droit d'y vouloir parvenir,
 Si de la faveur seule il falloit l'obtenir.

Peu de temps après qu'elle eut cessé de parler, elle retourna s'asseoir. Sa fierté & le caractère de sa harangue n'avoient pas déplû ; je le remarquai au visage des assistans. Les seules Fées témoignoiént beaucoup d'indignation, & secouoiént la tête à chacune de ses raisons : je vis même l'heure qu'Appellanire l'interromproit. Pour moi, ce qui me toucha le plus de tout son discours, ce fut l'épilogue. Appellanire qui devoit parler la seconde, prit la place que

que l'autre venoit de quitter, & puis elle com-
mença ainsi sa harangue.

Juges, si j'ai souffert des reproches frivoles ;
Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles :
Le respect seulement a retenu ma voix.
Palatiane veut vous imposer des loix ;
Les honneurs ne sont faits que pour ses mains sa-
vantes ;

Ce seroit trop pour nous que d'être ses suivantes :
Elle m'appelle ingrate : & pense m'ébranler ;
Mais qui l'est de nous deux, puisqu'il en faut parler ?
Sans tous ses ornemens, serois-je pas la même ?
Et quant à sa beauté qui lui semble suprême,
Bien souvent sans la mienne on n'y penseroit pas ;
Seule je sai donner du lustre à ses appas.
Contre les Aquilons elle m'est nécessaire ;
Il n'est point de couvert qui n'en pût autant faire.
Où va-t-elle chercher les premiers des humains ?
Quels chefs-d'œuvres alors sont sortis de ses mains ?
Qu'importe qu'elle serve aux Dieux même d'azile ?
Car il ne s'agit pas d'être la plus utile ;
C'est assez de causer le plaisir seulement
Pour satisfaire aux loix de cet enchantement :
En termes assez clairs la chose est exprimée ;
Soit donné, dit le Mage, à la plus grande Fée ;
En est-il de plus grande, ayant tout bien pesé,

Que celle par qui l'œil est sans cesse abusé ?
 A de simples couleurs mon Art plein de magie
 Sait donner du relief, de l'ame, & de la vie :
 Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps :
 J'évoque quand je veux les absens & les morts :
 Quand je veux, avec l'art je confonds la nature ;
 De deux Peintres fameux qui ne font l'imposture ?
 Pour preuve du savoir dont se vantoient leurs mains ;
 L'un trompa les oiseaux, & l'autre les humains.
 Je transporte les yeux aux confins de la terre :
 Il n'est événement ni d'amour, ni de guerre,
 Que mon Art n'ait enfin appris à tous les yeux.
 Les mystères profonds des Enfers & des Cieux,
 Sont par moi révélés, par moi l'œil les découvre :
 Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
 Que le Soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
 Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un
 beau soir,
 J'en fais représenter les images brillantes :
 Mon art s'étend sur tout ; c'est par mes mains fa-
 vantes
 Que les champs, les deserts, les bois, & les citez
 Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
 Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages ;
 Et les malheurs de Troie ont plû dans mes Ouvrages.
 Tout y rit, tout y charme ; on y voit sans horreur
 Le pâle désespoir, la sanglante fureur,

L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces ;
 Jugez avec quels traits je fai peindre les Graces.
 Dans les maux de l'absence on cherche mon secours ;
 Je console un Amant privé de ses amours ;
 Chacun par mon moyen possède sa Cruelle :
 Si vous avez jamais adoré quelque Belle ,
 (Et je n'en doute point, les Sages ont aimé)
 Vous savez ce que peut un portrait animé :
 Dans les cœurs les plus froids il entretient des flames.
 Je pourrois vous prier par celui de vos Dames ;
 En faveur de ses traits, qui n'obtiendroit le prix ?
 Mais c'est assez de Vaux pour toucher vos esprits ;
 Voyez, & puis jugez ; je ne veux autre grace.

Les raisons de cette seconde me semblèrent encore plus pressantes que celles de la première ; sur tout, ce qu'elle dit de l'intention du Mage fit beaucoup d'effet. Il s'éleva là-dessus un secret murmure qui lui donna quelque espérance de la victoire, & le chagrin qu'en ce moment là témoignèrent les autres Fées, fit une partie de sa joye, aussi bien que la satisfaction qui parut sur le visage des écoutans. Palatiane ne jugeant pas à propos de laisser plus long-temps dans les esprits une impression si favorable pour sa rivale, se leva encore une fois ; & de la place où elle étoit, elle représenta aux Juges, que si l'Art de la Peinture trompoit les yeux, celui de l'Architecture leur faisoit voir des merveilles bien plus étonnantes. Tel pouvoit-on appeller le puissant effort

des machines qu'elle inventoit , telle la pesanteur des Colosses élevez comme par enchantement , tels tous ces Ouvrages hardis dont l'imagination se trouve effrayée , tels enfin ces amas de pierres , qui font croire que l'Egypte a été peuplée de Géans , & qui ont épuisé les forces de plusieurs millions d'hommes , aussi bien que les trésors d'une longue suite de Rois. Palatiane ayant ainsi repliqué , ces deux Fées reprirent leur place ; & incontinent après Hortésie dont le tour étoit venu , approcha des Juges ; mais avec un abord si doux , qu'auparavant qu'elle ouvrît la bouche , ils demeurèrent plus d'à demi persuadés ; & ils eurent beaucoup de peine à ne se pas laisser corrompre aux charmes même de son silence. Voici les propres paroles de sa harangue.

J'ignore l'art de bien parler ;
 Et n'emploirai pour tout langage
 Que ces momens qu'on voit couler
 Parmi des fleurs , & de l'ombrage.
 Là luit un Soleil tout nouveau ,
 L'air est plus pur , le jour plus beau ,
 Les nuits sont douces & tranquilles ;
 Et ces agréables séjours
 Chassent le soin hôte des villes ,
 Et la crainte hôtesse des Cours.



Mes appas sont les Alcions
 Par qui l'on voit cesser l'orage.

Que

Que le souffle des passions
 A fait naître dans un courage;
 Seule j'arrête ses transports;
 La raison fait de vains efforts
 Pour en calmer la violence;
 Et si rien s'oppose à leur cours,
 C'est la douceur de mon silence,
 Plus que la force du discours.



Mes dons ont occupé les mains
 • D'un Empereur sur tous habile,
 Et le plus sage des humains
 Vint chez moi chercher un azile:
 † Charles d'un semblable dessein
 Se venant jeter dans mon sein
 Fit voir qu'il étoit plus qu'un homme:
 L'un d'eux pour mes ombrages verts
 A quitté l'Empire de Rome,
 L'autre celui de l'Univers.



Ils étoient las des vains projets
 De conquérir d'autres provinces:

N 6

Que

• Dioclétien.

† Charles-Quint.

Que s'ils se firent mes sujets,
 De mes sujets je fais des Princes:
 Tel égalant le sort des Rois
 Aristée erroit autrefois
 Dans les valons de Thessalie;
 Et tel de mets non achetez
 • Vivoit sous les murs d'Oebalie
 Un amateur de mes beautez.



Libres des soins, exempt d'ennuis:
 Il ne manquoit d'aucunes choses;
 Il détachoit les premiers fruits,
 Il cueilloit les premières roses;
 Et quand le Ciel armé de vents
 Arrêtoit le cours des torrens,
 Et leur donnoit un frein de glace,
 Ses jardins remplis d'arbres verts
 Conservoient encore leur grace.
 Malgré la rigueur des hivers.



Je promets un bonheur pareil.
 A qui voudra suivre mes charmes;

Leur

* *Namque sub Oebalia. Gra. Virg. Georg. IV. 225.*

Leur douceur lui garde un sommeil
 Qui ne craindra point les alarmes
 Il bornera tous ses desirs :
 Dans le seul retour des Zéphirs,
 Et fuyant la foule importune
 Il verra du fond de ses bois
 Les Courtisans de la fortune
 Devenus esclaves des Rois.



J'embellis les fruits & les fleurs;
 Je fais parer Pomone & Flore;
 C'est pour moi que coulent les pleurs,
 Qu'en se levant versé l'Auroré;
 Les Vergers, les Parcs, les Jardins,
 De mon savoir, & de mes mains
 Tiennent leurs graces nonpareilles;
 Là j'ai des prez, là j'ai des bois;
 Et j'ai par-tout tant de merveilles.
 Que l'on s'égare dans leur choix.



Je donne au liquide cristal
 Plus de cent formes différentes;
 Et le mets tantôt en canal,
 Tantôt en beautez jaillissantes;

On le voit souvent par degrez
 Tomber à flots précipitez,
 Sur des glacis je fais qu'il roule,
 Et qu'il bouillonne en d'autres lieux,
 Par fois il dort, par fois il coule,
 Et toujours il charme les yeux.



Je ne finirois de long-temps
 Si j'exprimois toutes ces choses:
 On auroit plutôt au Printemps
 Compté les œillets & les roses.
 Sans m'écarter loin de ces bois,
 Souvenez-vous combien de fois
 Vous avez cherché leurs ombrages,
 Pourriez-vous bien m'ôter le prix,
 Après avoir par mes Ouvrages
 Si souvent charmé vos esprits?

Le discours d'Hortésie acheva de gagner tous les assistans, Oronte & les demi-Dieux se regarderent comme ravis, les Juges n'en firent pas moins. Hortésie consideroit tous ces signes extérieurs, avec la joye que l'on peut penser, quand Appellanire ayant parlé tout bas quelque peu de temps aux deux Fées qui étoient près d'elle, déploya une toile que les plis de sa robe tenoient cachée; & la montrant de la main aux Juges, elle s'écria du lieu où elle étoit.

Juges, attendez un moment ;
 Et voyez quelle est cette Fée,
 Qui de son visage charmant
 Devant Oronte fait trophée ;
 En voilà les traits éclatans ;

Elle étoit telle avant que le Printemps

Lui rendit ses cheveux avec ses autres charmes :

Lorsque les jours sont inconstans,
 Elle n'est jamais sans alarmes.

Après ces paroles elle alla jusques dans l'Alcove présenter aux Juges la toile qu'elle tenoit déployée ; & leur dit que c'étoit le Portrait d'Hortésie qu'elle avoit fait depuis quelques mois. Ils en demeurèrent étonnez, & jettant la vûe sur Hortésie, ils la tournèrent ensuite sur sa peinture. La meilleure partie de ses graces y sembloit éteinte ; il n'y avoit ni roses, ni lys sur son teint ; tout y étoit languissant & à demi-mort, on ne voyoit que de la neige & des glaçons, où on avoit vû les plus florissantes marques de la jeunesse. Les Juges auroient soupçonné la fidélité du Portrait, s'ils ne se fussent souvenus d'avoir vû Hortésie en cet état-là. Chacun commença de douter qu'on voulût accorder le prix à une beauté si frêle & si journalière ; elle-même abandonna sa propre défense, & ne fût que répondre sur ce reproche. Si bien qu'Appellanire s'en retournoit toute triomphante, lorsque Palatiane lui dit : N'insultez point à une beauté qui craint tout, à ce
 que

que vous dites ; si elle languit tous les ans, elle reprend aussi tous les ans de nouvelles forces : quant à vous , qu'est-il demeuré de ce qu'ont fait autrefois vos Appelles & vos Zeuxis, que le nom de leurs ouvrages , & les choses incroyables que l'on en dit ? Les miens vivent plus de siècles que les vôtres ne sauroient vivre d'années. Appellanire ne s'étonna point, & se douta bien que Palatiane elle-même se verroit bien-tôt confondue ; cela ne manqua pas d'arriver.

Ce fut par Calliopée.

Montrez-moi (dit cette Fée)
 Quelque chose de plus vieux ,
 Que la Chronique immortelle
 De ces murs pour qui les Dieux
 Eurent dix ans de querelle.



Bien que par les flots amers,
 On aille au-delà des mers
 Voir encor vos Pyramides ;
 J'ai laissé des monumens,
 Et plus beaux & plus solides
 Que ces vastes bâtimens.



Mes mains ont fait des Ouvrages

Qu'à

Qui verront les derniers âges
 Sans jamais se ruiner;
 * Le temps a beau les combattre,
 L'eau ne les fauroit miner,
 Le vent ne peut les abattre.



Sans moi tant d'œuvres fameux,
 Ignorez de nos Neveux,
 Périroient sous la poussière.
 Au Parnasse seulement
 On employe une matière
 Qui dure éternellement.



Si l'on conserve les noms,
 Ce doit être par mes sons,
 Et non point par vos machines:
 Un jour, un jour l'Univers
 Cherchera sous vos ruines
 Ceux qui vivront dans mes Vers.

Aussi-tôt elle s'approcha du Balustre, & lais-
 sant Palatiane toute confuse, elle adoucit quel-
 que peu sa voix, & parla ainsi.

Ju-

* Herat. Car. 4. Od. 30.

Juges, vous le savez ; & dans tout cet empire
 Mon charme est plus connu que l'air qu'on y res-
 pire.

C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'hui,
 Pour comble de bonheur Alcandre en est l'appui.

Je n'en dirai pas plus, de peur que sa puissance
 N'oblige vos esprits à quelque déférence ;

Vous jugez bien pourtant qu'elle est une beauté
 Qui possède son cœur, & qui l'a mérité.

Mais sans vous prévenir par les traits du bien dire,
 Je répondrai par ordre, & cela doit suffire.

On diroit que ces Arts méritent tous le prix.

Chaque Fée a sans doute ébranlé les esprits.

Toutes semblent d'abord terminer la querelle.

La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle.

Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,

Elle loge les Dieux, & moi je les ai taits.

Ce mot est un peu vain, & pourtant véritable ;

Ceux qui se font servir le Nectar à leur table,

Sous le nom de Héros ont mérité mes Vers ;

Je les ai déclarés maîtres de l'Univers.

O vous qui m'écoutez, troupe noble & choisie ;

Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'Ambrosie ;

Mais Alcandre lui-même auroit beau l'espérer,

S'il n'implorait mon Art pour la lui préparer.

Ce point tout seul devrait me donner gain de cause :

Ren-

Rendre un homme immortel sans doute est quelque chose :

Appellanire peut par ses savantes mains
L'exposer pour un temps aux regards des humains ;
Pour moi, j'ai bâti un Temple en leur mémoire ;
Mais un Temple plus beau, sans marbre, & sans y-
voire ,

Que ceux où d'autres Arts avec tous leurs efforts
De l'Univers entier épuisent les trésors.

Par le second discours on voit que la Peinture
Se vante de tenir école d'imposture ;

Comme si de cet art les prestiges puissans .

Pouvoient seuls rappeler les morts & les absens :

Ce sont pour moi des jeux, on ne lit point Homère .

Sans que tantôt Achille à l'ame si colere ,

Tantôt Agramemnon au front majestueux ,

Le bien-disant Ulysse, Ajax l'impétueux ,

Et maint autre Héros offre aux yeux son image .

Je les fais tous parler, c'est encor davantage .

La Peinture après tout n'a droit que sur les corps ,

Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts

Qui font mouvoir une ame, & la rendent visible ;

Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible ,

Et des mêmes couleurs qu'on peint la vérité ,

Je leur expose encor ce qui n'a point été .

Si pour faire un portrait Appellanire excelle ,

On m'y trouve du moins aussi savante qu'elle ;

Mais

Mais je fais plus encor, & j'enseigne aux Amans
 A fléchir leurs amours en peignant leurs tourmens.
 Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
 Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres
 Ouvrages;

Elle embellit les fleurs de traits moins éclatans;
 C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du Prin-
 temps.

Enfin, j'imite tout par mon savoir suprême;
 Je peins quand il me plaît la Peinture elle-même;
 Oui, beaux Arts, quand je veux j'étale vos attraits;
 Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits?
 Si donc j'ai mis les Dieux au-dessus de l'envie;
 Si je donne aux mortels une seconde vie;
 Si maint œuvre de moi, solide autant que beau,
 Peut tirer un Héros de la nuit du tombeau;
 Si mort en ses neveux, dans mes vers il respire;
 Si je le rends présent bien mieux qu'Appellanire?
 Si de Palatiane au prix de mes efforts
 Les monumens ne sont ni durables ni forts;
 Si souvent Hortésie est peinte en mes Ouvrages;
 Et si je fais parler ses fleurs, & ses ombrages;
 Juges, qu'attendez-vous? Et pourquoi consulter?
 Quel Art peut mieux que moi, cet écrain mériter?
 Ce n'est point sa valeur, où j'ai voulu prétendre.
 Je n'ai considéré que le portrait d'Alcandre:
 On sait que les trésors me touchent rarement,

Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement:
 Gardez ce diamant dont le prix est extrême,
 Je serai riche assez pourvû qu'Alcandre m'aime.

La harangue de Calliopée produisit un merveilleux changement dans les esprits. Les autres Fées l'avoient bien prévû ; car auparavant que l'on s'assemblât, elles demanderent qu'il fût défendu de se servir des traits de la Rhétorique ; que cela n'étoit pas sans exemple ; qu'une pareille défense s'étoit observée long-temps dans Athenes ; parce que les Orateurs faisoient prendre de telles résolutions que bon leur sembloit. & qu'enfin le métier de leur rivale étant de séduire, il n'étoit pas juste qu'elle eût cet avantage sur elles : mais comme il étoit question de charmes, ces Juges leur représenterent qu'ils ne voyoient pas pourquoi ceux de l'éloquence dussent être exclus, & que leur propre requête leur faisoit tort ; parce qu'il sembloit qu'elles donnassent déjà gain de cause à leur concurrente. Ainsi chacune employa tous les artifices dont elle se pût aviser. Après que l'applaudissement qu'on donna à la harangue de Calliopée fut un peu cessé, Appellanire, comme la seule qui pouvoit avoir quelque chose de commun avec elle, & comme celle aussi qui jusques-là croyoit avoir la meilleure part à l'Ecrain, prit la parole, & avoua que les charmes de sa rivale étoient à la vérité fort puissans ; mais en quoi cela pouvoit-il regarder la maison de Vaux ? au lieu que tout y brilloit des enrichissemens qu'elle avoit trouvez : combien de plafonds qui surpassoient, non seulement tout ce qu'on avoit jamais fait en ce genre, mais
 aussi

aussi l'imagination même des regardans? combien d'ornemens judicieux, agréables, & bien inventez? étoit-il possible qu'en la présence de ces merveilles on adjugeât le prix à quelqu'autre qu'elle? Quand elle eut fini, Calliopée tomba d'accord de ce dernier point, & rendit un pareil témoignage à la Verité; mais se peut-il faire que vous ignoriez, ajouta-t-elle en s'adressant à Appellanire, ce que mon Art a de commun avec Vaux? La dernière main n'y sera que quand mes loüanges l'y auront mise: & vous-même ne devriez-vous pas consentir que j'eusse l'Écrain comme le plus digne prix de la gloire que mes Ouvrages vous ont donnée?. Je demandai tout bas à Gelaste ce que cela vouloit dire. Il me répondit que plusieurs personnes avoient déjà fait la description de quelques endroits de ce beau séjour: sur-tout qu'il m'en vouloit montrer une du Sallon, laquelle on ne pouvoit assez estimer. Cette contestation des deux Fées, & le souvenir de ce que les autres avoient dit, embarrasserent les Juges de telle sorte qu'ils se parlerent près d'un quart d'heure sans rien résoudre. Cependant le reste de la compagnie s'entretenoit aussi de cette action, au moins il me le sembla; car les uns & les autres parloient trop bas, & nous étions trop éloignez pour en rien entendre. Enfin, les Juges ordonnerent pour tout resultat, que puisque les choses étoient tellement égales, ces quatre Fées feroient paroître sur le champ quelque échantillon de leur Art; afin qu'on fût laquelle de toutes étoit la plus savante dans la magie. Cela fut prononcé par l'un des trois Juges: chacun témoigna en être content. Aussi étoit-

étoit-ce une nouvelle occasion de plaisir. O-
ronte lui-même sembla l'approuver par un lé-
ger mouvement de tête. Il se fit ensuite un fort
grand silence, les esprits étant demeurez com-
me suspendus dans l'attente d'autres merveil-
les.





III.

AVERTISSEMENT.

C'Est assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de sérieux dans mon Songe; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant; & selon le jugement qu'il fera de l'un & de l'autre je me réglerai, si je continue cet ouvrage. Le Lecteur saura pour l'intelligence du Fragment qui suit, qu'un Saumon & un Eturgeon qui apparemment suivoient un bateau de Sel, furent pris dans la riviere de Seine. On les presenta vifs à M. Fouquet, qui les fit mettre en un fort grand quarré d'eau, où je les trouvai pleins de santé & de vie quand je commençai ma description. Je m'imagine donc dans mon Songe que ce sont deux Ambassadeurs envoyez à M. Fouquet par le Dieu Neptune, pour lui offrir de sa part tous les trésors de l'Empire Maritime, des morceaux pétrifiés, du Corail de toutes sortes; des Conques, afin que M. Fouquet pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant-corps d'Architecture,

vis-

vis-à-vis de la cascade de Vaux. Je feins aussi qu'un de ces poissons (c'est l'Eturgeon) me parle par truchement, & me conte son aventure, & celle de son camarade, avec l'origine & le motif de leur députation.





AVANTURE D'UN SAUMON ET D'UN ETURGEON.



Me promenant vers un quarré d'eau qui est au-dessus d'une cascade, j'apperçûs un Saumon, & un Eturegon, s'approchant du bord comme s'ils eussent voulu me parler. Cela me surprit tout-à-fait, car je ne croyois pas que la riviere d'Anqueuil entretint commerce avec l'Océan. Je demandai donc à ces animaux pour quel sujet, & par quel motif ils avoient quitté leur patrie. L'Eturegon me répondit par un truchement.

Cela vous semble nouveau
Que des Poissons qui nagent en grand
d'eau,

S'en aillent si loin se faire

Une prison volontaire,

Et renoncent pour elle à leur pays natal,

Quand la prison seroit un Palais de cristal.

En effet il n'est personne

Qu

Qui d'abord ne s'en étonne;

Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir

Du lieu de notre naissance;

Sans nous vanter, & sans mentir,

Nous y trouvions en abondance

De quoi souler nos appetits;

Si les gros nous mangeoient, nous mangions les petits;

Ainsi que l'on fait en France.

Et pour ne pas tenir votre esprit en balance,

Je vais vous dire la raison,

Qui nous a fait choisir cette aimable prison.

Qu'avec moi ce Saumon habite.

Un jour nous promenant sur le dos d'Amphitrite,

Nous appercûmes deux Marchands,

A qui le fier Borée auteur de maint orage

Avoit fait faire au milieu de nos champs

Un cruel & piteux naufrage.

Tout en nageant ils imploroient le Dieu

De l'humide & vaste lieu;

Le priant d'être sensible

Au sort qu'ils alloient courir;

Et faisoient tout leur possible

Afin de ne pas mourir.

Le Dieu les poussa sur l'heure

Vers un rocher dont il fait sa demeure;

Et là d'abord il leur dit:

Pauvres humains qui vous fiez à l'onde,

Que cherchez-vous en notre monde ?

Un des Marchands répondit ;

Monarque de l'eau salée,

Dans une région de ces flots reculée,

Est un lieu nommé Vaux, gloire de l'Univers :

Son nom vole déjà dans cent climats divers.

Oronte y fait bâtir un Palais magnifique,

Où regne l'ordre ionique

Avec beaucoup d'agrément.

On a placé justement

Vis-à-vis du bâtiment,

Deux grottes dont la structure

Est de telle Architecture,

Qu'elle plaît sans ornement.

Nous cherchions toutefois sur l'humide élément

Les Conques les plus exquisés,

Et du Corail de toutes guises ;

Mais les vents ennemis du plaisir de nos yeux,

Par des complots odieux,

Ont traversé nos voyages :

Dites-leur qu'ils soient plus sages,

Et respectent désormais

Oronte & tous ses Palais.

Thétis de ce récit sembla toute ravie :

Et la harangue finie,

Nous fûmes envoyés par le maître des vents,

Pour offrir de sa part en termes obligeans,

DU SONGE DE VAUX. 317

Au possesseur de Vaux Oronte son intime,
Ce que dans les pays on voit de rareté,
Ambre, Nacre, Corail, Marbre, diversitez;
Enfin tous les trésors de la Cour Maritime.

Après cent périls évitez,
Nageant de mer en fleuve, & de fleuve en rivière,

Non loin d'ici, d'une adroite manière,

Par des Pêcheurs nous fûmes arrêtés,

Et par bonheur chez Oronte portés.

Là je lui fis ma petite barangue,

Petite certainement,

Car c'étoit en notre Langue

Laconique extrêmement.

On l'apprend fort aisément,

Venez nous voir seulement

Au fond du moite Élément,

Vous saurez comme nous parler en un moment.

Pour achever notre histoire,

Monsieur Courtois, si j'ai bonne mémoire,

Avec mon compagnon m'a logé dans ces lieux;

Quant à moi j'ai bonne envie

De n'en bouger de ma vie;

On y voit souvent les yeux

De l'adorable Sylvie.



IV.

*Comme Sylvie honora de sa présence les dernières
chansons d'un Cigne qui se mouroit,
& des aventures du Cigne.*

J'Eusse continué mes plaintes, si le son d'un luth ne les eût interrompues. Comme j'aime extrêmement l'harmonie, je quittai le lieu où j'étois pour aller du côté que le son se faisoit entendre. Lycidas me suivit; & lui ayant demandé ce que ce pouvoit être, il me dit que Sylvie ayant appris qu'un Cigne de Vaux s'en alloit mourir, avoit envoyé querir Lambert en diligence, afin de faire comparaison de son chant avec celui de ce pauvre Cigne. Ce n'est pas (ajouta Lycidas) que tous les Cignes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne parmi les Poètes, on en peut douter sans impiété, aussi bien que de plusieurs autres articles de leur croyance. Afin de t'expliquer ceci, tu as lû sans doute que Jupiter emprunta autrefois le corps d'un Cigne pour approcher plus facilement de Lède: & parce que lui ayant chanté son amour sous cette figure, elle en fut touchée, & que Jupiter reprit incontinent la forme de Dieu, il ordonna en mémoire de cette aventure, qu'autant de fois que l'ame du Cigne où il avoit logé, passeroit d'un animal de la même espèce en quelque autre corps, cet animal chanteroit si mélodieusement que chacun en se.oit charmé. Or je m'ima-

gine

gine que quelque ancien Poëte en ayant entendu chanter un , cela a donné lieu à l'opinion qui est répandue dans leurs livres pour tous les autres. Tandis que Lycidas m'entretenoit de la sorte , nous vîmes arriver Sylvie accompagnée des Graces & d'un très-grand nombre d'Amours de toutes les manières. Elle s'assit dans un fauteuil sur les bords du Canal où étoit le Cigne , & aussi tôt Lambert ayant accordé son theorbe , chanta un air de sa façon , qui étoit admirablement beau , & le charita si bien , qu'il mérita d'être loué de Sylvie , & fut ensuite abandonné aux louanges de tous ceux qui étoient présens. L'un l'appelloit Orphée , l'autre Amphion : il y en eut même qui s'étonnerent de ce qu'Oronte voulant faire bâtir un Palais , n'avoit pas fait marché avec lui ; disant que les pierres se seroient venuës ranger d'elles-mêmes au son de sa voix , sans qu'il eût été besoin de tant de bras & de machines. Enfin , on crût que le Cigne n'oseroit chanter après lui. Il chanta toutefois , & chanta véritablement assez bien : mais outre que c'étoit en une Langue qu'on n'entendoit point , il fut jugé de beaucoup inférieur à Lambert ; & Sylvie ne jugeant pas à propos de le voir mourir , se fut promener d'un autre côté. Chacun la suivit , hormis Lyeidas & moi. Si bien qu'étant demeurez seuls , je le remis sur le discours qu'il avoit quitté , & lui demandai , s'il étoit possible que le Cigne eût été autre chose qu'il n'étoit , & s'il seroit encore autre chose dorénavant ? Pour te faire entendre tout ce mystère , me répondit-il , il faut que je le prenne d'un peu plus haut : & après avoir touffé trois

ou quatre fois, il commença de cette sorte.

Ce que tu vois d'animaux & d'humains
 Troque sans cesse, & devient autre chose;
 Toute ame passe en différentes mains.
 Telle est la loi de la Métempychose,
 Que le fort tient en ses livres enclose.
 Car ici-bas il aime à tout changer,
 Selon qu'il veut nos esprits héberger.
 L'ame, d'habit bien ou mal assortie,
 D'un Roi se vêt en sortant d'un berger,
 Puis d'un berger étant du Roi sortie.



Je le fais d'Apollon, vrai trésor de doctrine,
 Berger, Devin, Architecte, & Chanteur,
 Et Docteur
 En Médecine,
 Tantôt portant le jour en différens quartiers,
 Tantôt faisant des vers en l'honneur de Sylvie.
 Je ne m'étonne pas, ayant trop de métiers,
 S'il a peine à gagner sa vie.



Il m'a donc dit ce matin,
 Venant voir notre malade:

Ce pauvre Cigne achève son destin,
 Ne lui donnez plus rien qu'un petit de panade;
 Car il est mort, autant vaut.
 J'entens mort selon vous, que sert-il qu'on vous
 flatte ?

Comment Monsieur (ai-je dit aussi-tôt)
 Ne remuer ni pied ni patte
 N'est pas selon vous-même être mort comme il faut ?
 Non, m'a-t-il répondu : puis faisant une pose,
 Il m'a déduit au long cette Métempsychose.
 Or voici comme va la chose.



Sans user de fiction,
 Ce Cigne étoit Amphion,
 Qui bâtit Thèbe au doux son de sa lyre;
 On ne m'a pas voulu dire
 Ce qu'il étoit avant ce jour;
 C'est un trop grand secret : il te doit donc suffire
 Que son ame a depuis animé tour à tour
 Des corps mâles & femelles,
 Des plus beaux, & des plus belles,
 Des animaux fort jolis,
 Mignons, bien faits & polis;
 De fort aimables personnes,
 Bien faites, douces, mignonnes,
 Point de nains, point d'avortons;

Peu de loups, forcés moutons;

Certain oiseau qui caquette,

Un héros, une coquette;

Un Amant qui de tristesse

La tête en quatre se fendit;

Un autre qui se pendit

A la porte de sa maîtresse;

Des Philosophes, des badins.

Deux ou trois jeunes blondins,

Cinq ou six Beautés insignes

Ayant de beaux cheveux blancs,

Et les cols non pas si longs

Que des Cignes,

Mais aussi blancs, sans mentir.

Enfin cette ame au partir

Du corps d'une Beauté qui chantoit comme un Ange,

En entrant dans ce Cigne eut une peur étrange.

Croyant avoir pour maison

Un oison;

Sans se souvenir à l'heure,

D'une semblable demeure,

Où jadis le Roi des Dieux

Pour loger avec elle ayant quitté les Cieux,

Se fit blanc comme un Cigne, & donna dans la vie

De Lède aux yeux si charmans.

Comment s'en fut souvenue

L'ame au bout de deux mille ans?

Et

DU SONGE DE VAUX. 323

Et comment de chaque aventure
Se pourra-t-elle souvenir;
Ne devant pas si-tôt finir,
A ce qu'Apollon assure.

Elle doit, ce dit-il, entrer auparavant

Au corps du premier enfant,
Que fera certaine Belle,
Que Philis pour le présent
On appelle,

Mais quand le Cigne mourra,

L'Enfant, pourra-t-on dire, encor fait ne fera

En ce cas, l'ame au plus vite,
En attendant que ce gîte
Se rencontre en son chemin,

Peut loger dans des corps, qui dès le lendemain,

Dans six mois, dans une année.

Verront leur fin terminée.

Voilà ce qu'il m'en a dit.

Qu'on en fasse son profit.

Cela me suffit, dis-je à Lycidas; mais le Dieu que vous me donnez pour caution de votre Métempychose, auroit-il bien pris la peine de visiter un Cigne malade? Comment (repartit Lycidas moitié en colere) y a-t-il quelque chose dans Vaux, dont Apollon ne doit avoir soin? Sais-tu qu'il a fait résolution de demander à Oronte le même emploi qu'il eut autrefois chez Admette? Car, pour t'en parler franchement,

Il est las des vains travaux,
 Il se rit des beaux ouvrages,
 Et veut par monts & par vaux,
 Dans nos prez, sur nos rivages,
 Garder les moutons de Vaux,
 Car on y gagne gros gages;

Aucun labéur n'y manque de guerdon.

Ce né sont point les murs du Roi Laomédon,
 Qui voulut pour néant, si j'ai bonne mémoire,
 Bâtir ces murs détruits par un decret fatal:

C'étoit un Roi qui payoit mal.

Il n'est pas le seul en l'Histoire.

Enfin Apollon a juré de ne plus faire de vers
 que quand Oronte & Sylvie le souhaiteront. Il
 gouvernera leurs troupeaux; il fera Contrôleur
 de leurs bâtimens; il conduira la main de nos
 Peintres, de nos Statuaires, de nos Sculpteurs;
 il t'inspirera toi-même, si tu écris pour plaire
 au Héros ou à l'Héroïne, & non autrement.
 Je souris là-dessus, & je priai Lycidas de me
 mener en des lieux où je pûsse voir encore
 d'autres merveilles.





V.

Acante au sortir de l'Apothéose d'Hercule est menée dans une Chambre où les Muses lui apparoissent.

MES Conducteurs se lassant de me répondre sur tout , & voyant qu'ils n'étoient pas sortis d'une question que je les faisois rentrer dans une autre , me tirèrent de ce lieu-là malgré que j'en eusse , & me firent passer dans une Chambre voisine , dont les Peintures & les divers Ornemens me parurent encore plus riches que ceux qui venoient de nous arrêter. Il y avoit un alcove à l'opposite des fenêtres : le haut de la Chambre étoit à l'Italienne , & formoit une espèce de voute ouverte par le milieu , où l'on voyoit un Tableau qui représentoit plusieurs figures s'élevant au Ciel. Aux quatre coins de la voute étoient comme quatre Chœurs de Musique , composez chacun de deux Muses si bien peintes que je crus voir ces Déessees en propre personne. J'y fus moi même trompé , moi qui ne bouge de l'Hélicon. Ce lieu où je les trouvois , bien différent de leur séjour ordinaire , fit que je ne me pus empêcher de leur dire :

Quoi ! je vous trouve ici , mes divines Maîtresses !
De vos monts écartez vous cessez d'être hôtessees !

Quel charme ont eu pour vous les lambris que je vois ?

Vous aimiez (disoit-on) le silence des bois ;
 Qui vous a fait quitter cette humeur solitaire ?
 D'où vient que les Palais commencent à vous plaire ?
 J'avois beau vous chercher sur les bords d'un ruisseau :

Mais quelle fête cause un luxe si nouveau ?
 Pourquoi vous vêtez-vous de robes éclatantes ?
 Muses, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes,
 Avec quoi dans les bois sans jamais vous lasser
 Parmi la Cour de Faune on vous voyoit danser ?
 Un si grand changement a de quoi me confondre.
 Pas une des neuf Sœurs ne daigna me répondre.
 Oronte (dit Ariste) occupe leurs esprits.
 Tantôt dans les forêts, tantôt sous les lambris ;
 Elles font résonner sa gloire & son mérite ;
 Voyez comme pour lui Melpomène médite,
 Thalie en est jalouse ; & ses paisibles sons
 Va'ent bien quelquefois les tragiques chansons.
 Toutes deux au Héros ont consacré leurs veilles ;
 Elles n'ont ni beautez, ni graces, ni merveilles,
 Que pour le divertir leur art ne mette au jour,
 Et chacune a pour but de lui plaire à son tour.
 Melpomene pour lui peint les vertus Romaines ;
 L'autre imite toujours les actions humaines :
 Ces couronnes, ce masque expriment leurs emplois ;

Présentent à ses yeux ou le peuple ou les Rois.
 La Scène lui montrant les Héros ses semblables.
 Evoque leurs esprits enterrez sous les fables,
 Des climats de l'Histoire en fait souvent venir,
 Et se va chez les morts de spectacles fournir.

*Il y a ici une Lacune de quatre pages dans le
 Manuscrit de l'Auteur.*

Pendant cela je considérois toute la Cham-
 bre; & entre les deux objets, celui des Muses
 me remplissoit l'âme d'une douceur que je ne
 saurois exprimer: elle étoit telle que celle que
 j'ai quelquefois ressentie, me voyant au mi-
 lieu de ces Déeses sous le plus bel ombrage de
 l'Hélicon, favorisé comme à l'envi de toute la
 Troupe. J'étois ravi de les voir si fort en hon-
 neur, & tellement considérées chez Oronte
 qu'on les avoit logées dans l'une des plus belles
 chambres de son Palais. Ce n'est pas qu'il y
 eût rien en cela qui me surprît, & qu'elles ne
 m'eussent entretenu dès auparavant de l'estime
 que ce Héros avoit pour elles, mais elles ne
 m'avoient point encore dit qu'il leur en eût
 donné cette marque: je témoignai la joye que
 j'en avois à mes Conducteurs. Ariste qui croyoit
 être obligé de faire les honneurs de la maison,
 me dit qu'elles méritoient bien cet appartement.
 Nous ne savons pas (ajoutait-il) si nous n'au-
 rons point quelque jour besoin d'elles. Après
 tout elles sont filles de Jupiter; nous ne vou-
 drions, pour quoi que ce fût, qu'elles s'allas-
 sent plaindre de nous en plein Consistoire des
 Dieux.

Dieux. Vous n'avez jamais vû qu'on se soit repenti de l'accueil avec lequel on les a reçues. N'ont-elles pas fait de leur part tout ce qu'elles ont pû pour plaire à Oronte ?

Leur Troupe en sa faveur, pleine d'un doux ennui,
 Quand tout dort ici-bas travaille encor pour lui:
 Il semble que le Peintre ait eu cette pensée:
 Voyez l'autre plafonds où la Nuit est tracée:
 Cette Divinité digne de vos autels,
 Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
 Par de calmes vapeurs mollement soutenuë,
 La tête sur son bras, & son bras sur la nuë,
 Laisse tomber des fleurs, & ne les répand pas:
 Fleurs que les seuls Zéphirs font voler sur leurs pas:
 Ces pavots qu'ici-bas pour leur suc on renomme,
 Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme,
 Sont moitié dans les airs, & moitié dans sa main,
 Moisson plus que toute autre utile au genre humain.
 Qu'elle est belle à mes yeux cette Nuit endormie!
 Sans doute de l'Amour son ame est ennemie.
 Et ce frais embonpoint sur son teint sans pareil
 Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.
 Avec tous ses appas l'aimable enchanteresse
 Laisse souvent veiller les peuples du Permesse,
 Cent doctes nourrissons surmontent son effort:
 Hélas, dis-je, pour moi je n'ai rien fait encor;
 Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles;

Me

Me fera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles?
 Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien?
 Veillez, Muses, veillez, le sujet le vaut bien.



VI.

DANSE DE L'AMOUR.

JE dormois d'un profond sommeil, & en dormant il me sembla que je me promenois à Mainisy, qui n'est pas loin de Vaux; & que dans un pré tout bordé de saules, j'appercevois Cythérée, l'Amour & les Graces, avec les plus belles Nymphes des environs, dansant au clair de la Lune. L'assemblée me parut fort belle, & le bal fort bien éclairé: un million d'étoilles servoient de lustres. Pour les violons, je n'y en entendis pas un; c'étoit aux chansons que l'on dançoit. J'arrivai sur le point que l'Amour commença ces paroles.

L'autre jour deux Belles
 Tout haut se vantoient
 Que malgré mes ailes
 Elles me prendroient.
 Gageant que non, je perdis,
 Car l'une m'eut bien-tôt pris.

Amya-



Amynte & Sylvie,
 Ce font leurs beaux noms :
 Le Ciel porte envie
 A mille beaux dons,
 A mille rares trésors,
 Qu'ont leur esprit & leur corps.



Tout mortel de l'une
 Craint les blonds cheveux ;
 De sa tresse brune
 L'autre fait des nœuds,
 Par qui les Dieux attachez
 Se trouvent fort empêchez.



Sylvie a la gloire
 De m'avoir dompté,
 Et cette victoire
 A fort peu coûté.
 La Belle n'eut seulement
 Qu'à se montrer un moment.



Autour de ses charmes
 Me voyant voler,
 Vénus toute en larmes
 Eut beau m'appeller:
 Celui qui brûle les Dieux
 Se brûle à de si beaux yeux.



Leur éclat extrême
 A su m'enflâmer.
 Le fort veut que j'aime,
 Moi qui fais aimer.
 On m'entend plaindre à mon tour,
 Et l'Amour a de l'amour.



Ainsi dans la danse
 Cupidon pleuroit,
 Et tout en cadence
 Par fois soupiroit,
 Priant tout bas les Zéphirs
 D'aller porter ses soupirs.





VII.

Acante se promene à la Cascade, & les singulieres faveurs qu'il y reçût du Sommeil.

Après que les Graces se furent retirées, je me trouvai en état de continuer mes promenades, & d'achever de voir les raretez de ce beau séjour : il me fut pourtant impossible de quitter si-tôt un endroit où il m'étoit arrivé des choses si étonnantes. J'y passai donc tout le reste de la nuit, repensant tantôt à la chanson de l'Amour, tantôt aux beautez de Venus & à celles des Nymphes, & rappelant en ma mémoire leurs paroles, leurs actions, toutes les circonstances de l'aventure. Enfin je dis adieu à ces prez, & sortis du Parc de Mainfi, non point par le chemin qui m'y avoit amené, j'en pris un autre que je crus me devoir conduire en des lieux où je trouverois des beautez nouvelles. Cependant la nuit avoit repley partie de ses voiles, & s'en alloit les étendre chez d'autres peuples, quelques rayons s'apercevoient déjà vers l'Orient.

Les premiers traits du jour sortant du sein de
l'onde

Commençoient d'émailler les bords de notre Monde,
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissoit,
Aux portes du matin la clarté paroissoit,

De

De sa robe d'hymen l'Aurore étoit vêtue,
 Jamais telle à Cephale elle n'est apparue,
 Je voyois sur son char éclater les rubis,
 Sur son teint le cinabre, & l'or sur ses habits.
 D'un vase de vermeil elle épanchoit des roses.

Qui n'eût jugé qu'elle s'étoit fardée tout exprès dans le dessein de me débaucher du service que j'ai voüé au Dieu du Sommeil ? Les hôtes des bois qui avoient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant pas encore éveillés, je crus qu'il étoit de mon devoir de valuer en leur place ce beau séjour : ce que je fis par cette chanson.

Fontaines jaillissez,
 Herbe tendre croissez
 Le long de ces rivages,
 Venez petits oiseaux
 Accorder vos ramages
 Au doux bruit de leurs eaux.



Vous vous levez trop tard,
 L'Aurore est sur son char,
 Et s'en vient voir ma Belle:
 Oiseaux chantez pour moi,
 Le Dieu d'amour m'appelle
 Je ne fais pas pourquoi.

Tandis que je faisois résonner ainsi les échos, le Soleil s'approchoit très-sensiblement de notre Hemisphère, & me découvroit les unes après les autres toutes les beautés du canton où mes pas s'étoient adressez.

Dans la plus large de ces allées j'apperçois de loïn une Nymphé (ce me sembloit) couchée sous un arbre en la posture d'une personne qui dort. J'étois tellement accoustumé à la vûe des Divinitez, que sans m'effrayer en aucune sorte de la rencontre de celle-ci, je résolus de m'approcher d'elle: mais à la première démarche un battement de cœur me présagea quelque chose d'extraordinaire: je ne sai quelle émotion, dont je ne pouvois deviner la cause, me courut par toutes les veines: & quand je fus assez près de ce rare objet pour le reconnoître, je trouvai que c'étoit Amynte sur qui le Sommeil avoit répandu le plus doux charme de ses pavots. Certes mon étonnement ne fut pas petit; mais ma joye fut encore plus grande. Cette belle Nymphé étoit couchée sur des plantes de violettes, sa tête à demi panchée sur un de ses bras, & l'autre étendu le long de sa jupe: ses manches qui s'étoient un peu retrouffées par la situation que le Sommeil lui avoit fait prendre, me découvroient à moitié ces bras si polis. Je ne sùs à laquelle de leurs beautés donner l'avantage, à leur forme, ou à leur blancheur; bien que cette dernière fit honte à l'albâtre. Ce ne fut pas le seul trésor que je découvris en cette merveilleuse personne; les Zéphirs avoient détourné de dessus son sein une partie du linomple qui le couvroit, & s'y jouoient

joïoient quelquefois , parmi les ondes de ses cheveux ; quelquefois aussi , comme s'ils eussent voulu m'obliger , ils les repouffoient : je laisse à penser si mes yeux furent profiter de leur insolence ; c'étoit même une faveur singulière de pouvoir goûter ces plaisirs sans manquer au respect. Je n'entreprendrai de décrire ni la blancheur ni les autres merveilles de ce beau sein , ni l'admirable proportion de la gorge , qu'il étoit aisé de remarquer malgré le linomple , & qu'une respiration douce contraignoit par fois de s'enfler. Encore moins ferai-je la description du visage , car que pourrois-je dire qui approchât de la délicatesse des traits , de la fraîcheur du teint , & de son éclat ? En vain j'emploierois tout ce qu'il y a de lys & de roses ; en vain je chercherois des comparaisons jusques dans les astres ; tout cela est foible , & ne peut représenter qu'imparfaitement les charmes de cette beauté divine. Je les considérai long-temps avec des transports qui ne peuvent s'imaginer que par ceux qui aiment. Encore est-ce peu de dire transport , car si ce n'étoit véritable enchantement , c'étoit au moins quelque chose qui en avoit l'apparence : il sembloit que mon ame fût accourue toute entière dans mes yeux. Je ne songeai plus ni à cascades ni à fontaines , & comme au commencement de mon Songe j'avois oublié Amynte pour Vaux , il m'arriva en échange d'oublier Vaux pour Amynte dans ce moment. Tandis que mes yeux étoient occupés à un exercice si agréable , je ne fais quel démon (le dois-je appeller bon ou mauvais ?) je ne fais, dis-je , quel démon me mit en l'esprit qu'il n'étoit pas juste que tout le plaisir fut
pour

pour eux : que ma bouche méritoit bien d'en avoir sa part : enfin qu'un baiser cueilli sur celle d'Amynte devoit être une chose infiniment douce, & aussi douce que pas une de ces délices dont l'Amour recompense ceux qui le servent fidèlement. D'un autre côté la Raison me représentoit que c'étoit se mettre au hazard de fâcher Amynte, & que l'éveillant je détruirois mon plaisir moi-même. Ces dernières considérations furent les plus fortes ; le respect & la crainte ne m'abandonnerent point dans cette occasion périlleuse. Enfin un rossignol éveilla la Belle, qui s'étant levée avec précipitation me regarda d'un oeil de colere, & voulut s'enfuir sans daigner me dire aucune chose : je crois que l'étonnement & la honte lui fermoient la bouche, car elle s'aperçût incontinent du désordre que les Zéphirs avoient fait autour de son sein. Je la retins par la jupe, & après avoir fléchi un genou, je ne sai pas, dis-je, en quoi mes yeux puevent vous avoir offensée, il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre jusqu'aux regards : les Dieux qui savent le plaisir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commoditez que je n'avois point encore eues ; aurois-je négligé cette faveur ? Encore n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvois ; il m'étoit aisé de cueillir un baiser sur vos yeux & sur votre bouche.

Ces lèvres où les Cieux ont mis tant de merveilles ;

Auroient pu m'excuser ;

Et tout autre que moi les voyant si vermeilles ;

Eût voulu les baiser.

Pour



Pour voir de ce bel œil briller toutes les armes
On l'auroit éveillé.

Je n'ai point crû l'Amour, le Sommeil, & vos charmes,

Qui me l'ont conseillé.



Pourquoi donc voulez-vous m'ôter votre présence ?

Attendez un moment ;

Car enfin je prétens mériter récompense

Et non pas châtement.



Que je sache du moins quelle heureuse aventure

Vous amène en ces lieux :

L'art y brille par-tout , cependant la nature

Est plus belle en vos yeux.



Flore au prix des appas de vos lèvres écloses

N'a rien que de commun.

Telle n'est la beauté ni la fraîcheur des roses,

Ni même leur parfum.



Le Soleil peint les fleurs en la saison nouvelle
 De traits-moins éclatans ;
 Et votre bouche, Amynte, efface la plus belle
 Des filles du Printemps.



Mais n'avez-vous point vû dans Vaux une merveille,
 Qui fait ainsi que vous admirer son pouvoir ?
 Si vous ne l'avez vûë, Acante vous conseille
 De ne point partir sans la voir.

Vous voulez, dit Amynte, parler de Sylvie ? C'est elle-même que j'entens ; répondis-je. Amynte rassérèna aussi-tôt son visage. Rendez grâces, me dit-elle, au souvenir de cette incomparable personne, & relevez-vous, car non-seulement je vous pardonne en sa considération, mais je veux bien aussi vous apprendre le sujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait publier touchant un écrain qui se doit donner aujourd'hui en sa présence ; c'est à la plus grande Fée de l'Univers qu'on l'adjudge : j'ai crû que le charme dont je me sers étoit assez puissant pour mériter une telle gloire, & dans cet espoir je suis accourüe des climats où il est particulièrement reconnu. D'abord je n'ai pas voulu me déclarer, ni me mettre sur les rangs, comme ont fait les autres ; mon dessein a été d'attendre que

la cérémonie fût commencée , & de surprendre les Juges & toute l'assistance par ma beauté : mais après avoir examiné les paroles d'une Prophetie qui doit être la regle du différend, j'ai jugé qu'elles regardoient seulement les merveilles que l'Art produit : or vous savez que je ne mets point d'art en usage, il y en a bien un pour se faire aimer, il y en a un aussi pour paroître belle, mais ces sortes d'arts ne sont pratiqués que par des Beutez médiocres, jamais la mienne n'en eut besoin : si bien que de me présenter inutilement, vous ne me le conseiliez pas : outre que le charme qui est en Sylvie, m'en empêche. Je ne l'avois point encore vuë qu'hier, & comme elle se promenoit dans ces jardins, je l'apperçûs d'un endroit où j'étois cachée ; j'en devins d'abord amoureuse, & dis en moi-même : Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui est particulièrement fait pour les cœurs, ou s'il en est question, c'est à Sylvie que le prix est dû. De façon ou d'autre il est inutile à moi de le disputer. J'avois donc fait resolution de m'en retourner dès-aujourd'hui, & si vous aviez attendu encore quelques momens, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée. Je combattis long-temps les raisons d'Amynte sans pouvoir lui persuader qu'elle demeurât, & que si elle ne vouloit demander le prix, tout au moins elle fît dans Vaux quelque épreuve de ses appas, puisque l'occasion en étoit si belle & qu'il y avoit tant de gloire à acquérir. C'en est pas, ajoutai-je, que rien m'empêche de vous suivre dès-à-présent, ni le désir de voir toutes les merveilles de ce séjour, ni celui d'assister à un jugement si célèbre. Que

si je veux vous accompagner, c'est moins pour ma satisfaction que parce que vous êtes en des lieux éloignés de votre demeure. Je ne suis pas venue seule, répartit-elle, ma compagnie doit être dans ces jardins, & assez près du lieu où nous sommes; ainsi je me passerai de vous aisément; néanmoins comme je ne ferai pas fâchée de savoir à laquelle des quatre Fées le prix sera adjugé, soyez présent à cette action, & me la venez tantôt raconter; je vous attendrai dans Mainfi. Je trouvai une bonté si extraordinaire dans le procédé d'Amynte, que je crus pouvoir cette fois l'entretenir sérieusement de ma passion. Je lui demandai donc si elle seroit toujours insensible? Hé quoi! me répondit-elle, osez-vous renouveler un propos que je vous ai défendu sur toutes choses de me tenir? Je n'avois pas voulu jusques-là vous dire franchement ma pensée, mais puisque vous m'en donnez sujet, sachez que l'Amour est un hôte trop dangereux pour me résoudre à le recevoir.

Acante, voulez-vous que je verse des larmes,

Et soupire à mon tour?

Et lassé d'être belle abandonne mes charmes

Aux tourmens de l'Amour?

Il détruit l'embonpoint, & rend la couleur blême,

Il donne du fouci.

J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même

Pour vous aimer aussi.

Helas! repris-je, que ne vous êtes-vous con-
ten-

tentée de le penser fans me le dire si ouvertement ! Au moins me devriez-vous laisser la liberté de me plaindre , car enfin puisque vous êtes tellement confirmée dans la résolution de ne point aimer , qu'apprehendez-vous de tous mes propos ? J'y suis véritablement confirmée, répondit Amynte, mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'Amour étoit un dangereux hôte , mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable malgré toutes les peines qu'il peut causer ; J'ai encore une meilleure raison pour ne le pas loger en mon cœur , que toutes celles que je vous ai dites. Quelle seroit-elle cette raison , dis-je en soupirant , y en peut-il avoir d'assez bonnes ? C'est, reprit Amynte, qu'il n'est pas toujours bien-séant à notre sexe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obstacle que vous ayez , & peut-être que j'aye aussi. Ah ! lui dis-je , ne faites point passer une erreur pour une raison. C'est une erreur, je vous l'avoue, repartit Amynte ; mais elle a pris racine dans les esprits , & je n'entreprendrai pas la première de la réformer. C'est pourquoi contentez-vous, si vous le pouvez , de mon amitié, & de mon estime par conséquent, car jamais l'une ne va sans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir , & ne vous ai point dit, si j'en ai mémoire, qu'il fût besoin pour cela de me regarder si attentivement quand je dormirai. Mais je demeure avec vous plus long-temps que je n'avois résolu ; il faut que j'aille chercher les personnes que j'ai quittées ; ne me suivez point ; & que je ne vous voye d'aujourd'hui qu'après la cérémonie. A ces

mots elle s'en alla, & je la suivis seulement des yeux, ne croyant pas que cela fût compris encore dans la défense. J'étois même fort satisfait des dernières choses qu'elle avoit dites; soit qu'elles vinssent de son mouvement, soit que quelque Dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de cette pensée, je descendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariste & Gelaste qui me cherchoient. Ils s'étonnerent de ce que j'avois voulu passer la nuit au ferein; je leur dis que de ma vie je n'en avois eu une meilleure; là-dessus je commençai de leur raconter ce qui m'étoit arrivé depuis que je les avois quittez, & bien que j'abregeasse mon récit, il nous fournit d'entretien jusqu'au Château.



VIII.

N E P T U N E

A S E S T R I T O N S.

VOUS savez tous l'alliance qui est entre Oronte & votre Monarque: aussi ne suis je point fâché que d'autres Divinitez contribuent au plaisir d'un Héros si chéri du Ciel. Je considère sans jalousie toutes les Statuës que Minerve lui a données. Apollon qui s'est fait Architecte aussi bien que moi pour un Roi avare & ingrat, n'a pas eu mauvaise raison de
se

se faire Peintre pour un Héros très-reconnoissant & très-liberal. Je ne lui envie pas sa fortune, & c'est la seule émulation qui est cause que je vous assemble. Il ne faut pas que vous souffriez que le Palais où nous sommes, donne moins de plaisir aux yeux que cet autre qui le regarde. On peut dire à la vérité que les avenues de celui-ci sont si belles qu'il seroit bien malaisé d'y rien ajouter : on peut dire aussi que sa face a je ne fais quoi de grand & de noble. Mais les niches qu'on y a faites, n'étant encore remplies que par des rochers tout secs; je crois que s'il en sortoit de l'eau, cela seroit un grand ornement. Que quelqu'un de vous y travaille; & s'il réussit, je lui donnerai pour récompense la plus belle des Nereïdes.

Grand Roi (dit un Triton) qui par droit d'héritage

Avez de l'Océan les plaines en partage,

Et qui voulez dans Vaux un Empire fonder,

C'est à nous d'obéir, à vous de commander.

Rien ne semble impossible alors qu'on veut vous
plaire.

Pour moi je vous dirai ce que l'art me suggere.

A garder vos trésors des monstres destinez,

Et par les mains du sort sous ce mont enchaînez,

Veillent sur le crystal en des grottes profondes :

Lâchons ces animaux venus de divers Mondes;

Je les dompterai tous, & de nuire empêchez

Par des liens de bronze ils seront attachez.
 Mon art en ornera ces rochers & ces niches,
 Pour qui vous réservez vos trésors les plus riches.

Le conseil plût au Dieu du liquide Univers.
 D'un seul coup de Trident cent cachots sont ouverts.
 On voit sortir en foule un amas de reptiles,
 Dragons, monstres marins, lézards & crocodiles,
 Hydres à sept gosiers, escadrons de serpens,
 La gent aux ailes d'or, & les peuples rampans,
 Limas aux dos armez, écrevisses cornuës,
 Des formes d'animaux aux mortels inconnuës.
 A peine ils sont sortis de leurs antres obscurs,
 Qu'ils font bruire le mont, se lancent à ses murs,
 Et remettroient par-tout le cahos en peu d'heures,
 Sans la fatale main qui regle leurs demeures.
 Sous un roc par son ordre un Limas s'établit,
 Et de son vaste corps tout un antre remplit.

Quand le sage Triton les vit tous en leur place,
 Avec jus de corail, quintessence de glace,
 Et Gorgone dissoute en crystal du Mainfi,
 Il arrosa ce peuple aussi-tôt çndurci.
 Chacun d'eux, toutefois conserve sa figure,
 Chacun sans s'émouvoir siffle, gronde, murmure,
 Fait que de son fracas tout le mont retentit,
 Et pense avoir encor le gosier trop petit.
 On diroit que par fois l'escadron se mutine,
 Enyvré du nectar d'une source divine;

Il pousse l'onde au Ciel; il la darde aux passans,
 Semble garder ces lieux en charmes si puissans,
 Et défendre l'accès des beautez qu'il nous montre:
 L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
 Se rompt, se précipite au travers des rochers,
 Et fait comme alambics distiller leurs planchers.



IX.

LES AMOURS DE MARS

E T

DE VENUS

*Gelaste montre à Acante une tapisserie, où sont
 représentées les Amours de Mars & de
 Venus, & lui parle ainsi.*

Vous devez avoir lû qu'autrefois le Dieu Mars,
 Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
 Après avoir dompté les plus fermes remparts,
 Mit le camp devant Cythérée.
 Le siège ne fut pas de fort longue durée:
 A peine Mars se présenta,
 Que la Belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire:

Par tous moyens tâcha de plaire :
 De son ajustement prit d'abord un grand soin.
 Considérez-le en ce coin,
 Qui quitte sa mine fière.

Il se fait attacher son plus riche harnois.

Quand ce seroit pour des jours de tournois,
 On ne le verroit pas vêtu d'autre manière.
 L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour.
 Sans cela, fit-on mordre aux Géans la poussière.
 Il est bien mal-aisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la Dame.
 Il la gagna peut-être, en lui contant sa flâme :
 Peut-être conta-t-il ses sièges, ses combats ;
 Parla de contrescarpe, & cent autres merveilles,

Que les femmes n'entendent pas,
 Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
 Voyez combien Venus en ces lieux écartez.
 Aux yeux de ce Guerrier étale de beautés :

Quels longs baisers ! la gloire a bien des charmes ;
 Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
 Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes ar-
 mes

Veut des soupirs & des larmes :

C'est ce qui triomphe des cœurs.

Phœbus pour la Déesse avoit même dessein ;
 Et charmé de l'espoir d'une telle conquête,

Couvoit plus de feux dans son sein,
 Qu'on n'en voyoit à l'entour de sa tête.
C'étoit un Dieu pourvû de cent charmes divers.
 Il étoit beau; mais il faisoit des vers;
 Avoit un peu trop de doctrine;
 Et qui pis est, savoit la Medecine.
 Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée & l'homme de science,
 Les Dames au premier inclineront toujours;
 Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le Guerrier qu'on aimâ mieux choisir.
 Phébus outré de déplaisir
 Apprit à Vulcan ce mystère;
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour,
 Lui fit voir avec Mars la Reine de Cythère,
Qui n'avoient en ces lieux pour témoins que l'A-
 mour.

La peine de Vulcan se voit représentée:
 Et l'on ne diroit pas que les traits en sont feints.
 Il demeure immobile, & son ame agitée:
 Roule mille penfers qu'en ses yeux on voit peints.
 Son marteau lui tombe des mains.
 Il a martel en tête, & ne sait que refondre;
 Frapé comme d'un coup de foudre:
 Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle & qui bat sa femme.

Voyez-vous ce Galant qui les montre du doigt ?

Au Palais de Vénus il s'en alloit tout droit,

Esperant y trouver le sujet qui l'enflâme.

La Dame d'un l'ogis, quand elle fait l'amour,

Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.

Dieu fait si les Galants lui font aussi la cour.

Ce ne font que jeux & fleurettes;

Plaisans devis & chansonnettes :

Mille bons mots, sans compter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours,

Celle que vous voyez apportoit une lyre,

Ne songeant qu'à se réjouir.

Mais Vénus pour le coup ne la sauroit ouïr :

Elle est trop empêchée, & chacun se retire.

Le vacarme que fait Vulcan,

A mis l'alarme au camp

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme ?

Quand les cœurs ont goûté des délices d'Amour,

Ils iroient plutôt jusqu'à Rome,

Que de s'en passer un seul jour.

Sur un lit de repos voyez Mars & sa Dame.

Quand l'Hymen les joindroit de son nœud le plus
fort,

Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,

On ne pourroit entr'eux voir un plus bel accord.

Considérez plus bas les trois Graces pleurantes :

La Maîtresse a failli, l'on punit les suivantes.

Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillans
 Pburroient contre tant d'assaillans,
 Garder une toison si chère?

Il accuse sur-tout l'Enfant qui fait aimer,
 Et se prenant au fils des pechez de la mère,
 Ménace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout: plein d'un dépit extrême
 Le voilà qui se plaint au Monarque des Dieux;
 Et de ce qu'il devroit se cacher à soi-même,
 Importune sans cesse & la Terre & les Cieux.
 L'adultere Jupin, d'un ris malicieux,
 Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
 Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
 Plaise au Ciel que jamais je n'entre en jalouffe;
 Car c'est le plus grand mal, & le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan? car pour se voir vangé,
 Encor faut-il qu'il fasse quelque chose:
 Un rez d'acier par ses mains est forgé:
 Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.
 Avec ce rez le Galant lui propose
 D'enveloper nos Amans bien & beau.
 L'enclume sonne; & maint coup de marteau,
 Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
 Prépare aux Dieux un spectacle nouveau
 De deux Amans qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêterent le lit:
 Et nos Amans trouvant l'heure opportune,
 Sous le rezeau pris en flagrant délit,
 De s'échaper n'eurent puissance aucune.
 Vulcan fait lors éclater sa rancune:
 Tout en clopant le Vieillard éclopé
 Semond les Dieux, jusqu'au plus occupé,
 Grands & petits, & toute la sequelle.
 Demandez moi qui fut bien attrapé;
 Ce fut, je crois, le Galant & la Belle.

*Cet Ouvrage est demeuré imparfait pour de se-
 orettes raisons: & par malheur ce qui y manque
 est l'endroit le plus important; je veux dire les
 réflexions que firent les Dieux, même les Déeses,
 sur une si plaisante aventure. Quand j'aurai re-
 pris l'idée & le caractère de cette pièce, je l'ache-
 verai. Cependant comme le dessein de ce Recueil
 a été fait à plusieurs reprises, je me suis souvenu
 d'une Balade qui pourra encore trouver sa place
 parmi ces Contes puisqu'elle en contient un en quel-
 que façon. Je l'abandonne donc ainsi que le res-
 te au jugement du public. Si l'on trouve qu'elle
 soit hors de son lieu, & qu'il y ait du manque-
 ment en cela; je prie le Lecteur de l'excuser avec
 les autres fautes que j'aurai faites.*

* Recueil de Contes & Nouvelles en vers, imprimé à
 Paris, en l'année 1666.

BALLADE.



B A L L A D E.

Hier je mis chez Cloris en train de discourir
 Sur le fait des Romans Alison la sucrée.
 N'est-ce pas grand'pitié, dit-elle, de souffrir,
 Que l'on méprise ainsi la Légende dorée,
 Tandis que les Romans sont si chere denrée?
 El vaudroit beaucoup mieux, qu'avec maints vers
 du temps,
 De Messire Honoré l'Histoire fût brûlée.
 Oui pour vous, dit Cloris, qui passez cinquante ans:
 Moi qui n'en ai que vingt, je prétens que l'Astrée
 Fasse en mon cabinet encor quelque séjour:
 Car pour vous découvrir le fond de ma pensée,
 Je me plais aux Livres d'Amour.

Cloris eut quelque tort de parler si crûment,
 Non que Monsieur d'Urfé n'ait fait une œuvre exquise.
 Etant petit garçon je lisois son Roman,
 Et je le lis encor ayant la barbe grise.
 Aussi contre Alizon je faillis d'avoir prise;
 Et soutins haut & clair, qu'Urfé par ci, par là,

De

De préceptes moraux nous instruit à sa guise.
 De quoi, dit Alizon, peut servir tout cela?
 Vous en voit-on aller plus souvent à l'Eglise?
 Je haïssous les menteurs, & pour vous trancher court:
 Je ne puis endurer qu'une femme me dise,
 Je me plais aux Livres d'Amour.

Alizon dit ces mots avec tant de chaleur,
 Que je crûs qu'elle étoit en vertus accomplie;
 Mais ses pechez écrits tomberent par malheur:
 Elle n'y prit pas garde. Enfin étant sortie,
 Nous vîmes que son fait étoit papelardie,
 Trouvant entr'autres points dans sa Confession:
 J'ai lû Maître Louis mille fois en ma vie;
 Et même quelquefois j'entre en tentation,
 Lorsque l'Hermite trouve Angelique endormie:
 Rêvant à tel fatras souvent le long du jour.
 Bref sans considérer censure ni demie,
 Je me plais aux Livres d'Amour.

Ah! ah! dis-je, Alizon, vous lisez les Romans?
 Et vous vous arrêtez à l'endroit de l'Hermite!
 Je crois qu'ainsi que vous pleine d'enseignemens
 Oriane prêchoit faisant la chate-mite,
 Après mille façons, cette bonne hypocrite,
 Un pain sur la fournée emprunta, dit l'Auteur:
 Pour un petit poupon l'on sait qu'elle en fut quitte;

Mainte

Mainte Belle sans doute en a ri dans son cœur.
Cette histoire, Cloris, est du Pape maudite:
Quiconque y met le nez devient noir comme un
four.

Parmi ceux qu'on peut lire, & dont voici l'élite,

Je me plais aux Livres d'Amour.
Clitophon a le pas par droit d'antiquité:
Héliodore peut par son prix le prétendre:
Le Roman d'Ariane est très-bien inventé:
J'ai lû vingt & vingt fois celui du Polexandre:
En fait d'événemens, Cléopâtre & Cassandre,
Entre les beaux premiers doivent être rangez:
Chacun prise Cyrus, & la Carte du Tendre;
Et le Frère & la Sœur ont les cœurs partagez.
Même dans les plus vieux je tiens qu'on peut ap-
prendre.

Perceval le Galois vient encore à son tour:
Cervantes me ravit; & pour tout y comprendre,
Je me plais aux Livres d'Amour.



ENVOI.

E N V O I.

A Romè on ne lit point Bocace sans dispense :
Je trouve en ses pareils bien du contre & du
peur.

Du surplus (honni soit celui qui mal y pense)
Je me plais aux Livres d'Amour.





E P I T R E *

A M. DE TURENNE.

HÉ! quoi, Seigneur, toujours nouveaux combats?
 Toujours dangers? Vous ne croyez donc pas
 Pouvoir mourir? Tout meurt, tout Héros passe.
 Clothon ne peut nous faire d'autre grace
 Que de filer nos jours plus lentement.
 Mais Clothon va toujours étourdiment.
 Songez-y bien. Si ce n'est pour vous-même,
 Pour nous, Seigneur, qui sans douleur extrême
 Ne pourrions voir un triomphe acheté
 Du moindre sang qu'il vous auroit coûté.
 C'est un avis qu'en passant je vous donne,
 Et je reviens à ce que fait Bellone.
 A peine un bruit fait faire ici des vœux,
 Qu'un autre bruit y fait faire des feux,
 C'est un concours de victoires nouvelles,
 La Renommée a-t'elle encor des ailes?
 Depuis le temps qu'elle vient annoncer:

Tout

* Cette Epître se trouve ci-devant p. 79. Mais la copie que nous suivons ici est plus correcte, et plus étendue.

Tout est perdu, l'Hydre va s'avancer;
 Tout est gagné, Turenne l'a vaincuë;
 Et se voyant mainte tête abattuë,
 Elle retourne en son antre à grands pas.
 Quelque démon que l'on ne connoît pas,
 Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes,
 Qui sous vos coups sont à cheoir toutes prêtes.
 Voilà, Seigneur, ce qui nous en paroît.
 Car d'aller voir sur les lieux ce que c'est,
 Permettez-moi de laisser cette envie
 A vos Guerriers, qui n'estiment la vie
 Que comme un bien qui les doit peu toucher,
 Ne laissant pas de la vendre bien cher.
 Toute l'Europe admire leur vaillance;
 Toute l'Europe en craint l'expérience.
 Bon fait de loin regarder tels Acteurs.
 Ceux de Strasbourg devenus spectateurs
 Un peu voisins, comme tout se dispose,
 Pourroient bien-tôt devenir autre chose.
 Je ne suis pas un Oracle; & ceci
 Vient de plus haut. Apollon, Dieu-merci,
 Me l'a dicté. Souvent il ne dédaigne
 De m'inspirer. Maint Auteur nous enseigne
 Qu'Apollon fait un peu de l'avenir.
 L'autre jour donc j'allai l'entretenir
 Du grand concours des Germain's tous en armes.
 L'Hélicon même avoit quelques allarmes.

Le Dieu sourit, & nous tint ce propos :

Je vous enjoins de dormir en repos,
Poètes Picards, & Poètes de Champagne.

Ni les Germains, ni les troupes d'Espagne,

Ni le Batave, Enfant de l'Océan,

Ne vous viendront visiter de cet an.

Tout aussi peu la Campagne prochaine,

Je vois LOUIS, qui des bords de la Seine,

La foudre en main, au Printemps partira :

Malheur alors à qui ne se rendra.

Je vois CONDE', Prince à haute aventure :

Plutôt démon qu'humaine créature :

Il me fait peur de le voir plein de sang,

Souillé, poudreux, qui court de rang en rang.

Le plomb volant siffle autour sans l'atteindre,

Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.

Quand telles gens couvriront vos ramparts,

Je vous dirai : Dormez, Poètes Picards,

Devers la Somme on est en assurance.

Devers le Rhin tout va bien pour la France,

Turenne est là ; l'on n'y doit craindre rien :

Vous dormirez ; ses soldats dorment bien :

Non pas toujours. Tel a mis mainte lieuë

Entre eux & lui, qui les sent à sa queue.

Deux de la troupe avec peine marchoient ;

Les pauvres gens à tout coup trébuchoient,

Et ne laissoient de tenir ce langage :

Le Conducteur, car il est bon & sage,
 Quand il voudra, nous fera reposer.
 Après cela, qui peut vous excuser
 De n'avoir pas une assurance entiere?
 Morphée eut tort de quitter la frontière.
 Dormez sans crainte à l'ombre de vos bois,
 Poètes Picards, & Poètes Champenois.

Ainsi parla le Dieu qui nous inspire,
 Et je ne fais, Seigneur, que vous redire,
 Mot après mot le discours qu'il nous tint.
 Un temps viendra que ceci sera peint
 Sur les lambris du Temple de Mémoire.
 Les deux soldats font un point de l'Histoire
 A mon avis digne d'être noté.
 Ces vers, dit-on, seront mis à côté.

*Turenne eut tout, la valeur, la prudence,
 L'art de la guerre, & les soins sans repos.
 Romains & Grecs. vous cédez à la France,
 Opposez-lui de semblables Héros.*

FIN DU TOME I.

██████████



520879















